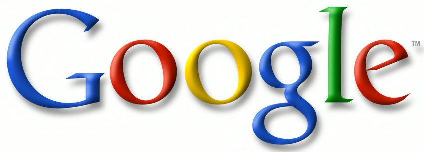
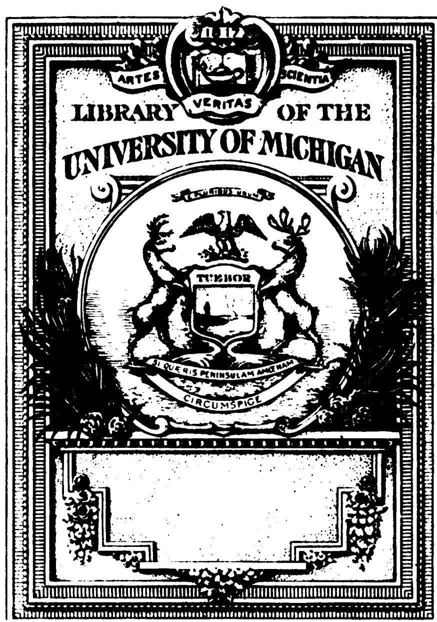
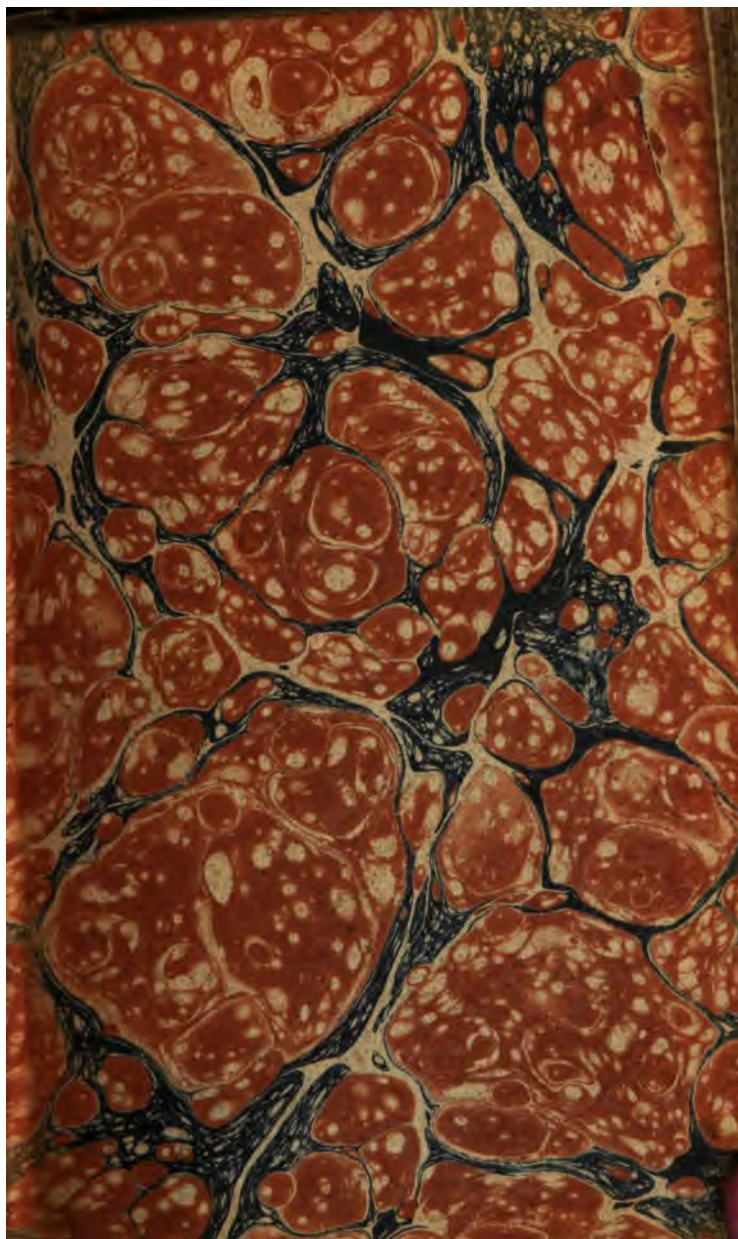



1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



LES
VŒUX TEMERAIRES,
OU
L'ENTHOUSIASME.

LES
VŒUX TÉMÉRAIRES,
OU
L'ENTHOUSIASME.

PAR M.me DE GENLIS,
AUTEUR du Théâtre d'Education, d'Adèle et Théodore, etc.

Eh! le vœu le plus libre et le plus volontaire,
Au Dieu qui prévoit tout, peut sembler téméraire.
LA HARPE.

La modération est le trésor du riche.
VOLTAIRE.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,
Chez MARADAN, Libraire, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n°. 16.
AN X. — 1802.

LES

VŒUX TÉMÉRAIRES.

Les deux amis s'entretenoient encore lorsqu'on vint leur dire de la part de lady Clarendon, qu'elle iroit se promener à cinq heures dans la campagne, et qu'elle desiroit qu'ils voulussent bien l'y accompagner. Cette proposition fut acceptée avec ravissement, et à quatre heures et demie, Sainville et le baron montèrent en calèche, et furent prendre lady Clarendon, qui les attendoit déja. Elle se place entre les deux amis; Sainville prend Georgette sur ses genoux, donne l'ordre au cocher, et la voiture part. La conversation ne roula d'abord que sur des choses absolument indifférentes. Lady Clarendon paroissoit abattue et dis-

traite, elle étoit presqu'entièrement tournée du côté du baron, et, de temps en temps seulement, elle répondoit, sans le vouloir, à des soupirs qu'elle feignoit de ne pas entendre. Le baron, pour relever l'entretien, se creusoit la tête, et ne pouvoit trouver que quelques phrases décousues, auxquelles Constance ne répondoit que par un sourire forcé ou un monosyllabe toujours placé à contre-temps, et qui prouvoit qu'elle n'avoit pas écouté; pour Sainville, la joie de se trouver si près de cette personne si chère, et qu'il avoit cru la veille quitter pour toujours, mille idées confuses, mais séduisantes, un battement de cœur qui redoubloit à chaque instant, un trouble inconcevable, tant de mouvemens réunis lui coupoient la parole; il craignoit de parler et de trahir des sentimens qu'il avoit promis de renfermer dans son ame, et pour obéir sûrement, il se condamnoit au silence. Au bout d'une demi-heure, Georgette tirant

Constance par le bras, maman, dit-elle, regardez-nous donc, voyez comme mon parrain est triste, c'est parce que vous nous tournez le dos, j'en suis sûre. Constance n'osa gronder Georgette, quoiqu'elle en eût bien envie; mais pour changer d'entretien, elle dit qu'elle desiroit se promener à pied, et l'on fit arrêter la calèche. Sainville descendit le premier, et offrit à lady Clarendon une main tremblante sur laquelle, en rougissant, elle posa la sienne, ensuite elle accepta son bras, en le regardant d'un air doux et timide, qui donna à sa physionomie une expression touchante qui pénétra Sainville jusqu'au fond du cœur. Satisfait, enchanté, il se trouva, dans cet instant, le plus fortuné de tous les hommes. L'amant le plus passionné est toujours celui qui peut supporter le mieux la privation du bonheur auquel il aspire; un rien le charme et le transporte; il attache un si grand prix à la plus légère faveur, que souvent un mot, un re-

gard, sans même augmenter ses espérances, le dédommage de toutes ses peines.

Cependant le baron, s'approchant de lady Clarendon, vous n'avez pas, lui dit-il, choisi un lieu agréable et riant pour vous promener; nous sommes ici dans un désert, ce paysage est affreux, ces broussailles, cette aride plaine, attristent et glacent l'imagination. Je pense comme vous, reprit-elle; mais pourquoi ce terrain immense est-il abandonné? n'est-il pas susceptible de culture? Nous allons le savoir, répondit le baron. Alors, s'adressant au cocher, qui suivoit lentement avec la voiture, Flamand, lui dit-il, cette terre est donc bien mauvaise, puisque personne ne s'avise de la défricher? — Oh! pardonnez-moi, monsieur, du temps de feu M. le marquis, on y voyoit des vignes, du blé et des habitans; mais aujourd'hui la misère est si grande!... Mais, interrompit le baron, que sont devenus ces habitans? — Oh!

de mauvaises années, la mort de M. le marquis et de nouveaux fermiers les ont ruinés; ils ont abandonné ces terres à des gens un peu moins pauvres qu'eux, mais qui n'avoient pas le moyen de s'y soutenir, et puis qui ont quitté le pays déja presqu'en friche, et enfin il est devenu comme vous le voyez. Quoi! dit lady Clarendon, on ne peut faire un pas dans cette province sans rencontrer des pauvres, et ce terrain pourroit nourrir plusieurs familles, et il est inculte !.... il ne vous appartient donc pas, poursuivit-elle, en regardant Sainville? Il est à moi, répondit-il, mais j'ignorois ces détails. Ah! dit lady Clarendon, ne revenons jamais ici, j'ai le cœur serré, quand je pense que ce désert étoit autrefois un séjour heureux et fertile..... et je sens qu'il m'attristera davantage encore, en songeant qu'il est à vous. Sainville rougit, ne répliqua rien, et devint rêveur. Lady Clarendon, reprenant la parole, lui demanda quel âge il avoit quand il per-

dit son père : J'avois douze ans, répondit-il, et malheureusement j'étois trop jeune pour pouvoir profiter des exemples qu'il me donnoit; mais il est des conseils qui valent les leçons d'un père vertueux, et du moins qui sait les apprécier doit les suivre. A ces mots, Constance attendrie, pressa doucement le bras de Sainville contre le sien : au même instant elle se repentit de ce premier mouvement, mais Sainville, trop délicat pour ne pas deviner qu'il fût involontaire, n'osa risquer d'y répondre, et même se doutant de l'embarras de lady Clarendon, il évita ses regards et changea d'entretien. Cette réserve la toucha vivement, et le transport le plus passionné eût été moins dangereux pour elle. Le jour commençant à tomber, on remonta dans la calèche; et les deux amis, après avoir ramené lady Clarendon chez elle, retournèrent au château. Quand ils furent seuls, Sainville dit au baron : Avouez donc, mon cher Ver-

oeil, que Constance est une femme réellement incomparable; sa beauté, son esprit, ses talens, sa grâce naturelle et touchante, tant de charmes réunis, sont les moindres liens qui m'attachent à elle. Si je ne l'avois trouvé que la plus belle et la plus aimable personne du monde, je pourrois espérer de me guérir un jour; mais comment arracher jamais de mon ame le sentiment immortel que tant de vertus m'ont inspiré? Comment se défendre de desirer ardemment le bonheur inestimable de régner sur un coeur si pur, si bienfaisant et si tendre? Il faudroit l'imiter, lui ressembler, s'il est possible, pour oser aspirer à lui plaire!..... Mon cher Sainville, interrompit le baron en souriant, je le prévois avec plaisir; bientôt on ne demandera plus l'aumône dans cette terre, et nous n'entendrons plus citer *feu M. le marquis*. Oui, reprit Sainville, je saisirai l'heureuse occasion de prouver à Constance l'empire absolu

qu'elle a sur mon ame, non par de frivoles soins qu'elle dédaigne, mais en suivant les vertus qu'elle pratique et qu'elle me fait chérir..... Je partage tous ses sentimens; elle seule me touche, me persuade : livré à moi-même, je n'étois rien; près d'elle, je suis ce qu'elle est; quand je la vois s'attendrir en faveur des malheureux, mon cœur s'ouvre aux plus tendres mouvemens, je deviens compatissant, humain, je me crois aussi sensible qu'elle; enfin, par un charme incompréhensible, elle me communique à l'instant chaque impression qu'elle reçoit; et sans doute, à côté d'elle, je suis le meilleur comme le plus heureux de tous les hommes.

C'est ainsi que Sainville se livroit tout entier à l'enthousiasme d'une passion qui, lorsqu'elle est extrême, doit purifier ou égarer l'ame qu'elle embrase. Passion ardente, impérieuse, qui nous arrache à nous-mêmes, et, suivant l'objet ou les circonstances, nous rend criminels ou plus vertueux.

Elle a produit des actions immortelles, mais elle peut également conduire au crime; elle a fait des héros et des lâches, et le même cœur qu'elle remplit et qu'elle porte vers la gloire, auroit pu, avec des hasards différens et moins de bonheur, trahir pour elle l'honneur et la vertu (*) : le malheureux comte d'Elby, dont la vie infortunée

---

(*) Si Cléopâtre eût aimé la gloire, Antoine, naturellement intrépide et courageux, eût été le héros le plus célèbre de l'antiquité; en gagnant contre le timide Octave la bataille d'Actium, il seroit devenu l'arbitre des destins de l'univers. L'amour causa sa perte et son déshonneur, et l'amour releva le courage abattu de l'un de nos meilleurs rois, et le rétablit sur le trône. Nous méprisons Antoine, nous admirons Charles VII; l'un et l'autre, possédés de la même ivresse, furent également égarés et entraînés par la passion qui les asservissoit; et la différence des caractères de Cléopâtre et d'Agnès Sorel, empêcha seule que leurs destins ne fussent absolument semblables.

fut souillée par un tissu si noir de perfidies et de trahisons, à la place de Sainville, eût été sans doute aussi délicat, aussi généreux que lui; il aimoit autant, mais l'amour lui commanda de renoncer à la vertu, et l'amour permet et même ordonne à Sainville de la chérir et de la suivre; aussi passionnés l'un que l'autre, ils eussent également obéi à des ordres différens : égarement dangereux, ivresse impétueuse et fatale!... Amour! sentiment à-la-fois fragile, aveugle et dominant! heureux qui peut se soustraire à ton ascendant impérieux! hélas! sait-on comment tu voudras disposer de nous (*)?

(*) On répète toujours *qu'en faisant un bon choix* on ne risque pas de s'égarer; c'est une maxime très-fausse. On choisit un ami, on le desire, on le cherche. On ne choisit point un amant, on s'est promis de n'en point avoir. Jamais une femme honnête n'a *choisi* son amant, elle est entraînée. D'ailleurs un attachement passionné pour l'objet le plus

Les deux amis étoient encore ensemble lorsqu'on leur apporta des lettres de Paris. Le baron en reçut une de madame de Tervures, qui contenoit ce qui suit :

« Depuis bien long-temps vous ne « me parlez plus de votre *héroïne* ; « mais j'ai soupé il y a quelques jours « avec l'intendant de la province où « vous êtes, et il a parfaitement satis- « fait ma curiosité. Il a été chargé par « le gouvernement de prendre des in- « formations sur cette mystérieuse in- « connue, et il a découvert avec cer- « titude ce que vous ignorez peut-être « encore, c'est-à-dire toutes les aven-

vertueux peut produire d'affreux égaremens; sans un heureux concours d'événemens, nulle ame passionnée ne peut se répondre de sa vertu, et, dans aucune situation, elle ne doit encore se promettre le bonheur. Que de raisons pour éviter une passion si dangereuse et si funeste !

« tures de cette femme. Elle se donne « vingt-quatre ou vingt-cinq ans, et en « a trente-deux ; elle porte un voile, « mais on sait qu'elle ne peut se faire « l'application de cette statue voilée « d'Isis : *Nul mortel n'a levé le voile* « *qui me couvre.* L'intendant assure « que ce voile a été levé par un gen- « tilhomme de votre voisinage, dont « j'ai oublié le nom, et ensuite par « votre ami ; ce qui a produit, il y a « quelques mois, un duel dans lequel « votre ami a été grièvement blessé. « J'apprends avec plaisir qu'il est par- « faitement rétabli. Vous voyez que je « suis bien informée. Les nouvelles du « Languedoc nous parviennent un peu « tard, mais tout se découvre au bout « d'un certain temps, malgré le si- « lence des *confidens* les plus discrets. « Cette anecdote fait beaucoup de bruit, « et n'inspire pas un grand intérêt « pour votre héroïne : nous tolérons « l'inconstance, car il est excusable de « changer pour mieux choisir ; mais nous

« n'aimons pas les femmes qui font
« battre leurs amans. Je ne doute pas
« que votre merveilleuse étrangère ne
« vous ait conté le plus joli roman du
« monde ; cependant, si vous préférez
« au charme de la fiction la naïve et
« simple vérité, il faut vous décider à
« ne pas croire un mot de tout ce
« qu'elle a pu vous dire. Voici le fait :
« cette femme, pour cause d'adultère,
« a divorcé il y a sept ans ; son amant
« ne voulut pas l'épouser, et finit même
« par l'abandonner, ainsi que l'enfant
« qu'il avoit eu d'elle, et qui est cette
« même petite fille qui est avec elle
« maintenant, et qu'on appelle *miss*
« *Georgette*. Déshonorée et délaissée,
« elle devint intrigante et joueuse, et
« une suite d'événemens fâcheux et
« d'aventures odieuses, l'ont enfin ré-
« duite à la nécessité de s'exiler de sa
« patrie. Je tiens ces détails de deux
« Anglois qui la connoissent *parfaite-*
« *ment*, et qui ont quelque peine à
« concevoir que l'on puisse se battre

« pour une telle *héroïne ;* ils disent
« qu'elle a été belle, et qu'elle peut
« même encore le paroître aux lu-
« mières, à l'aide *d'un blanc* mis avec
« beaucoup d'art, et que l'éclat du
« grand jour pourroit seul déceler ;
« c'est sans doute ce qui motive la sin-
« gularité de *ce voile* adroit, posé pour
« seconder l'artifice, et pour exciter la
« curiosité. L'amitié m'impose l'obli-
« gation de vous ôter des idées romanes-
« ques, qui, je dois vous l'avouer, ré-
« pandent beaucoup de ridicule sur
« vous et sur votre ami. On ne vit que
« d'illusions, je le sais, mais revenez
« ici, vous en trouverez de plus douces
« et de plus aimables ; et, en vérité,
« pour être séduit et trompé, il n'étoit
« pas nécessaire de faire tant de che-
« min et d'aller si loin. Vous me de-
« mandez si je suis heureuse ; eh ! peut-
« on l'être avec une sensibilité pro-
« fonde, exaltée par l'enthousiasme de
« la jeunesse et par une imagination de
« feu ? mon bonheur dépendra tou-

« jours des affections de mon cœur ; je « ne puis trouver une ame qui ré- « ponde à la mienne, et je la cherche « toujours. Cet espoir produit des mé- « prises et des erreurs, qui donnent « au sentiment déçu l'apparence trom- « peuse de la légèreté ; la constance « est d'un facile usage pour les cœurs « froids et les esprits médiocres, tant « d'objets peuvent sympathiser avec « eux ! mais comment se fixer lors- « qu'on est doué d'une excessive déli- « catesse ? Adieu, j'ai besoin de vos « conseils, et sur-tout de votre amitié... « *La personne* qui a le droit de s'offen- « ser d'une aussi longue absence, com- « mence à s'en alarmer, et moi je « m'en afflige ; nous parlons souvent « de vous, nous vous regrettons ; reve- « nez, l'amour vous le commande, et « l'amitié vous en conjure. »

Le baron auroit bien voulu pouvoir cacher cette lettre à Sainville ; mais il avoit eu l'imprudence de lire tout haut

les premières lignes, et il fut obligé de continuer. Madame de Tervures, coquette dépravée, après avoir séduit, trompé et quitté Sainville, s'étoit applaudi de son départ pour le Languedoc, parce qu'elle avoit pris cette fuite soudaine pour l'effet d'un violent dépit; mais Sainville, éperdument amoureux d'un autre objet, anéantissoit tout l'éclat de ce triomphe. Sainville, devenu romanesque et passionné, étoit, pour tout le monde, le plus étonnant phénomène: comment ne pas envier la femme dont les charmes produisoient un tel prodige? C'étoit cette jalousie secrète qui portoit madame de Tervures à recueillir, avec tant de soin, toutes les calomnies absurdes débitées contre lady Clarendon. Sa lettre causa la plus vive indignation à Sainville. Eh quoi donc! s'écria-t-il, l'innocente et paisible Constance, au fond d'une chaumière, ne peut être à l'abri de la haine et des traits de la calomnie! et jusqu'à ses actions bienfaisantes, fournissent à

la méchanceté des moyens de plus de la noircir! Je comprends qu'une enfant qu'elle a recueillie et qui lui donne le nom de mère, passe pour être sa fille; mais concevez-vous l'histoire de ce prétendu duel entre un gentilhomme du voisinage et moi?..... A merveille, répondit le baron; c'est l'aventure des braconniers qui a donné lieu à cette fable. Vous avez été blessé, Constance fut la cause innocente de cet événement; ce fait, conté au bout de plusieurs mois, a été assez naturellement transformé en duel. Que le monde est haïssable! reprit Sainville, il suffit de le bien connoître pour être guéri sans retour de la folle vanité qui fait desirer ses suffrages. Mais, mon cher Verceil, poursuivit Sainville, j'espère que vous ne vous rendrez pas de sitôt à l'invitation de madame de Tervures? Non, répondit le baron, je ferai peut-être, dans le cours de l'hiver, un petit voyage à Paris pour voir madame de Flamigni, mais je reviendrai promptement,

et je resterai avec vous jusqu'à ce que votre sort soit décidé. Hélas! dit Sainville, c'est peut-être vous engager à me consacrer toute votre vie!... j'abuse de votre amitié, je ne le sens que trop; cependant, si la personne qui vous rappelle à Paris étoit plus digne d'être aimée, je ne songerois pas à vous retenir; mais vous m'avez confié vous-même des sujets de plaintes qui auroient dû vous détacher d'elle entièrement..... — Il est vrai; et aussi n'ai-je plus de passion pour elle; mais il seroit injuste de la punir aujourd'hui des torts que j'ai pardonnés quand j'étois amoureux. L'amitié doit avoir infiniment plus de tolérance que l'amour. Enfin je m'applaudirois beaucoup d'avoir été l'amant le plus indulgent, si d'une maîtresse légère, je pouvois faire, avec le temps, une amie reconnoissante et fidelle. Sainville auroit pu répondre que les femmes estimables et sensibles sont les seules amies fidelles, mais le baron lui donnoit trop

de preuves de dévouement, pour qu'il lui fût possible de le contrarier sans nécessité.

Cependant Sainville, vivement frappé du dernier discours de lady Clarendon sur la bienfaisance, résolut de lui prouver jusqu'à quel point cette leçon s'étoit gravée dans son esprit. Il conçut, à ce sujet, un dessein dont il fit part au baron, et il se pressa de l'exécuter avec une ardeur et une activité inconcevables. Tous les matins, levé avant le jour, Sainville, uniquement occupé de son projet, y consacroit et son temps et ses soins; afin d'y travailler sans relâche, il passoit des journées entières éloigné de lady Clarendon, mais il ne se privoit du bonheur de la voir, que pour se préparer un plaisir plus doux encore, celui de s'entendre applaudir et louer par elle. Trois semaines s'écoulent de la sorte, et Sainville enfin va jouir de son ouvrage; le secret a été fidèlement gardé, et lady Clarendon ignore ce que l'amour

a fait pour elle. Un matin qu'elle étoit seule sur sa terrasse, plus préoccupée et plus triste qu'à l'ordinaire, elle marchoit à pas lents, un livre à la main, et de temps en temps essayoit de lire, sans pouvoir vaincre une importune et dangereuse distraction qui l'absorboit entièrement, malgré tous ses efforts. Elle s'assit, et posant son livre sur un banc de gazon, elle tomba dans une profonde rêverie. Au bout d'une demi-heure, Tempson vint lui annoncer la visite des deux amis, et, presque au même instant, ils parurent l'un et l'autre. Elle se leva, et s'avançant vers eux : Par quel hasard, leur dit-elle, venez-vous me voir d'aussi bonne heure?..... La beauté du jour, répondit Sainville, nous a fait espérer que vous accepteriez peut-être la proposition d'une promenade en voiture..... Mais comme vous voilà paré, reprit-elle en considérant Sainville, dont, en effet, l'habillement, quoique simple, avoit quelque chose de plus recherché

et de plus élégant qu'à l'ordinaire. Je ne sais, dit le baron, pourquoi vous ne remarquez pas, en même temps, que j'ai aussi un habit neuf? Elle rougit, et les examinant tous deux, elle fut frappée de l'air mystérieux du baron, et sur-tout de la joie qui brilloit dans les yeux de Sainville; enfin ce dernier la conjurant de venir à la promenade, elle y consentit. On appelle Georgette, et ils montent tous les quatre en voiture. Le cocher demande l'ordre, et Sainville, d'un air de triomphe, crie: *au desert.* Quoi! dit lady Clarendon... Ne nous questionnez pas, interrompit Sainville, nous ne pourrions vous répondre. Voilà un beau secret, reprit le baron en haussant les épaules, vous aviez projeté de donner l'ordre tout bas, et vous le criez à tue-tête!... à présent, Constance doit deviner tout le reste. En vérité, dit-elle, je n'imagine rien, je vois bien qu'il y a quelque mystère là-dessous, mais mon esprit ne va pas plus loin. Mon cher

Verceil, reprit Sainville, ne me grondez pas, j'ai su me taire parfaitement pendant trois semaines.... O mon dieu, c'est votre affaire, répliqua le baron, vous en êtes bien le maître, eh ! que m'importe à moi ? Il dit ce peu de mots avec une telle brusquerie, que lady Clarendon en fut surprise; elle le le regarda fixement, et lui, devinant sa pensée, voulut prendre un air de plaisanterie; mais sa gaîté fut aussi forcée que son humeur étoit réelle; il le sentit, cette idée accrut son embarras, et il ne put se retrouver un moment à son aise dans tout le reste de la journée. Avec de la douceur et une grande facilité de caractère, le baron étoit extrêmement susceptible. Il avoit imaginé *un plan de surprise* pour lady Clarendon, que Sainville s'étoit engagé à suivre, et que son indiscrétion venoit de déranger, et c'en étoit assez pour donner de l'humeur au baron; d'ailleurs, au fond de l'ame, il n'étoit pas personnellement satisfait de Cons-

tance; accoutumé à recevoir les confidences les plus intimes des maîtresses de Sainville, la réserve de Constance lui paroissoit à la fois un tort et une injustice; et n'étant pas des deux côtés traité en confident, il ne se trouvoit entre Sainville et lady Clarendon qu'un tiers incommode, et cette pensée le gênoit et l'affligeoit.

Cependant Sainville, tout entier à son objet, pressoit le cocher, s'agitoit, se tourmentoit et brûloit d'impatience. Enfin on approche, et déja l'on distingue le bruit des tambourins et des musettes. Ah! dit lady Clarendon avec nonchalance, c'est une fête! Oui, s'écria Sainville, et je l'ose dire, une fête digne de vous. Les cœurs sensibles s'entendent facilement, la sympathie leur assure l'heureux droit de se deviner; la réponse de Sainville éclaira lady Clarendon; elle imagina le fond du sujet de la fête, et lorsque la voiture s'arrêta, elle n'en ignoroit plus que les détails. Mais, malgré cette pé-

nétration, le spectacle qui s'offrit à ses regards lui causa la plus vive surprise, et elle connut, avec ravissement, que la réalité étoit mille fois au-dessus de tout ce que son imagination avoit pu lui faire concevoir. Sainville se précipita hors de la voiture, en entraînant avec lui lady Clarendon ; il la conduisit à travers un champ labouré, et s'arrêtant à l'entrée d'une rue: Voici, dit-il, l'ouvrage de Constance!... Quoi! s'écria-t-elle, nous sommes dans ce même lieu que j'ai vu si dépouillé, si aride il y a trois semaines !..... quoi! c'est là le desert?.... En effet, lady Clarendon ne pouvoit le reconnoître, et jamais métamorphose ne fut plus étonnante (*) ; mais

(*) Cette fête, exactement telle qu'on la décrit ici, fut donnée, dans l'été de 1775, à une grande princesse (l'archiduchesse Marie) par le chancelier de Hongrie. Une dame allemande, dans l'hiver de cette même année, temps où j'ecrivois ce roman, me conta les détails de cette fête ingénieuse et touchante qui honore également celle qu'on jugea digne de la recevoir et celui qui l'imagina.

tout le terrain, qui formoit près de cent arpens, étoit entièrement cultivé, et un petit village, composé de quatorze jolies chaumières, en occupoit le milieu. A la porte de chaque maison, on avoit planté un grand arbre auquel étoit attachée une vache, possession utile et précieuse aux nouveaux habitans. Le coup-d'œil agréable de toutes ces maisons neuves et coupées par de jolis petits jardins, les jeunes filles ornées de rubans et de fleurs, les paysans qui remplissoient la rue, le son bruyant des instrumens champêtres, les acclamations, les cris de joie de toute cette multitude, ces différens tableaux touchans et variés formoient sans doute la plus délicieuse fête qui fût jamais inventée. Sainville, les yeux attachés sur lady Clarendon, ne voyoit qu'elle; il contemploit avec délices son étonnement et son émotion, il lisoit dans ses regards une partie des sentimens qui remplissoient son ame, et cet examen l'enivroit de la

joie la plus pure qu'il eût encore goûtée. Pour elle, saisie, immobile, attendrie au dernier excès, elle craignoit de parler, et que, dans ce premier mouvement, la reconnoissance n'eût une expression trop tendre. Elle cherchoit des termes, non pour peindre ce qu'elle éprouvoit, mais pour l'affoiblir, et de peur d'en dire trop, elle gardoit le silence. Le baron, de son côté, malgré son humeur, étoit vivement ému, et sans proférer une parole, de temps en temps il essuyoit à la dérobée quelques larmes qui s'échappoient malgré lui. Enfin lady Clarendon se retournant du coté de Sainville, je ne voulois plus revenir ici, lui dit-elle, à présent je sens que j'y passerois ma vie; où pourrois-je m'occuper de vous d'une manière aussi délicieuse? Ah! reprit Sainville, en quelque lieu que vous soyez, songez que le sentiment qui m'attache à vous me rendra capable de tout faire pour justifier cette amitié si chère qui m'est

promise. Vous êtes mon guide, mon modèle, vous me donnerez vos vertus, je vous devrai tout..... Oui, j'adore la bienfaisance, vous m'avez appris à la connoître...... A ces mots, Sainville s'arrêta..... un regard fut la seule réponse qu'il obtint, et il n'en desira point d'autre. Lady Clarendon voulant abréger cet entretien, témoigna la plus grande envie d'entrer dans une des maisons nouvelles, et Sainville la conduisit sur-le-champ à la plus prochaine. Une jolie paysanne, vêtue de blanc et conduite par un jeune homme, vint les recevoir. Voilà, dit Sainville à lady Clarendon, les nouveaux mariés possesseurs de cette petite ferme; à présent, venez voir leur établissement. A ces mots, ils entrèrent dans la chaumière, qu'ils trouvèrent remplie des parens et des amis invités par les jeunes mariés. La maison, composée d'une grande chambre, d'une cuisine, et de deux autres petites pièces, étoit proprement arrangée, et l'on y

trouvoit tous les meubles nécessaires à un ménage, jusqu'à une armoire pleine d'habits et de linge. Quand cet examen fut fini, on alla visiter le jardin, la basse-cour et un enclos assez grand, destiné à former une prairie pour servir de pâturage à la vache et aux moutons. Maintenant, dit Sainville, en s'adressant à lady Clarendon, vous avez tout vu, les treize autres chaumières sont exactement bâties sur le modèle de celle-ci; chaque habitant est également partagé, nul ne pourra envier le sort de son voisin; et ce soin, peut-être mieux que tout autre, assurera leur bonheur. Mais, reprit lady Clarendon, les autres sont-ils nouvellement mariés, comme ceux-ci? Oui, répondit-il, tous à peu près du même âge, et tous mariés de ce matin à la même heure; et le hasard a fait, dit le baron, que ces jeunes filles sont toutes d'une figure agréable, quoique Sainville ne se soit attaché qu'à choisir les plus pauvres, mais il est heureux

en tout. Ah ! s'écria lady Clarendon, il mérite de l'être ! Oh ! si vous le pensiez ! reprit-il.... A ces mots, une vive rougeur embellit encore le charmant visage de lady Clarendon, et Sainville n'osa poursuivre. Après un moment de silence, il lui proposa de la conduire au lieu où devoit se faire le repas de noces, et ils en prirent aussitôt le chemin. Ils avoient à peine fait quelques pas, que Georgette s'aperçut que le chaîne d'or que Constance portoit à son cou étoit rompue; comme elle faisoit cette remarque, la chaîne glissa et tomba avec le portrait de lord Clarendon qui y étoit attaché. Ce portrait, toujours caché sous le vêtement de Constance, n'avoit jamais été aperçu de Sainville, qui s'empressa de le ramasser, et en même temps ne put s'empêcher de le regarder. Constance éprouva la sensation la plus désagréable, en voyant ce portrait entre les mains de Sainville; il lui sembla que cette image, si respectable pour elle,

et toujours chère, venoit d'être profanée. Ah! donnez, dit-elle vivement, donnez, de grâce!.... et elle vouloit le reprendre, mais Sainville le tenoit toujours en le regardant fixement..... quelques larmes, s'échappant de ses yeux, tombèrent sur le portrait, et il le rendit sans proférer une parole. On se remit en marche, en gardant un profond silence, et pendant quelques instans, la fête fut totalement oubliée. Comme ils marchoient lentement, les nouveaux mariés, suivant les ordres qu'ils avoient reçus, arrivèrent longtemps avant eux. Enfin lady Clarendon se trouve à l'entrée d'une petite plaine, et s'arrête pour mieux considérer le plus agréable tableau qu'on lui eût encore offert. Elle voit quatorze tables à peu de distance les unes des autres, et rangées sur la même ligne; à chaque table, occupée par quatorze personnes, préside un des heureux couples unis par Sainville: les nouveaux mariés sont distingués par

l'uniformité de leurs habits et par leurs bouquets, et tous les convives ont des livrées de rubans. Un peuple immense, attiré des environs pour voir la fête, danse autour des tables au son des hautbois, des cornemuses et des tambourins dispersés dans la plaine. Aussitôt qu'on aperçoit Sainville, les danses cessent; le peuple l'entoure, et au même instant, à toutes les tables, on boit à sa santé avec des cris redoublés et des transports qui saisissent unanimement toute l'assemblée; les nouveaux mariés, les convives, les curieux, les indifférens, tout applaudit, chacun s'attendrit, et répète le nom de Sainville; il semble enfin que l'ivresse de la reconnoissance a passé dans tous les cœurs. Quel moment pour l'heureux objet de ce touchant délire! lady Clarendon est à côté de lui, baignée de larmes, hors d'elle-même, tremblante, pouvant à peine se soutenir, et dans ce désordre intéressant, plus belle et plus

charmante qu'elle ne fut jamais.

Après avoir joui pendant quelques instans d'une situation si délicieuse, Sainville offre à lady Clarendon un bras qu'elle n'accepte qu'en prenant en même temps de l'autre côté celui du baron; ils traversent ainsi la foule qui les environne. Lady Clarendon, en marchant, entendit plus d'une fois mêler son nom à celui de son amant; on répète autour d'elle: *Ils sont bons, ils sont charmans, ils sont faits l'un pour l'autre!....* Elle rougit, Sainville écoute et ralentit sa marche, mais elle le presse doucement, et enfin, hors de la plaine, ils arrivent à une espèce de petit temple de feuillages, orné de guirlandes et en festons de fleurs, et dans lequel on a préparé le dîner qui les attend. Ils se mettent à table, et lady Clarendon, s'adressant à Sainville, vous devez être bien satisfait, lui dit-elle; si le plus grand bonheur est celui d'être aimé, vous êtes sans doute heureux!..ces trans-

ports si vrais, si naïfs, qui viennent d'éclater, doivent vous en convaincre. Cette dernière phrase donnoit un sens trop vague au discours de lady Clarendon, pour que Sainville en fût entièrement satisfait. Ah ! reprit-il, être aimé, mais par ce qu'on aime, voilà le seul et suprême bonheur. Les malheureux ne vous sont-ils pas chers, répliqua-t-elle ? non, non, l'on ne peut les secourir sans les aimer; il est possible que ce ne soit pas d'abord la seule humanité qui nous porte vers eux, mais, quel qu'en puisse être le motif, quand on est entré dans tous les détails de leurs besoins et de leurs peines, quand on a changé leur sort et qu'on a joui de leur joie et de leur reconnoissance, à moins d'avoir l'ame la plus dure, il est impossible de ne pas éprouver pour eux un sentiment vif et profond de compassion et d'intérêt. Eh ! me connois-je moi-même, répondit Sainville ! Entraîné par vos conseils, votre idée se trouve si intimement liée à

tout ce que je fais, que je ne puis l'en séparer. Je ne sais plus ce que je suis véritablement ; il me semble que je n'agis et ne pense que d'après vous..... Par exemple, poursuivit-il, je n'ai confié aux soins de personne la recherche des malheureux que je voulois secourir, je ne m'en suis rapporté qu'à moi-même; mais je me suis dit : *C'est ainsi que Constance se conduiroit.* Et c'est peut-être cette idée qui seule m'a décidé à ne pas faire le bien légérement et sans choix. Ensuite j'ai vu des infortunés accablés par la misère, j'ai senti mon cœur s'émouvoir et se déchirer, et je me disois encore : *Si Constance étoit là, que de pleurs elle verseroit !* et les miens étoient prêts à couler !.... Enfin, en ordonnant cette fête, ma pensée dominante me paroissoit être pour vous; et aujourd'hui, toujours dans le même doute, j'ai partagé toutes les émotions touchantes que vous avez éprouvées vous-même; mais aussi, jamais vous n'a-

vez autant occupé mon cœur et mon esprit. Cette peinture simple et naïve, toucha sensiblement lady Clarendon. Eh bien, dit-elle, je vous juge mieux que vous ne faites; votre ame est susceptible par elle-même, de tout ce qu'il y a d'honnête, de noble et de vertueux; croyez-en l'amitié, elle est clair-voyante, et ne cherche point à flatter. Ce qu'il y a de certain, dit le baron, c'est que Sainville doit à jamais se ressouvenir de cette journée. Et d'après son exemple, la bienfaisance me paroît une si douce chose à pratiquer, que je suis tourmenté du desir d'aller aussi m'enfermer dans un vieux château que je possède, pour y bâtir des maisons et marier toutes les jeunes filles. J'espère, reprit Sainville, en souriant, que vous ne partirez pas pour exécuter ce projet, sans me prévenir long-temps d'avance, car les départs précipités m'affligent infiniment. Oh! si je fais jamais un grand voyage, répondit le baron, vous en serez averti,

par exemple, si j'allois en Russie. . . .
A ces mots, Sainville, déconcerté, se repentit de s'être attiré cette plaisanterie; le baron s'en sut si bon gré, qu'il en perdit un peu de sa mauvaise humeur, et après s'être diverti un moment de l'embarras de son ami, voulant changer d'entretien, il se retourna du côté de lady Clarendon, en lui disant : Permettez-moi, madame, de revenir sur une de vos idées qui m'a frappé tout-à-l'heure : vous pretendez poursuivit-il, qu'on ne peut faire le bien sans y trouver des charmes, et que, si des motifs étrangers nous y déterminent d'abord, la première action de bienfaisance en donne nécessairement le goût; cependant n'est-il pas prouvé qu'il existe une infinité de gens qui n'ont jamais été bienfaisans que par ostentation et par vanité ?. . . . J'en conviens, interrompit-elle, et sans doute on doit espérer beaucoup de celui qui sait ainsi placer sa vanité; ce calcul de l'esprit est toujours très-

estimable, et jamais une ame basse ne pourra s'y élever. J'avoue donc que j'ai vu souvent des hommes peu sensibles faire des actions de bienfaisance et seulement par un amour-propre bien entendu. J'ai connu à Londres une femme de ce caractère ; elle donnoit une grande partie de sa fortune aux pauvres, mais de quelle manière ! sans les aller chercher, sans les voir, sans les connoître. De la noblesse, de l'élévation d'ame, des réflexions solides, avoient pu la conduire à penser que la distinction des vertus surpasse celle du rang, et que ce ne sont pas les richesses qui attirent la considération, mais l'emploi qu'on en sait faire; et pour obtenir une estime réelle et durable, elle devint bienfaisante. Elle chargea son intendant de faire, en son nom, des actions vertueuses, elle ne s'en mêla que pour donner l'argent nécessaire, et son cœur n'y prit aucune part; mais si une fois le hasard ou la curiosité l'eût conduit chez un des infortunés

m'est étrangère. — Je demeure à trois lieues d'ici, et je suis bien vieux pour faire trois lieues. — Je suis charmé de faire connoissance avec vous, j'estime votre famille, vous êtes d'une bonne race. — Oui, nous aimons nos maîtres quand ils le méritent. A ces mots, les yeux du vieillard se remplirent de larmes. Sainville, ému, le considéra avec un intérêt mêlé d'étonnement. Ensuite il regarda lady Clarendon, qui, la bouche entr'ouverte, d'un air attendri et curieux, contemploit le vieillard et cherchoit à le deviner. Voulant l'interroger à son tour, est-ce la fête qui vous amène ? lui dit-elle. Puisque vous voulez le savoir, reprit-il, on m'a conté cette fête.... j'ai dit : Nous avons un bon seigneur, il est charitable comme feu son père, et j'ai voulu le voir une fois avant que de mourir. A ce discours, lady Clarendon fondit en larmes, et Sainville se détourna pour cacher celles qu'il répandoit lui-même. Lady Clarendon s'en aperçut, et le

tirant par son habit, ah! que faites-vous? lui dit-elle, pourquoi dérober à ce vertueux vieillard les témoignages de votre reconnoissance? craignez-vous de vous montrer sensible? Sainville se retourna, et découvrit avec une espèce de confusion son visage baigné de pleurs. Le vieillard leva vers le ciel ses mains tremblantes, et après avoir comblé de bénédictions Sainville, il s'appuya sur le bras de Roger, et sortit. Voilà, dit le baron, l'éloge le plus flatteur que vous recevrez jamais. Et cependant, ajouta Constance, il vouloit dissimuler son attendrissement. Inconcevable manie! poursuivit-elle, et presque commune à tous les hommes! Celui qui seroit au désespoir qu'on le crût insensible, celui même qui ne craint pas de s'abaisser en pleurant aux pieds d'une femme, veut cacher les larmes sacrées que l'humanité lui arrache, et rougit d'être juste! Mais, continua-t-elle en s'adressant à Sainville avec un sourire plein de dou-

leur, je m'aperçois que je deviens sévère et sentencieuse, cependant naturellement je n'aime ni la critique, ni les déclamations..... Un grand intérêt peut donc changer le caractère? Ces derniers mots enchantèrent Sainville, et lui rendirent la leçon qu'on venoit de lui faire et plus chère et plus frappante.

Quel pouvoir, quel empire sur la terre, peut se comparer à celui d'une femme véritablement aimée, si son amant a du caractère et de l'élévation d'ame! sans rien exiger elle ordonne, son seul desir entraîne, et ses conseils sont des lois révérées. Heureuse celle qui, connoissant ses avantages, sait profiter de l'ivresse de l'amour pour former aux vertus le cœur de son amant! elle se lie à lui par une chaîne immortelle et sacrée; elle peut jeter sans crainte les yeux sur l'avenir, si l'amant a disparu, elle y verra, du moins, un ami fidèle et reconnoissant.

Cependant la nuit approchoit, et Sainville et Constance oubliant l'heure, ne songeoient point à remonter en voiture. Le baron prenoit peu de part à leur conversation, il étoit presqu'entièrement oublié par eux depuis près de deux heures, et il le sentoit vivement. Il cédoit avec plaisir le premier rôle à Sainville, mais il en vouloit jouer un, et il se trouvoit ridicule et déplacé dès qu'il cessoit de se croire utile. Chaque instant augmentoit son humeur, il se promenoit, regardoit de temps en temps à sa montre, se plaignoit du froid, et mouroit d'envie de retourner au château. Voyant qu'on ne remarquoit point ces différens mouvemens, il s'approcha de Sainville, et lui dit avec beaucoup de sécheresse : Je ne vous suis pas nécessaire, je vais chercher un cheval et m'en aller..... Mais, reprit lady Clarendon, nous partirons ensemble, attendez-nous. A ces mots, elle se leva, et prenant le bras du baron, elle sortit du bosquet

avec lui. On va chercher la calèche, et Sainville reste en arrière pour donner quelques ordres; pendant ce temps, Constance, au lieu de causer avec le baron, s'entretient avec Roger, et uniquement pour lui faire des questions au sujet du vieillard; elle veut savoir son nom, celui de son village, combien il a d'enfans, elle s'informe de son âge, de sa réputation, enfin elle entre avec intérêt dans les plus petits détails. Roger répond que ce vieillard a soixante-quinze ans, qu'il s'appelle *Antoine*, qu'il est riche, que sa famille est fort nombreuse, et qu'il est universellement estimé et considéré. A chaque réponse, Constance s'attendrit, elle trouve un plaisir extrême à parler du vieillard, et sur-tout à le louer. Sainville ne jouit pas de cette petite scène, tandis que son ami en étoit à regret le témoin. Le pauvre baron, dominé par l'humeur, écoutoit avec une impatience extraordinaire cette conversation; choqué de

n'avoir pu obtenir un mot de lady Clarendon, il trouvoit Roger bavard et insupportable, et tous les éloges donnés à Antoine lui paroissoient outrés et ridicules. Si lady Clarendon ne l'eût pas retenu par le bras, il auroit été rejoindre Sainville; mais forcé de rester auprès d'elle, il soupiroit, s'agitoit, renouveloit ses plaintes sur le froid; et quand Sainville revint, il le trouva boutonnant son habit, et s'écriant que l'humidité le pénétroit, et que le serein lui étoit mortel. Enfin la calèche arrive, et l'on part. Constance et le baron occupoient le fond de la calèche; Sainville sur le devant, et placé vis-à-vis Constance, tenoit Georgette sur ses genoux, qui, se couchant sur sa poitrine, s'endormit aussitôt. Le baron, morne et silencieux, s'enveloppa dans sa redingote, et prit le parti de s'endormir aussi, ou du moins d'en faire semblant. Le jour finissoit, et comme la saison étoit fort avancée, au bout de trois quarts-d'heure, la

nuit devint si profonde, que l'on pouvoit à peine distinguer le chemin. Toute situation nouvelle paroît intéressante quand on aime. Sainville fut transporté de se trouver, dans cette obscurité, à côté de lady Clarendon; il se sentit plus à son aise, il parla davantage et avec plus de feu et d'expression; il lui sembloit qu'il étoit plus seul avec elle, qu'il en devoit être écouté avec moins de distraction, et cette idée ajoutoit un charme inexprimable au plaisir qu'il goûtoit à lui parler et à l'entendre. Pour elle, la nuit la troubloit et l'intimidoit; elle n'étoit pas fâchée que le baron dormît, mais elle en étoit un peu embarrassée; cependant elle répondoit assez bas pour ne pas risquer de l'éveiller; elle remarquoit d'ailleurs que Sainville avoit dans le son de voix quelque chose de plus animé et de plus expressif qu'à l'ordinaire; elle craignoit que, malgré sa promesse, il ne s'enhardît à lui parler encore de sa passion, et elle le

redoutoit sur-tout, parce qu'elle sentoit qu'il ne pourroit jamais saisir un moment plus dangereux pour elle. La fête charmante qu'elle venoit de recevoir, toutes les émotions qu'elle avoit éprouvées, la certitude parfaite d'être adorée, et par l'objet le plus aimable et le plus digne d'être aimé; toutes ces idées séduisantes s'offroient à son esprit, elles s'y présentoient clairement, et les conseils de la raison n'étoient plus que vagues et confus; elle cherchoit en vain à se les rappeler; elle se ressouvenoit seulement qu'elle avoit fait de sages réflexions, mais le détail en étoit oublié, et elle ne pouvoit, en écoutant Sainville, ramener et fixer son intention sur un objet si triste et si important.

Il est affreux de sentir qu'on s'égare, et de n'avoir ni la possibilité de fermer les yeux sur son péril, ni la force de l'éviter. C'est ainsi que, dans l'élan d'une course rapide, on ne peut s'arrêter au bord d'un précipice; on l'a

vu, mais trop tard, et l'on y tombe après en avoir mesuré de l'œil, l'effrayante profondeur. Tel est presque le danger où se trouve lady Clarendon: chaque instant accroît son trouble; le son foible et timide de sa voix, ses réponses embarrassées, tout le décèle, et Sainville ne s'en aperçoit pas.... Cependant le temps s'écoule, et l'on n'est plus qu'à trois quarts de lieue de la demeure de lady Clarendon. Sainville s'en afflige; à présent, lui dit-il, je ne jouis plus du bonheur d'être avec vous, dans un moment il faudra nous quitter..... Mais du moins, reprit-elle, ce ne sera pas pour long-temps, et demain... Ah! demain, interrompit-il, je ne serai sûrement pas aussi heureux que je le suis dans cet instant.... Je ne sais, mais mon cœur se serre en voyant la fin d'une journée qui fut si fortunée pour moi, il me semble qu'avec elle mon bonheur va disparoître. Je crains de me retrouver livré à moi-même...je crains que la réflexion ne détruise des

illusions

illusions qui peut-être m'égarent sans que je m'en aperçoive.... Oui, je vous l'avoue, je sens au fond de mon ame des mouvemens dont je n'ose approfondir la cause..... Ah! je suis trop heureux, trop satisfait, et sans doute je m'abuse encore. A ces mots, Sainville s'arrêta, et lady Clarendon ne répondit que par un soupir..... Sainville, placé vis-à-vis d'elle, s'avança doucement, et lui dit d'une voix tremblante : Vous vous taisez, et nous allons nous séparer!..... ah! ne me laissez point dans l'état où je suis; arrachez-moi de folles espérances... Il prononça ces dernières paroles avec tant de crainte, et d'un ton si bas, que lady Clarendon auroit pu ne les pas entendre; mais quand le sentiment rend attentif, perd-on jamais un seul mot du discours qu'on écoute?

Lady Clarendon s'obstinoit à garder le silence, et son amant n'osoit la presser de le rompre; cependant, espérant une réponse, il voulut, afin

de la mieux entendre se rapprocher encore ; en s'avançant, il s'appuya sur la portière, et sa main rencontra celle de lady Clarendon. . . . . il saisit cette main, et sans pouvoir proférer une parole, il la serra dans les siennes, et la baigna de pleurs !.... Ah ! je ne pourrai donc jamais compter sur vos promesses! dit enfin lady Clarendon; Sainville alloit répondre ; mais par malheur, dans cet instant, le baron se retourna, se mit à tousser, et fit connoître qu'il s'éveilloit tout-à-fait. Lady Clarendon retira doucement sa main, et Sainville, au désespoir, s'enfonça dans la voiture avec une humeur et une colère contre le baron, qu'il eut beaucoup de peine à dissimuler. Le baron, feignant de ne pas remarquer à quel point son réveil étoit indiscret et à contre-temps, fit malignement les excuses les plus polies sur son sommeil, personne ne répondit : alors, s'adressant à Sainville, je crois, lui dit-il, que vous dormez aussi ? Allons, allons,

réveillez-vous, nous n'avons pas à présent dix minutes à rester en voiture. A ces mots, Sainville éprouva un violent redoublement de colère, mais il continua de garder le silence. Oui, en vérité, reprit le baron en riant, il dort comme dans son lit; oh, rien n'endort comme le mouvement de la voiture pendant la nuit; et puis il est si triste de voyager sans voir clair... Il fit encore plusieurs réflexions de ce genre; ensuite lady Clarendon, pour dire aussi quelque chose, lui demanda quelle heure il étoit. Le baron, qui vouloit absolument faire parler Sainville, répondit que sa montre étoit arrêtée; et poussant son ami par le bras, Constance, lui dit-il, veut savoir à quelle heure nous arrivons, vous avez une montre, ainsi vous pourrez nous le dire. Alors Sainville, pour toute réponse, tira sa montre et la fit sonner. Le baron n'eut pas le temps de le presser davantage, car dans ce moment la voiture s'arrêta devant la

porte de lady Clarendon. Sainville remit Georgette endormie dans les bras de Constance; il descendit, ainsi que le baron; Tompson et la servante arrivent, on emporte Georgette; lady Clarendon prend le bras de Tompson, après avoir dit à Sainville qu'elle le prioit de ne point la suivre: cette prière fut un ordre; il obéit en soupirant, et lorsqu'elle fut rentrée dans sa chaumière, il remonta tristement dans la voiture avec le baron. Ce dernier, quand ils furent seuls, ne se sentit plus aucune envie de le railler et de le tourmenter : le tête-à-tête le gênoit, et il craignoit même une explication. Ils ne se parlèrent ni l'un ni l'autre, et arrivèrent au château avec un égal desir de se séparer. Le baron se plaignit d'une courbature et fut se coucher; et Sainville, enchanté d'être débarrassé de lui, s'enferma dans sa chambre.

Il passa la nuit à se retracer tous les discours de lady Clarendon; il regrettoit vivement de n'avoir pu prolonger

l'entretien que le réveil du baron avoit interrompu ; il se rappeloit avec plaisir que du moins on l'avoit écouté sans colère ; quelquefois il se flattoit d'être aimé, et même de triompher un jour des résolutions et des craintes de lady Clarendon, et dans d'autres momens, il doutoit de son bonheur, et trouvoit mille raisons qui anéantissoient toutes ses espérances. Lady Clarendon n'étoit pas plus tranquille ; elle commençoit à sentir que l'expérience ne sert à rien, lorsqu'elle ne donne pas la défiance de soi-même. Il est facile d'arrêter les progrès d'une passion naissante, mais on ne croit pas nécessaire d'employer un remède violent pour guérir un mal foible encore ; on attend, on balance, et chaque instant rend les combats plus douloureux, et la victoire plus douteuse. Cependant lady Clarendon reçoit, en se levant, une lettre de Sainville, elle l'ouvre avec précipitation, et elle y trouve ce qui suit :

« Je n'ose me présenter à vos yeux,

« je crains de parler et je ne puis me
« taire. Daignez me pardonner une
« franchise dont mon cœur ne peut se
« défendre. Oui, vous devez lire dans
« ce cœur ; il n'éprouve pas un mou-
« vement, pas une pensée qu'il ne
« brûle de vous faire connoître. J'aime
« à me montrer à vous tel que je suis ;
« si vous me supposiez plus de raison
« que je n'en ai réellement, je serois
« le premier à vous désabuser, il m'est
« doux enfin de vous dévoiler jusqu'à
« mes foiblesses. Connoissez donc jus-
« qu'à quel excès l'amour a pu m'éga-
« rer. Je vous l'ai dit, arrachez-moi
« les folles espérances qui me sédui-
« sent et m'enivrent.... Oui, malgré
« toutes les réflexions que vous avez
« daigné me détailler, malgré la sévé-
« rité de votre conduite, j'ose espérer
« encore.... quand je vous écoute, vos
« raisons me persuadent, je crois ce
« que j'entends, parce que c'est vous
« qui parlez; mais lorsque je descends
« au fond de mon cœur, j'y trouve une

« passion si vraie, si tendre, si vio-
« lente, qu'il me semble qu'elle doit
« toucher un jour la seule personne
« au monde qui soit digne d'inspirer un
« semblable sentiment. C'est ainsi que
« l'amour même me rassure. Son ex-
« cès, loin de m'effrayer, soutient et
« ranime mes espérances. Insensé que
« je suis!.... non, je n'ai jamais songé
« à me guérir; si je vous l'ai promis,
« je m'abusois moi-même : vous avez
« pu me voir affligé, abattu, mais si je
« me suis plaint quelquefois de mon
« sort, croyez qu'il ne m'en étoit pas
« moins cher, et que je n'apprécie la
« vie que depuis que je vous connois.
« Si j'étois sans espérance, quel homme
« sur la terre seroit plus infortuné que
« moi! et je ne le suis point; que dis-
« je! en écrivant cette lettre, qui doit
« vous peindre le désordre de mon es-
« prit, je sens couler des larmes!....
« non de celles que la douleur arra-
« che!.... ah! le sentiment le plus dé-
« licieux me les fait répandre!... ô ciel!

« et si vous ne m'aimiez pas, que de-
« viendrois-je, après m'être livré à de
« si douces illusions!..... Je ne puis
« plus supporter cet état d'incertitude,
« il achève d'égarer ma raison. Tirez-
« moi d'un trouble qui me fait mou-
« rir. Je suis le plus heureux ou le plus
« infortuné des hommes; que je sache
« enfin ma destinée, prononcez pour
« la dernière fois, je vous croirai....
« Ah! vous connoissez assez mon cœur
« pour vous expliquer sans détour; je
« ne pourrai jamais vous aimer davan-
« tage, vous devez le savoir. Songez
« bien à votre réponse; représentez-
« vous, s'il est possible, ce que j'éprou-
« verai en ouvrant la lettre qui va con-
« tenir l'arrêt qui doit fixer mon sort!
« la première ligne, le premier mot
« me l'apprendra, je devinerai le reste...
« oh! quels transports, si... Ah! plai-
« gnez-moi, pardonnez-moi, je ne suis
« ni téméraire, ni présomptueux, peut-
« on l'être en aimant ainsi?..... Ne
« croyez pas que j'ose attendre de vous

« un sentiment semblable à celui que
« j'éprouve; vous attendrir, vous tou-
« cher, voilà mon seul espoir... Quelle
« fut hier votre pensée lorsque vous
« arrachâtes de mes mains le portrait
« de lord Clarendon ?.... J'examinois,
« avec une émotion mêlée de respect,
« les traits qui vous furent si chers !....
« je ne puis que révérer la mémoire de
« l'objet que vous avez passionnément
« aimé; n'imaginez point que j'aye la
« présomption d'en être jaloux; non,
« je ne le suis que de son malheureux
« rival; de celui qui vous aima unique-
« ment, et qui s'immola pour vous !...
« Oui, je suis jaloux de l'idée qu'il
« vous a laissée de sa passion... Que je
« suis malheureux, si vous ne croyez
« pas qu'on n'a jamais aimé comme je
« vous aime !... Et si le cœur généreux
« de Constance rend justice au mien,
« j'ai le droit de tout espérer...... Vous
« ne rejetterez point de tels sentimens,
« vous ne penserez pas que l'amitié
« soit le seul retour auquel ils puissent

« prétendre.... Ne me répétez point
« que vos scrupules sont invincibles ;
« n'êtes-vous pas l'arbitre souverain
« de ma destinée ? n'êtes-vous pas cer-
« taine que je respecterai vos craintes
« superstitieuses, si vous ne pouvez les
« surmonter ?... Oh ! si vous m'aimiez,
« si j'en obtenois l'aveu, quel sacri-
« fice pourroit me coûter ! élevé au-
« dessus de moi-même, j'adopterois
« sans effort votre délicatesse, je vou-
« drois penser comme vous, et vos
« préjugés mêmes ne seroient plus à
« mes yeux que des vertus touchantes ;
« combien alors il me seroit facile
« d'être généreux !.... Je vous ouvre
« mon ame toute entière ; éclairez-la,
« réglez-la, mais ne m'abandonnez
« pas !... je détruis peut-être l'opinion
« que vous vous formiez de moi ; je ne
« sais, mais un triste pressentiment
« vient tout-à-coup me troubler !....
« Ah ! si la seule amitié vous parle
« pour moi, que vous devez me trou-
« ver foible, insensé !..... N'importe,

« je n'ai ni la volonté ni le courage de
« me déguiser avec vous.... si cette con-
« fiance aveugle alloit me ravir jusqu'à
« votre estime, si j'allois tout perdre
« en un jour!..... Grand Dieu! J'ose
« vous demander la vérité, et c'est
« peut-être une sentence affreuse, ir-
« révocable que j'implore! — Eh bien!
« prenez pitié d'un malheureux qui
« ne se connoît plus, sauvez-le de son
« désespoir, que la compassion l'abuse,
« ou du moins le console... Me conso-
« ler! non, ne l'espérez pas, vos efforts
« seroient inutiles; s'il me faut renon-
« cer à vous, je n'aurai plus ni but, ni
« desseins, ni desirs, je retomberai
« dans le néant.... que dis-je, hélas! je
« regretterai vainement l'heureuse apa-
« thie dont vous m'avez tiré.... ne va-
« loit-il pas mieux s'éteindre sans dou-
« leur, que d'être consumé par d'insup-
« portables tourmens?....Si vous ne
« m'aimez pas, je vous reprocherai,
« jusqu'à mon dernier soupir, les fu-
« nestes témoignages de votre con-

« fiance et de votre trompeuse amitié ;
« il falloit m'éviter, il falloit vous ca-
« cher ou me bannir, il n'est plus
« temps..... la mort seule pourra me
« séparer de vous ; je vous suivrai sans
« espérance....... eh ! qu'aurai-je à
« craindre quand je serai convaincu de
« votre indifférence ? vous entendrez
« mes plaintes, vous verrez mon dé-
« sespoir, j'aurai perdu sans retour la
« foible lueur de raison qui me reste ;
« votre voix, la voix même de Cons-
« tance, ne pourra la ramener dans ce
« cœur éperdu !..... O Constance !
« objet uniquement aimé, chère Cons-
« tance !..... expliquez-moi donc par
« quel charme que je ne puis conce-
« voir, le seul plaisir de prononcer
« votre nom m'adoucit et me calme !
« en le traçant, ce nom chéri, j'ai
« senti, presqu'au même instant, la
« cruelle agitation de mon ame se dis-
« siper !..... Ah disposez de moi, j'ab-
« jure à jamais de coupables emporte-
« mens, je saurai les expier par une

« obéissance aveugle et sans bornes ;
« parlez, ordonnez..... vivre dans votre
« absolue dépendance, n'agir, ne pen-
« ser que par vous, c'est m'unir à vous ;
« malgré le sort et votre rigueur,
« pourrois-je rompre un tel lien ?.....
« enchaîné par un sentiment que je ne
« puis ni vaincre ni modérer, croyez
« qu'il m'est impossible de résister à
« vos conseils et à vos volontés. Je
« n'ai plus de raison, il est vrai, mais
« vous serez mon refuge, mon guide,
« et du moins cette soumission entière
« pourra toujours réparer les égare-
« mens de l'amour.. »

Cette lettre déchira le cœur trop sensible de lady Clarendon. Depuis plus d'un jour, éclairée sur ses propres sentimens, elle fut vivement frappée de cette phrase : *il falloit m'éviter ou me bannir, il n'est plus temps !* .. Oui, dit-elle en soupirant, *il n'est plus temps !* ni pour lui, ni pour moi !... Grâce au ciel, c'est moi qui suis le

plus à plaindre ! Du moins il peut m'aimer sans crime et sans remords, et moi, je ne puis répondre à son amour sans me déshonorer ! Quelle barrière terrible et sacrée j'ai mise entre nous !.... C'est la tombe de lord Clarendon qui nous sépare !.... profanerai-je cette cendre révérée ? Subirai-je l'ignominie de rétracter publiquement un serment volontaire, tracé de ma propre main sur un monument exposé à tous les yeux, et qui doit me survivre ?... non, jamais !... O funeste enthousiasme qui m'as perdue ?... Ah ! qui doit compter assez sur son cœur pour oser ainsi disposer de son avenir !.....
Et ne suffit-il pas de remplir les devoirs que la Providence nous impose, sans avoir l'imprudente présomption de nous en forger d'imaginaires, qu'on ne peut suivre qu'en gémissant, et qu'on ne sauroit trahir sans honte ?.....
Si du moins, enchaînée par cet irrévocable vœu, j'avois senti tout le danger de ma situation !... Il est vrai, je formai

le projet de ne jamais recevoir Sainville; mais, dès ses premières tentatives pour me voir, j'aurois dû quitter cette terre !... Hélas ! le ciel même voulut nous rapprocher !... sans l'aventure du bois, je serois restée ensevelie dans ma profonde solitude !..... mais après cet événement, il falloit se séparer de lui sans délai, sans retour; il auroit pu m'oublier alors, j'aurois pu vivre sans lui, nous serions aujourd'hui paisibles l'un et l'autre !... et maintenant je ne puis que l'affliger sans le guérir, je ne puis que sacrifier mes sentimens sans avoir l'espérance d'en triompher.

Cependant on attend une réponse... Mais Sainville lui-même avertissoit trop Constance de l'importance de cette réponse, pour qu'elle n'y réfléchît pas mûrement. Au moment de prendre un parti décisif on devient plus timide, sur-tout quand l'expérience produit les réflexions. Sainville, malgré tout l'attendrissement que causa sa lettre,

eût sans doute mieux fait de parler que d'écrire, et avec plus d'art, et moins d'imprudence et d'amour il eût facilement surpris le secret qu'on n'osa lui confier. Constance reprit sa lettre, et relut avec complaisance le passage où Sainville lui protestoit que l'aveu d'être aimé suffiroit à son bonheur. Il est si généreux, si délicat, disoit-elle, pourquoi douterois-je de cette promesse ?... je ne puis être à lui, je n'y serai jamais.... il y consent lui-même. Mais dois-je le priver de la seule consolation qu'il puisse recevoir ? N'est-ce pas assez de renoncer à lui; suis-je obligée de le tromper, de le réduire au désespoir, et lorsqu'il s'engage à respecter mes scrupules... Cependant, si ce secret m'échappe, serai-je encore maîtresse de ma destinée?.... Certain d'être aimé, sera-t-il moins dangereux pour moi, tiendra-t-il ses promesses?... et ne m'avoit-il pas promis de ne me jamais parler de son amour ! Hélas ! quel parti prendre ! que lui ré-

pondrai-je ?.... Ces réflexions plongèrent Constance dans une morne rêverie ; au bout de quelques minutes, elle se leva brusquement en s'écriant : Allons chercher un conseil salutaire.

A côté de la chambre à coucher de Constance, étoit une petite pièce dont elle seule avoit la clef; ce cabinet, consacré à la prière et à la méditation, ne renfermoit qu'un siége, un petit bureau, et des tablettes remplies de livres de piété. Un grand tableau couvert d'un crêpe noir, occupoit la principale façade de cet oratoire. Ce tableau mystérieux, fait par un habile artiste, représentoit le tombeau de lord Clarendon; le serment fatal y étoit tracé distinctement et en gros caractères. Constance ayant reçu ce tableau la veille de son départ de Londres, le couvrit ce jour même d'un crêpe qui n'en avoit jamais été détaché depuis. Ce fut dans ce cabinet que Constance vint chercher un refuge contre sa propre foiblesse. Elle s'ap-

procha du tableau, et resta quelques instans immobile... Tout-à-coup elle saisit le voile, l'arrache avec effort et découvre le tableau..... A l'aspect de cette peinture, qui retrace à ses yeux, pour la première fois depuis quatre ans, le monument qui renferme les cendres de lord Clarendon, elle tombe à genoux en versant un torrent de pleurs !... dans ce moment le seul souvenir de lord Clarendon fit couler ses larmes ; Constance, profondément touchée, oublie sa foiblesse, ses remords, et Sainville lui-même ; une imagination ardente, forte et vivement frappée, lui rend pour quelques instans toute l'énergie d'une ancienne douleur et d'un sentiment éteint... Oh, qui pourroit expliquer et concevoir l'incompréhensible mutabilité du cœur humain !... Celle qui venoit de déplorer avec tant d'amertume l'imprudence d'un serment téméraire, s'applaudit maintenant de l'avoir tracé, le relit avec orgueil, et le renouvelle avec en-

thousiasme.... Cette illusion ne pouvoit durer long-temps; mais en se dissipant elle laissa du moins à lady Clarendon une résolution déterminée, inébranlable, de remplir, dans toute leur étendue, les devoirs qu'elle s'étoit imposés. Elle sortit de ce cabinet, décidée à répondre au malheureux Sainville d'une manière qui pût enfin lui ôter, sans retour, toute espérance. Elle passe dans son salon, s'assied et prend une plume en soupirant. Elle écrit, mais bientôt ses pleurs effacent le mensonge qu'elle trace avec tant de peine... Elle rassemble toutes ses forces, elle recommence, elle ne peut trouver les expressions qu'elle cherche; celles qui se présentent sont trop dures ou trop adoucies, elle y veut réfléchir; la tête appuyée sur une de ses mains, elle tâche de s'en occuper, elle rêve profondément et ne songe qu'à son amour.

Cependant, sortant de sa distraction, et rappelant son courage, elle achève la lettre. Alors elle la relit, et ne peut

se dissimuler que, malgré la contrainte et l'obscurité du style, la passion s'y décèle presque à chaque phrase. Constance déchire cette lettre, en recommence plusieurs autres, qui ont le même sort, et prend enfin le parti d'écrire un billet au lieu de faire une réponse détaillée. Elle eut raison, une lettre est trop longue; car si le cœur peut se déguiser dans quelques lignes, il est peut-être impossible qu'il ne se trahisse pas dans deux pages. Son billet étoit conçu en ces termes:

« Cessez de vous abuser et de m'af-
« fliger, en nourrissant des espérances
« qui ne se réaliseront jamais. Comptez
« sur l'amitié la plus tendre et la plus
« vraie; mais croyez qu'indépendam-
« ment de l'engagement sacré qui m'en-
« chaîne, il ne m'est plus possible
« d'accorder d'autres sentimens. Mon
« exemple a dû vous apprendre qu'on
« peut triompher de l'amour, et
« songez que votre raison seule peut

« justifier mon estime et la confiance
« dont je vous ai donné tant de preu-
« ves ».

Quand ce billet fut parti, Constance s'en rappelant les expressions, les trouva trop peu ménagées; elle se représenta l'état où seroit Sainville; elle craignit les premiers effets de son désespoir; elle fut tentée de lui écrire une seconde lettre plus consolante; elle s'accusa d'ingratitude, de cruauté; elle éprouvoit toute l'agitation de la plus vive inquiétude, et cependant elle trouvoit au fond de son ame un sentiment consolateur qui tempéroit l'amertume de ses peines. Elle venoit de regagner sa propre estime!... Qu'est-ce pour les cœurs profondément sensibles, que desirer sans espoir, regretter, s'affliger, souffrir? hélas! c'est exister. Pour quiconque sait aimer, ces tourmens sont inséparables de la vie, comme la fatigue et la lassitude le sont d'un long voyage fait sur le bord

des précipices et dans des climats orageux. Le remords est le seul mal insupportable. Quel mal en effet que celui dont on ne peut repousser les atteintes sans achever de s'avilir! Mal cuisant, irréparable, dont le dernier degré de la corruption peut seul affranchir ! nul courage contre les remords! c'est une lâcheté de les supporter sans accablement, et plus l'ame est grande et forte, plus elle en est abattue!

Après beaucoup de réflexions, Constance se décida à envoyer chercher le baron. Jusqu'alors elle s'étoit peu occupée de lui : elle se le reprocha dans ce moment. Sans se l'avouer, elle sentoit confusément, qu'après avoir ôté toute espérance à Sainville, elle n'auroit plus sur lui les mêmes droits; l'amitié du baron lui devenoit précieuse; elle desiroit qu'en recevant les confidences de son ami, il tâchât de le calmer, sans chercher à le détacher d'elle.

Le baron fut extrêmement surpris

du message qui l'appeloit auprès de Constance : il se rendit avec empressement à cette invitation. L'accueil qu'il reçut d'elle le charma, et lui fit oublier tous ses petits mécontentemens secrets. Constance lui montra la plus grande estime et la confiance la plus flatteuse ; cependant, loin de lui confier le secret de son cœur, elle lui persuada qu'elle n'avoit pour Sainville qu'une vive reconnoissance et une tendre amitié. Elle fit part au baron de la lettre qu'elle avoit reçue, et lui rendit compte de sa réponse ; elle finit ce récit en le suppliant d'employer tous ses soins à ramener Sainville à des sentimens raisonnables : ne lui faites point un mystère de notre entrevue, poursuivit-elle ; je veux bien qu'il sache que j'ai craint l'effet que ma réponse pourroit produire sur lui dans le premier moment, et que j'ai voulu m'entretenir avec son ami le plus cher. Dites-lui bien que je me rappelle avec attendrissement ses anciennes promesses, et que j'y

compte encore. Ne perdez point de temps, allez le rejoindre, et promettez-moi que nous reprendrons cette conversation ; venez me voir quand vous le pourrez ; il y a mille choses que je ne pourrois vous dire en présence de votre malheureux ami, et qu'il me sera doux de vous confier. Constance qui vouloit gagner le baron, en saisissoit le vrai moyen. Lui donner un rôle, c'étoit à la fois se l'attacher et le rendre heureux. Pendant cet entretien, Sainville, hors de lui, se livroit à tout l'emportement de la plus violente douleur. Après avoir lu la réponse de lady Clarendon, son premier mouvement fut de se précipiter vers la porte de sa chambre, avec le projet d'aller au moment même chez Constance ; mais s'arrêtant tout-à-coup : Que vais-je faire, s'écria-t-il, oserai-je, dans l'état où je suis, m'offrir à ses yeux ?... Que lui dirai-je ? elle verroit mon désespoir !... Ah ! je ne suis point aimé, je ne pourrois inspirer que du mépris

mépris ou de l'effroi ! A ces mots, il revint sur ses pas, et se laissant tomber dans un fauteuil, il reprit la lettre et la lut encore. Ensuite, ne pouvant plus résister au besoin de parler et de confier ses peines, il se rendit à l'appartement du baron, et il apprit avec surprise, que lady Clarendon l'avoit envoyé chercher. Ne sachant qu'imaginer, mais desirant vivement son retour, il se promena en l'attendant, dans une grande galerie dont les fenêtres donnoient sur l'avenue qui conduisoit au château ; au bout de trois quarts d'heure, il vit arriver le baron qui vint aussitôt le retrouver. Le baron parla le premier, et répondit ensuite à toutes les questions de son ami. Après avoir fait le détail le plus circonstancié de son entretien avec lady Clarendon, j'avoue, poursuivit-il, qu'avant cette conversation, il ne me paroissoit pas possible que vous puissiez douter de votre bonheur, et maintenant je crois que rien ne pourra vaincre les scru-

pules de lady Clarendon. J'ai vu dans son cœur le plus tendre sentiment pour vous, mais en même temps j'y ai vu des résolutions inébranlables.... Ah ciel! interrompit Sainville, voilà donc le prix de tant de soins et de tant d'amour... Sans pitié, sans ménagement, elle m'arrache un espoir qu'elle sait trop qui m'étoit plus cher que la vie! et cet espoir, qui me l'avoit donné?... ce fut elle-même... je partois, vous le savez... elle me retint. Elle acheva d'égarer ma raison par les funestes témoignages de sa dangereuse amitié. Il semble qu'elle n'ait paru me plaindre que pour mieux me percer le cœur... Oui, tout autre que moi ne verroit dans sa conduite que les cruels artifices de la coquetterie la plus raffinée.... Je suis bien sûr, reprit le baron, que vous n'aurez jamais d'elle cette odieuse opinion. Ah! s'écria Sainville, que resteroit-il dans mon cœur, s'il me falloit renoncer en même temps à tous les sentimens qu'elle

m'inspire ? Vous me voyez bien malheureux, mais il me semble que je le serois mille fois davantage, si je me détachois d'elle entièrement. Je retomberois dans cet anéantissement dont l'amour m'a tiré, et j'aurois, pour comble de maux, le souvenir amer d'une sensibilité qui ne m'a pas procuré le bonheur, mais qui du moins me l'a fait concevoir... Cependant vous avez cru vous-même qu'elle m'aimoit ! Combien l'expression de son visage est trompeuse ! combien de fois ses regards m'ont abusé !... Je l'ai vu rougir et pâlir, j'ai senti sa main trembler dans la mienne !... et elle ne m'aime point !... Je saurai me débarrasser d'un respect superstitieux, d'une timidité servile, j'oserai lui reprocher une séduction si coupable ! Quel plus grand crime pour une femme, que celui de paroître émue sans l'être en effet !...... Hélas ! cette émotion qui m'a si souvent enivré, elle l'éprouvoit, et il ne m'est que trop facile de l'expliquer !

Mon amour lui rappeloit le temps où son cœur étoit sensible !... Ranimer des souvenirs qui l'éloignent de moi, voilà tout ce qu'a pu produire cette passion si tendre et si violente qui me consume !... Ah ! mon ami, poursuivit-il, quel sera mon sort, que dois-je faire ? enfin que me conseillez-vous ? De rester, répondit le baron ; le mal est fait, il n'est plus temps de fuir ; mais ne vous laissez plus abuser par de vaines espérances : répétez-vous bien que lady Clarendon ne sera jamais que votre amie. Ne vous occupez désormais que des moyens de mériter son estime. Elle connoît tout l'excès de votre passion ; à présent efforcez-vous de lui montrer un courage égal au sien. Il faudroit donc, reprit Sainville, me résoudre à la tromper, et je ne le puis... d'ailleurs, ne liroit-elle pas, malgré moi, dans le fond de mon cœur ? A quoi me serviroit cette cruelle et pénible dissimulation ?... On ne peut, répondit le baron, détruire en peu de temps une

passion telle que la vôtre; mais vouloir la cacher, ne point succomber au désespoir, s'interdire des plaintes vaines, c'est se vaincre autant qu'il est possible... Voilà donc où j'en suis réduit, s'écria Sainville, il faut me contenter de son estime!... Oui, dit le baron, mais songez que dans son cœur, l'estime est un sentiment passionné qui peut suppléer à l'amour. Rappelez-vous quel dangereux ascendant eut sur elle cette vive admiration que lui inspira la fausse vertu du comte d'Elby. J'en conviens, repartit Sainville; elle est à cet égard comme toutes les femmes; avec de l'adresse et de l'artifice on pourroit la séduire et l'entraîner: je ne la tromperai point, elle ne m'aimera jamais, et me méprisera peut-être..... Quelle différence un jour de plus a produit dans mon sort! hier!.... hier! je me croyois aimé! elle m'écoutoit, me répondoit avec un air si tendre!..... j'osois presque sans déguisement lui parler de mon amour!... quel

billet que celui qu'elle m'écrit ! quelle sévérité, quelle froideur !.... autrefois elle me plaignoit, me consoloit, et maintenant elle me livre à moi-même, elle m'abandonne !..... Il me semble, dit le baron, que toute sa conduite est facile à expliquer. Vos procédés et votre amour l'ont touchée vivement, elle vous l'a prouvé par une confiance entière ; elle s'est flattée que le récit de ses malheurs vous ôteroit toute espérance ; ensuite votre désespoir l'attendrit, ce fut alors qu'elle vous écrivit cette lettre si tendre qui nous trompa tous les deux. Enfin elle voit aujourd'hui, qu'en voulant adoucir vos peines, elle vous a rendu mille fois plus malheureux, et pour vous guérir sûrement, elle emploie une rigueur qui lui paroît nécessaire, mais qui, n'en doutez pas, coûte sûrement beaucoup à son cœur.

Cette apologie des procédés de lady Clarendon ne fit que redoubler les peines de Sainville ; il desiroit qu'il y

eût de la bizarrerie dans sa conduite, afin de la pouvoir encore expliquer à son avantage ; et l'interprétation simple et raisonnable du baron l'affligea mortellement. Le résultat de cet entretien fut que Sainville écriroit à lady Clarendon qu'il renonçoit absolument à toutes ses espérances, qu'il connoissoit enfin à quel point sa passion étoit insensée, et que, s'il ne pouvoit la vaincre, il auroit du moins assez de courage pour la condamner à jamais au silence. Sainville écrivit cette lettre, et ce fut le baron qui la dicta presqu'entièrement, et il l'envoya sans différer.

Lady Clarendon attendoit cette réponse avec un trouble inexprimable ; elle la redoutoit, imaginant que chaque ligne exprimeroit le plus violent désespoir ; mais la certitude d'y trouver aussi le langage de la passion et l'assurance d'une constance éternelle, mêloit à cette crainte une secrète consolation. Quelle fut sa surprise en ne

recevant, au lieu de cette lettre de plusieurs pages qu'elle attendoit, qu'un billet dont la forme et la petitesse n'annonçoient tout au plus que quelques lignes ! elle l'ouvrit, et le lut avec un saisissement extrême. Un des plus pénibles sentimens que l'on puisse éprouver, c'est de se surprendre en contradiction avec soi-même, d'obtenir ce que la seule raison nous a fait demander, et ce que le cœur desiroit qui nous fût refusé, sur-tout lorsqu'on s'est déguisé ce mouvement secret, et qu'on a cherché à se persuader que l'on souhaitoit véritablement de réussir. Alors on a perdu le droit de se plaindre ; rien n'oppresse comme la douleur dont on rougit à ses propres yeux ; et les larmes retenues par la honte et l'amour-propre, retombent sur le cœur et le remplissent d'amertume et de découragement.

Lady Clarendon, pâle et tremblante, relut deux fois ce billet. Voilà, dit-elle, ce que j'avois desiré ; le dépit l'em-

porte sur l'amour, ou plutôt la perte de ses espérances affoiblit déja cette passion que je croyois si violente... ah! sans doute il se guérira, puisque si promptement il en forme le projet!... je le connoissois mal!.... jugerai-je toujours d'après mon cœur! Cependant, vers la fin du jour Sainville vint la voir; sa visite fut courte; ils étoient également embarrassés et contraints l'un et l'autre, et la conversation tomba plusieurs fois; ils se séparèrent assez froidement en apparence et sans aucune explication.

Sainville retourna au château plus mécontent et plus découragé qu'il ne le fut jamais. Je sens, dit-il à son ami, que j'ai perdu la confiance de lady Clarendon, je n'espère que foiblement de pouvoir la regagner, et je me trouve si malheureux, qu'en vérité je voudrois qu'il me fût possible de m'éloigner d'elle pour quelque temps. — Eh bien, partons. — Je ne le puis dans cet instant, elle m'accuseroit de céder au

dépit et à l'humeur plutôt qu'à la raison. Il me faudroit un prétexte. — Eh! vous en avez mille; vos affaires, vos parens, les devoirs de votre état vous rappellent à Paris. — Ah! ne sait-elle pas que je n'ai dans le monde qu'une seule affaire...... A ces mots, Sainville soupira et cessa de parler, et même d'écouter le baron, afin de s'abandonner à la plus profonde rêverie. Le baron, à qui la conversation étoit absolument nécessaire, commençoit à s'ennuyer d'un si triste tête-à-tête, lorsque tout-à-coup il entendit claquer un fouet dans la cour, et bientôt le bruit d'un cheval au grand galop. Ah! s'écria-t-il, voilà une visite qui nous arrive, et sans doute de Paris. Cela est impossible, reprit Sainville, j'ai mandé que je n'étois ici que pour l'arrangement de mes affaires, et que je n'y voulois recevoir personne. Enfin, répliqua le baron, voilà un courrier, j'en suis sûr, voyons ce que c'est. Alors il s'avança vers la porte, et au

même instant Roger entra tout effaré, et dit à Sainville qu'un homme à cheval venoit d'arriver de Paris, et qu'il avoit une lettre importante à lui remettre. Sainville ordonna qu'on le fût chercher, et Roger sortit. Il faut s'attendre, dit le baron, à quelque triste nouvelle; il y a long-temps que vous n'avez eu des lettres de votre oncle, et peut-être..... Le baron n'eut pas le temps d'en dire davantage, Roger revint suivi du courrier, qui s'avança vers Sainville, et lui remit une lettre. Il suffit, dit Sainville, laissez-nous. Alors il ouvrit la lettre, et après avoir lu tout bas : Votre pressentiment n'est que trop fondé, mon oncle est mort, et l'on me mande qu'avant d'expirer, il a obtenu que son gouvernement de*** me seroit accordé. Voilà, répondit le baron, la première preuve de tendresse qu'il vous ait donnée depuis dix ans; mais c'étoit réparer, autant qu'il a pu, les mauvais procédés qu'il eut pour vous. On ajoute dans cette lettre, re-

prit Sainville, que je dois, sans délai, retourner à la cour, parce que le ministre a quelque chose d'intéressant et de particulier à me communiquer. . . . Vous desiriez un prétexte, dit le baron, et assurément ceci est mieux qu'un prétexte, car il est impossible que vous puissiez vous dispenser de partir. Cette remarque augmenta le chagrin et l'humeur secrète de Sainville; il se leva, fit en silence quelques tours dans la chambre, et se rapprochant du baron, je partirai, dit-il, et pour long-temps... ce qui prouvera à ceux qui en doutent, qu'en effet je desirois m'éloigner. Mais je n'en suis pas moins choqué de ce despotisme oriental avec lequel on me rappelle si impérieusement! Les gens de la cour sont de vrais esclaves. . . . Si le bonheur me retenoit ici, il faudroit tout de même se rendre *aux ordres de la cour*.... Je secouerai le joug de cette honteuse servitude, je vais obéir *et voler à Versailles*; mais pour refuser des faveurs qui ne sont autre chose

que des chaînes insupportables...... — Quoi ! vous refuserez ce gouvernement ? — Oui, je le refuserai; j'annoncerai aussi que je quitte le service, je rendrai le brevet de mes pensions, et alors je serai libre. Je renonce à tout, et puissé-je être oublié de l'univers entier, voilà le seul desir qui me reste. Ce discours ne fit que trop connoître au baron ce qui se passoit dans le cœur de son ami; il ne voulut point irriter sa douleur par des raisonnemens hors de saison. Quand la passion emporte et maîtrise, l'amitié doit compatir à cet état de souffrance et d'égarement, elle doit réserver ses conseils pour un temps plus calme; l'austérité révolte, la douce indulgence appaise et console; contrarier un malade dans l'accès de son délire, c'est vouloir le rendre furieux; la raison n'est jamais inhumaine, mais trop souvent on nous voit abuser de son nom, afin de pouvoir être impunément injustes et cruels. Le vrai sage, c'est l'homme sensible; lui

seul a le droit heureux de soulager les maux d'un cœur désespéré, et lui seul, sachant préparer les rigoureux conseils de la sagesse, en sait donner de salutaires.

Cependant Sainville écrivit sur-le-champ à lady Clarendon, pour la conjurer de lui accorder un moment d'entretien; il reçut la permission qu'il desiroit, et se rendit aussitôt chez elle. Il étoit huit heures du soir. Il la trouva assise sur un canapé, et tenant un livre. A l'autre extrémité du salon, Georgette, auprès d'une petite table, s'amusoit en silence; en apercevant son parrain, elle quitta tous ses joujoux, courut à lui, l'embrassa, et ensuite retourna à sa table. Sainville s'approcha de Constance, et lui présenta, avec beaucoup d'émotion, la lettre qu'il venoit de recevoir. Eh bien, dit Constance après l'avoir lue, vous allez partir? — Oui, madame. — Vous passerez au moins tout l'hiver à Paris? — Peut-être, car voulant faire un

très long voyage, il faudra bien auparavant terminer toutes mes affaires. — Ainsi donc votre absence sera de plusieurs années ? — Ce n'est pas mon projet, je crois que je reviendrai dans dix-huit mois. — *Un an et demi !*..... cela signifie, comme je le disois, *deux ou trois années*. —Est-ce-là, madame, le terme que vous prescririez ? — Moi ! *prescrire !* quand on ne songe même plus à me consulter !.... — J'ai reçu tant de fois ce conseil ! j'obéis enfin. — Quoi ! je vous ai conseillé une absence de *trois ans ?* — Je n'oserois vous demander d'en fixer la durée? — Je ne veux point déranger vos projets... partez-vous cette nuit ?.... — Mais..... Ici Sainville s'arrêta, parce qu'il entendit soupirer et sangloter derrière lui, il se retourna et vit Georgette toute en larmes !... On la questionna, et elle expliqua que le départ de son parrain causoit cette affliction soudaine... Sainville, vivement attendri, l'appela, et elle vint se jeter à son cou..... Chère

enfant, dit Sainville, du moins je serai regretté par toi!.... Et par maman aussi, interrompit Georgette. A ces mots, Sainville regarda lady Clarendon, il vit ses yeux remplis de pleurs, et lui-même fondit en larmes.... Dans ce moment on ouvrit la porte; on venoit chercher Georgette pour la mener coucher. Lorsqu'elle fut sortie, Sainville, qui s'étoit levé et qui se tenoit dans l'embrasure d'une fenêtre, se rapprocha de Constance, et lui dit d'une voix entrecoupée: Ah! s'il étoit vrai que ce prompt départ pût vous coûter un regret!.... Pour toute réponse, lady Clarendon répéta ces seuls mots: *dix-huit mois!*.... Elle prononça ces paroles avec une telle expression de reproche et de sensibilité, que Sainville oublia toutes ses résolutions: Non, s'écria-t-il, vous n'avez pu le croire! qui? moi? passer une année sans vous voir!.... Je pars, il est vrai, puisque j'y suis forcé; mais je ne vas à Paris que pour refuser une grâce

que je n'ai ni sollicitée ni desirée, et pour y donner la démission de tous mes emplois.... — Que dites-vous ? oh ciel ! vous quitterez le service ? — On est en pleine paix, et si la guerre survient, je servirai comme volontaire. Constance, interrompant Sainville, combattit cet étrange dessein avec force ; la contestation fut vive et longue, Sainville finit par céder ; il promit de garder ses emplois, mais il persista dans la résolution de ne point accepter le gouvernement. Quel est votre ascendant sur moi ! s'écria-t-il : j'étois décidé à me débarrasser pour toujours des entraves qui me privent de ma liberté, entraves insupportables, puisqu'elles m'empêchent d'être entièrement à vous ; mais je n'ai plus ni caractère, ni volonté !... Insensé, foible et méprisable, je n'attends rien de vous, et sans but comme sans espérance, je cède, malgré moi, au charme irrésistible que je trouve à vous obéir. Quel sacrifice n'est pas adouci par

cette pensée, *elle l'a voulu !*.... A ces mots, lady Clarendon, d'un air doux et reconnoissant, tendit une de ses mains à Sainville; cette faveur, qui l'auroit enchanté la veille, le toucha dans ce moment, mais ne lui causa plus de transports ; il ne l'attribua qu'à la seule amitié, et il la reçut avec plus de respect que d'émotion. Eh bien, dit-il, en la regardant tristement, quand partirai-je ? — Je crois que vous ne pouvez différer. — *Quoi ?* en sortant d'ici? — Non, mais demain à midi. — Demain !.... ah ciel !.... allons je partirai demain. En prononçant ces dernières paroles, Sainville quitta la main de lady Clarendon, qu'il avoit tenue jusque-là dans les siennes, et s'enfonçant dans son fauteuil, il cessa de parler. Il auroit desiré ne partir que dans deux jours, et voulut dissimuler le nouveau chagrin qu'il éprouvoit, mais il étoit facile de démêler son humeur secrète, à travers son maintien composé, et malgré l'air froid et tranquille

qu'il affectoit, lady Clarendon lisoit dans son ame, et souffroit autant que lui. Après un moment de silence, voulant relever la conversation, j'imagine, dit-elle, que M. de Verceil ne sera pas fâché de retourner à Paris ? Je crois, reprit Sainville avec un sourire amer et forcé, que je l'étonnerai fort en lui apprenant que nous partons demain : il ne s'attend sûrement pas à ce brusque départ ; il pensoit qu'à la distance où nous sommes de Paris, nous pouvions, sans aucun inconvénient, ne partir que dans deux ou trois jours. Mais je partirai demain, et même cette nuit, si vous jugez que cela soit mieux. Si je l'avois pensé, répondit Constance, je vous l'aurois dit. — Toute réflexion faite, je vais partir en vous quittant. — Vous aurez dix lieues de chemin de traverse, et la nuit. — J'attendrai le point du jour..... — Ah ! cela est différent..... — Ainsi, madame, je n'aurai pas l'honneur de vous revoir, et cette visite sera la dernière..... — Il est cer-

tain que si vous partez en sortant d'ici.... — Mais vous venez de me le conseiller. — Moi ? — Quand j'ai dit que je partirois au point du jour, n'avez-vous pas répondu : *ah ! cela est différent*.... — Eh bien ? — Eh bien, c'étoit approuver un projet en l'air, et dont je ne parlois que vaguement. A ce reproche bizarre, lady Clarendon, quoiqu'elle eût les yeux pleins de larmes, ne put s'empêcher de sourire ; en vérité, dit-elle, vous êtes bien injuste. Ah ! si vos injustices n'affligeoient que moi, je ne m'en plaindrois pas, mais elles vous tourmentent, comment vous les pardonner !

La suite de cette explication se devine aisément ; Sainville reconnut et répara son tort. Constance accorda un jour de plus, et le départ fut remis au surlendemain matin. Sainville achevant d'ouvrir son cœur, avoua naturellement qu'il craignoit que pendant son absence lady Clarendon, ne songeât à s'éloigner ; elle lui reprocha cette in-

quiétude d'une manière si douce et si tendre, qu'il la perdit entièrement et pour toujours.

Sainville et le baron passèrent la journée suivante toute entière avec lady Clarendon; cette dernière fit promettre à Sainville qu'il reverroit tous ses amis, se livreroit à la société, et qu'il ne reviendroit qu'après avoir terminé toutes ses affaires.

Les adieux furent également touchans de part et d'autre; la sensibilité de lady Clarendon adoucit l'amertume des regrets de Sainville, le bonheur de la voir s'attendrir suspendit pour quelques instans la vivacité de sa douleur, et il ne sentit bien sa foiblesse que lorsqu'il se trouva seul avec son ami. Il ne se coucha point; il passa la nuit à écrire à lady Clarendon, et il partit aussitôt que parut le jour. Une heure après le départ de Sainville, Roger se rendit chez lady Clarendon; il avoit ordre d'attendre son réveil et de lui remettre une lettre de la part de

son maître. Mais il n'attendit pas, elle étoit déja levée. Elle reçut cette lettre avec autant de tristesse que d'attendrissement; elle la lut, l'arrosa de larmes, et ensuite voulut voir Roger; après l'avoir questionné pendant une demi-heure, elle le renvoya pour relire encore sa lettre. Une lettre de ce qu'on aime est comme un bon ouvrage, plus on la relit et plus elle fait d'impression; quel qu'en soit le style, dès qu'elle est longue, on croit y découvrir à chaque nouvelle lecture, de nouveaux traits de sensibilité, de finesse et de délicatesse; et la lettre fût-elle insipide, l'amour, en la lisant, trouve toujours le secret, par un commentaire ingénieux, de lui prêter le charme qui lui manque.

Le lendemain du départ de Sainville, lady Clarendon, pour dissiper le chagrin dont elle étoit accablée, voulut aller au village nouveau où l'amour inventa pour elle une fête si touchante. Tompson tire d'une grange une

vieille voiture anglaise; on y attèle des chevaux de charrue, et le valet de la ferme se charge de la conduire. Constance arrive au village, et s'y trouve avec un profond attendrissement; là, tout lui parle de Sainville; son nom s'y répète à chaque instant du jour; elle va l'entendre bénir; elle va contempler son ouvrage : où pourroit-elle être mieux? Elle entre dans la première maison, en se promettant bien de les visiter toutes. Elle trouve la jeune fermière filant au coin de son feu, et causant avec une vieille femme qui tricote à côté d'elle. A l'aspect de lady Clarendon, les deux paysannes se lèvent avec respect et s'empressent autour d'elle. Je viens vous voir, dit Constance. — Et not' bon seigneur va donc venir aussi? — Non. Il est parti hier. — Parti! et sans vous! Constance rougit et ne répondit rien. — Oh ben, reprit la vieille, il reviendra donc bientôt.... Est-ce là votre mère? interrompit Constance, en s'adressant à la

jeune fermière ; oui, pour vous servir, répliqua la vieille, je n'avois qu'elle et sa petite sœur.... Défunt mon mari me les laissa sur les bras, et Dieu sait le mal qu'elles m'ont donné... Aussi M. le marquis, en mariant celle-ci, lui dit comm'ça : Babet, t'auras soin de la mère Pichon; et vous, la mère, me fit-il, vous aurez l'œil au ménage..... en mariant les jeunes il a eu souvenance des vieilles; n'y a qu'à voir chez la voisine Mathieu, vous y trouverez la mère Bertrand, et chez Fanchette, le bon père Jérôme, et... — Ainsi donc chaque ménage a recueilli ses parens ? — C'étoit ben forcé, y étions pauvres. — Savez-vous combien en tout vous êtes d'habitans dans ce petit village ? — J'en avons fait le compte. Dis donc, Babet ? d'abord vingt-huit épouseux, et puis... — Quarante-huit, ma mère, en comptant tous les parens. — Voilà quarante-huit personnes dont M. de Sainville a fait le bonheur !... — Pardi, ce sera bien pis l'année qui vient. —

Comment ?

Comment ? — Et tous les petits marmots donc ?... faut espérer, si plaît à Dieu, que nous en aurons *quatorze*, la douzaine au moins. Eh ben, not' bon seigneur sera pourtant le père à tout ça, car sans lui... — Oui, vos enfans seront les siens.... — Jugez donc la famille qu'il aura dans dix ans !.... Tous ces petits innocens prieront le bon Dieu pour lui, et c'a porte bonheur... — En effet, vous devez bien l'aimer !... — Ah ! si nous l'aimons !... après le bon Dieu, c'est not' sauveur !... Dam', y vous ressemble.

La vieille mère Pichon étoit naturellement babillarde, et ne s'en tint pas là, et lady Clarendon ne se lassoit ni de la questionner, ni de l'écouter.

Oh qu'il est doux d'entendre louer ce qu'on aime, quand on croit l'éloge sincère ! (et l'on se le persuade si facilement !) comme chaque mot s'insinue jusqu'au fond du cœur.... quelle bienveillance on éprouve pour la personne qui donne de telles louanges ! combien

on lui trouve de discernement!... Lady Clarendon, assise entre les deux villageoises, ne pouvoit se résoudre à quitter leur chaumière; et malgré la délicatesse et la supériorité de son esprit, le radotage d'une vieille commère captivoit et fixoit toute son attention. Elle ne se sépara de la vieille qu'après avoir bien promis de revenir, et elle tint parole. Elle fut aussi se promener au village habité par la grand'mère de Georgette; enfin elle recherchoit tous les objets qui pouvoient l'entretenir de Sainville, et ne se plaisoit qu'avec eux. Ce n'étoit plus cette femme angélique qui consacroit à la bienfaisance tous les momens de sa vie, et qui trouvoit dans ce sentiment sublime des plaisirs si purs et si doux! tout ce qui n'a pas rapport à Sainville lui paroît insipide ou l'importune; les infortunés sont toujours admis chez elle, mais elle en murmure en secret; elle étoit plongée dans une rêverie qu'ils interrompent, ou elle écrivoit à Sainville, ou elle re-

lisoit ses lettres... Elle offre toujours des secours, mais elle ne sait plus donner de consolations, elle est distraite, préoccupée, elle n'écoute plus. Funeste effet des grandes passions et sur-tout de l'amour ! pour les cœurs qu'il remplit, l'exercice constant de la bonté a cessé d'être une jouissance et n'est plus qu'un sacrifice. Il est impossible d'être véritablement bon (c'est-à-dire dans les choses importantes et dans les petits détails journaliers), sans avoir, outre la sensibilité, une parfaite liberté d'esprit et beaucoup de loisir. Quand on aime avec passion, non-seulement on n'est ni libre, ni désœuvré, mais on est occupé dans tous les instans, de la manière la plus attachante ou la plus douloureuse; on veut se livrer sans réserve à son bonheur ou à ses regrets; et le tiers qui vient suspendre des pleurs que l'amour fait couler, paroît aussi importun que celui qui trouble un rendez-vous.

Lady Clarendon, subjuguée par une passion violente, sans cesse poursuivie par les plus cruelles réflexions, humiliée de son inconstance et de sa foiblesse, sans amis, sans conseils, et séparée de son amant, étoit sans doute à plaindre, mais elle avoit deux grandes consolations, celle d'avoir recouvré sa propre estime en sacrifiant à son devoir un sentiment si cher, et la certitude d'être aimée; quels sont les maux que cette pensée n'adoucit pas? elle domine sur toutes les autres; elle revient toujours, ou, pour mieux dire, elle est éternellement présente; et même sans y réfléchir, sans la former, on la sent comme on sent qu'on existe. Sainville est mille fois plus malheureux qu'elle; il est éloigné, et n'a pas le bonheur de compter sur ce qu'il aime. Il s'étoit flatté de ne rester que peu de temps à Paris; et, malgré son impatience et son activité, il connut bientôt que son séjour y seroit beaucoup plus long qu'il ne l'avoit espéré.

Son refus du gouvernement de ***
avoit paru la chose du monde la plus
bizarre; les courtisans qui ne voient
que de l'artifice dans un désintéressement
extraordinaire, se creusoient la
tête pour deviner le dessein profond
d'ambition qui causoit un tel refus; les
femmes qui naturellement rapportent
à l'amour tout ce qui paroît inexplicable,
pénétroient sans peine la vérité,
et elles ne doutoient pas que la
belle Anglaise, fixée en Languedoc,
ne fût la cause secrète de ce sacrifice.
Sainville ayant demandé aux ministres
quelle étoit l'affaire particulière pour
laquelle on avoit pressé son retour, ne
reçut que des réponses vagues, et l'on
acheva de le désespérer en lui disant
qu'on ne pourroit l'en instruire que
dans deux mois. D'un autre côté, héritant
d'une partie des biens de son
oncle, les embarras qu'entraîne une
succession, les partages, les discussions
inévitables, tous ces ennuyeux
détails l'occupoient presque sans re-

lâche. Quel odieux genre de vie! disoit-il au baron ; quand l'amour ne me rappelleroit pas dans ma solitude, je sens que l'ennui me chasseroit encore d'ici ; on n'est libre, on n'est tranquille qu'à la campagne : il faut s'asservir ici aux sujétions les plus gênantes et les plus ridicules, tout m'y révolte, je m'y trouve étranger, déplacé, et je m'y déplais mortellement. Eh, mon ami, reprenoit le baron, ne vous flattez pas d'aimer la campagne ; le goût qu'elle inspire ne rend ni caustique ni misantrope ; au contraire, il adoucit l'ame et la porte à l'indulgence. Ce n'est pas votre solitude que vous regrettez si amèrement ; vos prairies, vos bois, vos jardins, rien de tout cela ne s'est gravé dans votre souvenir ; savez-vous seulement si vos gazons sont plus verts que ceux des Tuileries ? non, sans doute : dans cette retraite si vantée, vous n'avez vu qu'un seul objet, et vous y étiez sûrement encore moins *libre* et moins tranquille que vous ne l'êtes ici.

Malgré les remontrances de son ami, Sainville ne pouvoit s'empêcher de se livrer à toute sa misantropie ; il négligeoit entièrement les devoirs les plus indispensables de la société, faisoit fermer sa porte, ne rendoit aucune visite, et se refusoit absolument à toute espèce de dissipation. Il formoit même le projet de ne rien changer à cette manière de vivre, lorsqu'il reçut de lady Clarendon une lettre qui contenoit ce qui suit :

« Je ne puis vous cacher que votre « dernière lettre ne me satisfait point ; « elle est longue pourtant, mais il faut « bien néanmoins qu'elle ne le soit « pas assez, car elle ne renferme qu'une « partie des détails que je vous avois « demandés. Vous ne me parlez ni de « vos occupations, ni de vos amuse- « mens ; à quoi bon vous taire ? ne sa- « vez-vous pas que je devinerai tou- « jours ce qui vous touche ? Vous m'a- « viez promis, non de rechercher la

« dissipation, mais de ne point la fuir,
« de revoir vos parens et vos anciens
« amis ; vous n'avez pas sans doute ou-
« blié cet engagement ; pourquoi gar-
« dez-vous donc à cet égard un si pro-
« fond silence ?..... pourquoi !... ah ! ne
« croyez pas que je l'ignore. Vous êtes
« farouche et solitaire, vous vivez
« tristement renfermé dans votre
« chambre, enfin vous méprisez les
« conseils et les prières de l'amitié.
« Penseriez - vous que cette conduite
« dût me prouver à quel excès je suis
« aimée ? Ah ! quand je vous demandois
« de vous livrer à la société, je n'ima-
« ginai pas que les vains plaisirs du
« monde eussent jamais le pouvoir
« d'affoiblir vos sentimens, je ne vou-
« lois que vous arracher à des réflexions
« dangereuses. Loin de vous, je n'aime
« point à vous voir seul et livré à vous-
« même. Eh ! combien de fois, avant
« notre séparation, n'ai-je pas éprouvé
« cette inquiétude, lorsque, plus mé-
« content, c'est-à-dire plus injuste

« qu'à l'ordinaire, vous me quittiez « pour aller vous renfermer chez vous : « nous étions dans le même lieu, j'a- « vois la certitude de vous revoir le « lendemain, et cependant je ne pou- « vois surmonter des craintes qui trou- « bloient mon repos. Maintenant, je « suis à deux cent lieues de vous, ju- « gez donc si je puis être un moment « tranquille! Croyez-vous supporter « seul tout le poids de l'absence? pen- « sez-vous qu'elle n'ait rien de pénible « pour moi? ah! si je n'avois pas quel- « que empire sur moi-même, je n'au- « rois pu me résoudre à sortir de « cette chambre si triste où j'ai reçu « vos adieux! mais j'aime à pratiquer « ce que je vous conseille; je vous ai « recommandé de vous dissiper, de « vous livrer aux plaisirs qui vous en- « vironnent, et moi, de mon côté, je « sors, je me promène, je peins, je « fais de la musique, tout comme si « vous étiez ici.

« Je vais tous les jours au petit boi-

« que les ouvriers ont enfin quitté; ce « lieu est ravissant, j'y suis aussi heu- « reuse que je puis l'être; tant d'objets y « retracent à mes yeux tout ce que je « vous dois!...je porte par-tout avec moi « ces souvenirs, mais il m'est doux de « contempler des images si chères ! Je « ne puis vous dépeindre ce que j'ai « ressenti en revoyant pour la pre- « mière fois ce cyprès entouré d'une « petite pièce de gazon et de rosiers « sauvages; c'est là que je vous vis « frappé d'un coup affreux !... ce gazon « fut humecté de votre sang, qui cou- « loit pour moi !.... J'ai fait poser au « pied de l'arbre un autel de marbre « blanc, j'ai planté à l'entour des im- « mortelles et des amarantes.... l'au- « tel n'a point d'inscription, la place « qu'il occupe en tient lieu, et dit assez « qu'il est dédié *à la Reconnoissance.* « Je vais tous les matins passer deux « heures sous le berceau de chèvre- « feuille placé au-dessus de cette ro- « che où vous vîntes me parler pour

« la première fois...... je regarde couler « l'Aude (*) qui, se brisant contre les « arches du pont, forme, en cet en- « droit, un si agréable murmure: là, « par une espèce d'enchantement, mes « pensées sont suspendues, mon ima- « gination et mon esprit se reposent, « je n'ai plus d'autre faculté que celle « de sentir, et mon cœur jouit déli- « cieusement..... Adieu; vous seriez le « plus insensé de tous les hommes, si « vous conserviez quelque espérance; « mais vous seriez le plus injuste, si « vous n'étiez pas satisfait de mes sen- « timens pour vous. »

Cette lettre, la plus tendre que Sainville eût jamais reçue, fut relue vingt fois, et produisit sur l'esprit de Sainville ce que tous les sermons de l'amitié n'avoient pu faire; le baron fut écouté, et les conseils qu'on avoit re-

---

(*) Petite rivière du Languedoc.

jetés avec tant d'humeur, furent tous à peu près suivis. Un jour que les deux amis avoient dîné ensemble, le baron voulut quitter Sainville à cinq heures; où donc allez-vous? lui dit ce dernier. A la comédie Françoise, répondit le baron; vous n'avez rien à faire aujourd'hui, venez-y. — Quelle pièce jouera-t-on? — Andromaque. — Ah! une tragédie! non, je n'irai pas. — Vous n'y avez pas été depuis votre retour... — Vous savez que je n'ai jamais pu souffrir la tragédie; des sentimens forcés, exagérés, rien de naturel; ce genre, selon moi, n'a pas le sens commun. Eh bien, reprit le baron, je fais un pari, c'est que si vous venez voir Andromaque, cette pièce vous fera cent fois plus de plaisir qu'à moi, qui ai toujours aimé les tragédies. — Quelle folie! je la sais par cœur, je l'ai vu jouer mille fois. — Oui, mais comment? enfermé dans une petite loge avec des femmes, parlant de toute autre chose, n'écoutant point la pièce,

et ne regardant l'actrice principale que pour critiquer sa figure et son habillement. — A votre compte, j'étois donc un imbécille il y a un an ? — Non, mais vous étiez un homme à la mode, et par conséquent, insensible et frivole...... Ce n'est pas en trompant des femmes qu'on méprise, ce n'est pas avec une tête occupée de petites intrigues et un cœur froid et vide, qu'on peut être touché des sentimens d'Ariane ou de Zaïre. Il faut, pour aimer la tragédie, de l'élévation, de la sensibilité et des mœurs. Si l'on est dépravé ou blasé, on ne sauroit admirer ce que l'on ne peut concevoir; les héros le plus sublimes de Corneille et de Racine, ne paroîtront que des fous, et le plus mauvais opéra - comique conviendra beaucoup mieux que Phèdre ou que Cinna. Ainsi, poursuivit le baron, venez avec moi, mon ami, et je vous promets qu'à présent Andromaque ne vous ennuiera pas. Sainville, quoiqu'il

ne voulût pas en convenir, se douta cependant que le baron pouvoit bien n'avoir pas tort, et il consentit à le suivre. Ils arrivèrent à la comédie au moment où la toile se levoit. Le baron, naturellement observateur et curieux, se plaça à côté de Sainville, et renonçant pour cette fois au plaisir d'entendre la pièce, il s'appliqua entièrement à considérer son ami. Eh bien, lui dit-il après le premier acte, comment vous trouvez-vous? Il me semble, répondit Sainville, que l'acteur qui joue Pyrrhus s'est encore perfectionné. — Mais la pièce vous paroît-elle si mauvaise? — Ah! *mauvaise!* je n'ai jamais dit une semblable absurdité. Ce rôle de Pyrrhus est un chef-d'œuvre. — Est-ce vous qui parlez? un *chef-d'œuvre*, dites-vous : ah! Constance, voilà le vôtre! — Comment? — Ah, sans doute, en touchant votre cœur, elle a formé votre esprit et votre goût, et c'est pour toujours, car si vous cessiez

d'aimer, le temps n'effaceroit jamais le souvenir d'une impression si profonde; ainsi, du moins, si votre passion s'affoiblit pour Constance, vous en conserverez toujours pour Racine (*)! Moi, cesser d'aimer! reprit Sainville, ah! jamais. Je suis à plaindre, il est vrai, mais je puis me suffire à moi-même, je ne connois plus l'ennui, je ne suis jamais seul; je porte en tous lieux au fond de mon cœur un sentiment qui m'occupe uniquement; mon imagination réalise à mes yeux l'objet chéri de toutes mes pensées; Constance

---

(*) Je sais que le rôle de Pyrrhus contient trois vers justement critiqués:

« Je souffre tous les maux que j'ai faits devant Troye;
« Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,
« Brûlé de plus de feux que je n'en allumai. — »

Mais il faudroit avoir une étrange petitesse d'esprit, pour qu'une tache si légère empêchât de sentir les beautés supérieures d'un caractère si vrai et si passionné.

est toujours avec moi, je la vois, je l'entends, elle est là !..... A ces mots, Sainville tressaillit comme s'il eût réellement vu Constance à côté de lui. Ce mouvement eut tant de naturel, que le baron en fut attendri. Il alloit continuer cet entretien, lorsque le second acte d'Andromaque commença. Sainville, tout le temps que dura la pièce, n'eut pas une distraction, et malgré les regards du baron, qui le gênoient un peu, il ne put s'empêcher de fondre en larmes plusieurs fois. Le baron triomphoit, et il sortit de la comédie enchanté du succès de son épreuve. En vérité, dit-il à Sainville, je ne sais pas comment vous oserez, avec des yeux si rouges, vous présenter dans la maison où nous soupons, car on verra clairement que vous avez pleuré à la tragédie, ce qui est un peu provincial. Je ne m'en défends pas, reprit Sainville, cette pièce, d'un bout à l'autre, m'a singulièrement ému; mais aussi toutes les situations qui s'y trou-

vent ont des rapports frappans avec la mienne. Cette femme insensible à l'amour le plus violent, si fidelle à la mémoire de son mari, si vertueuse, si touchante, pouvoit-elle ne pas me retracer lady Clarendon? et cet amant si passionné, si malheureux !...... ah ! que ses transports et ses peines ont attendri mon cœur ! en l'écoutant, je pleurois sur moi-même, et sans doute cette ressemblance est la seule cause de l'état où vous m'avez vu, et du trouble que j'éprouve encore en vous en parlant. Croyez, dit le baron, que, sans tous ces rapports, la peinture profonde et vraie du sentiment qui remplit votre ame, auroit produit en vous la même impression. Vous venez de voir un amant malheureux, et vous avez dit, me voilà ; quand vous verrez un amant enivré de son bonheur, vous direz : voilà ce que je serois à sa place. Vous aimez, il suffit, vous concevrez désormais tous les effets extraordinaires qui peuvent résulter de la pas-

sion qui vous domine, et sous quelque forme qu'on vous présente l'amour, il aura toujours le droit de vous intéresser. Le baron parloit encore, quand la voiture s'arrêta devant la porte de la vicomtesse de Belleville: allons, dit-il, quittons cet entretien, il faut prendre un autre ton. Oui, reprit Sainville, tout homme qui veut paroître aimable au milieu de trente personnes, doit laisser sa raison dans sa voiture. Comme je vais m'ennuyer, poursuivit-il! c'est vous qui m'avez fait accepter ce souper. Mais, répondit le baron, depuis que vous êtes ici, vous avez reçu quinze invitations, et voici la première que vous n'ayez pas refusée; il me semble que ce n'est pas trop exiger de vous. Allons, descendez donc, il y a une heure que cette portière est ouverte. — En vérité, je suis tenté de m'en retourner chez moi; premièrement, j'ai un mal de tête affreux; vous pourriez bien faire mes excuses... — Mais vous n'y pensez pas,

le suisse, tous les gens vous ont vu, cela n'aura pas le sens commun. — Eh! que m'importe!... — Mais la vicomtesse ne vous le pardonnera jamais; vous lui devez des égards; elle est votre parente, et d'ailleurs...... La Pierre, éloignez-vous un peu, la fumée de votre flambeau m'incommode. La Pierre referme la portière, et le baron reprenant son discours, d'ailleurs, continua-t-il, souvenez-vous donc de tout ce qu'elle a fait pour vous, cette pauvre femme, elle s'est perdue, affichée.... — Bon! elle a eu dix amans. — Dix! c'est beaucoup dire, mais il est bien certain que vous avez été le premier, et si vous ne l'eussiez pas quittée d'une manière si cruelle..... — Elle m'auroit prévenu. — Enfin, repartit le baron, ayez un mauvais procédé de plus, j'y consens; mais vous prétendez que Constance est toujours avec vous; vous la voyez, vous l'entendez, elle est là, dites-vous, eh bien, consultez-la, qu'elle pro-

nonce. En vérité, dit Sainville en ouvrant la portière, vous faites bien de moi tout ce que vous voulez. A ces mots, il descendit de la voiture, et après avoir recommandé deux ou trois fois à son cocher de revenir à minuit *précis*, il monta tristement l'escalier. En traversant la première antichambre, le baron lui dit : ah ! voilà les gens de madame de Tervures, comment reste-t-elle dans une maison où vous soupez ? Eh, mon dieu! s'écria Sainville, toutes ses vieilles tracasseries sont presque entièrement effacées de ma mémoire. Sainville, en disant ces mots, se trouva à la porte du salon, et il y entra au moment où l'on arrangeoit les parties de jeu. Aussitôt qu'il parut, tous les yeux se fixèrent sur lui, et les femmes, sur-tout, le regardèrent avec une affectation extraordinaire; ensuite elles se parlèrent à l'oreille, et Sainville, en traversant la chambre pour aller à madame de Belleville, entendit distinctement répéter autour de lui plusieurs fois, *ah!*

que cela est touchant! cela est charmant, charmant! Tout le monde se mit à jouer, et Sainville, s'approchant de la cheminée, expliquez-moi, dit-il au baron, ce qui se passe ici. Que signifie ce *chuchotage*, et de quoi ces ces dames sont-elles donc si touchées? C'est vous, répondit le baron en souriant, qui causez toute cette rumeur. — Moi? — Assurément. Chacun se conte votre histoire, on vous cite comme un homme à grande passion, et ces dames laissent éclater à ce sujet toute leur sensibilité naturelle. Mais nous reprendrons cet entretien, en attendant, venez jouer au macao. Sainville haussa les épaules, et d'un air froid et dédaigneux, il suivit son ami, et fut s'établir à la table de jeu. Le baron ne joua qu'un moment, et passa dans un cabinet voisin, pour causer avec le chevalier de Monfort, un de ses anciens amis, qui revenoit d'un voyage, et qu'il revoyoit pour la première fois depuis son retour. La con-

versation tomba bientôt sur Sainville. De grâce, dit le chevalier, mettez-moi un peu au fait, Sainville *passionnément* amoureux, me paroît la chose du monde la plus curieuse. Mais quel choix il a fait pour se fixer !..... — Comment ? — Il ne faut pas croire tout ce qu'on dit, je le sais ; mais en supposant beaucoup d'exagération dans l'histoire que l'on raconte de lady Clarendon..... — Ah ! ah ! on dit donc que cette étrangère est lady Clarendon ? — Oui, des Anglois qui sont ici, d'après tout ce qu'on leur a conté, s'accordent à dire que votre inconnue ne peut être que cette femme trop célèbre ; d'ailleurs le gouvernement a pris des informations et a découvert avec certitude.... — Eh bien, quelle est donc l'histoire que l'on conte de lady Clarendon ? — Oh ! elle est horrible. En deux mots, en voici le fond. Elle choisit pour amant le comte d'Elby, beau-frère de son mari, se fit enlever par lui, passa en Irlande, et

s'établit avec lui dans une terre appartenante à lord Selden, ami intime du comte. Ce dernier avoit une femme que cette aventure fit mourir de douleur. Alors le comte, qui vouloit épouser lady Clarendon, la pressa de solliciter le divorce, et il découvrit que lord Selden, son ami et son confident, étoit devenu son rival heureux. Outré de rage et de désespoir, il se battit et fut tüé par lord Selden. Dans ces entrefaites, lord Clarendon hérita d'une fortune immense, ce qui inspira à sa femme le desir de se raccommoder avec lui. Elle compose un roman, repasse en Angleterre avec lord Selden, qui, d'accord avec elle, fabrique des lettres, sert de témoin, enfin parvient à la réconcilier avec son mari, qui étoit, dit-on, un véritable imbécille. Ce pauvre homme va s'enfermer avec sa femme, dans un vieux château, il y meurt, et laisse, par testament, toute sa fortune à sa veuve. Les uns disent que lady Clarendon, sachant que le

testament seroit cassé, prit le parti d'abandonner des droits qu'elle ne pouvoit soutenir; d'autres assurent qu'un procès perdu lui ravit cet héritage, et que, dépouillée de ses biens, abandonnée de lord Selden, déshonorée avec tant d'éclat, elle s'expatria et vint en France. — Voilà une jolie histoire! — Je vous rapporte la version la plus favorable à votre étrangère, car il y en a d'autres qui sont véritablement si atroces, qu'il est impossible d'y croire. On plaint Sainville d'avoir pris un tel attachement; on sait toutes les folies qu'il a faites pour elle.... — Quelles folies? — Son duel et des dépenses ruineuses. On assure qu'il doit à vos conseils la ferme résolution de ne jamais épouser cette femme, mais on ajoute qu'il se ruine pour elle, qu'il lui a acheté une fort belle terre, qu'il y fait bâtir un château magnifique, et qu'il a assuré douze mille francs de pension à ses filles..... — Comment, ses filles? — Oui, deux enfans

enfans que lady Clarendon a eus du comte d'Elby, et qui sont avec elle. Ici le baron, perdant patience, éclata avec une impétuosité qui surprit beaucoup le chevalier; il ne négligea rien pour réfuter de si noires calomnies; il y parvint pour quelques détails particuliers; mais le résultat de cet entretien fut de confirmer le chevalier dans l'opinion que lady Clarendon étoit la femme du monde la plus artificieuse et la plus adroite, puisqu'elle avoit pu séduire un homme aussi sensé que le baron. Il se garda bien de montrer cette manière de penser; le baron, au contraire, fut persuadé qu'il venoit de justifier entièrement lady Clarendon; il se promit bien de ne point rendre compte à Sainville d'un entretien qui ne pouvoit qu'augmenter sa misantropie; et il rentra dans le salon au moment où tout le monde se levoit pour aller souper. Le baron, se rapprochant de Sainville, regardez donc, lui dit-il, madame de Tervures, je ne

l'ai jamais vue si jolie et si parée; certainement elle a quelque dessein; il seroit plaisant que vous en fussiez l'objet: ce qu'il y a de sûr, c'est que ses regards ici ne paroissent chercher que les vôtres. Pendant cet entretien, tout le monde sortit du salon, excepté madame de Belleville, qui s'avança vers Sainville, et lui demanda s'il se mettroit à table; il répondit que non: eh bien, reprit-elle, j'en suis charmée, j'ai la migraine, je ne souperai point, et nous resterons ensemble. Je parie, ajouta-t-elle tout bas, que madame de Tervures va nous revenir; je vous prie de croire que je ne l'avois point du tout invitée à souper.... Mais n'avois-je pas raison? tenez la voilà. En effet, madame de Tervures entra. La vicomtesse courut au-devant d'elle, et pendant qu'elles s'embrassoient l'une et l'autre à plusieurs reprises, Sainville fut s'asseoir à côté du baron. Un moment après, la vicomtesse se rapprocha des deux amis, elle se plaça

entre eux, et fit mettre une petite table devant elle, sur laquelle on posa deux bougies et son sac à parfiler. Madame de Tervures se coucha négligemment dans un grand fauteuil qu'elle avança de l'autre côté de la table, de manière qu'elle se trouva vis-à-vis de Sainville. Il y eut un moment de silence ; le baron observoit malignement, son ami rêvoit, madame de Belleville parfiloit, et madame de Tervures jouoit la distraction, et soupiroit de temps en temps. Enfin la vicomtesse prenant la parole : Que nous sommes bien ici ! dit-elle, que je me sais bon gré de ne m'être pas mise à table ! Et moi, donc ! s'écria madame de Tervures, comme je serois *malheureuse* si j'étois là-dedans ! En vérité, il y a deux choses qu'on devroit bien retrancher de la société, les grands soupers et les visites !.... pour moi, je sens que je deviens d'une paresse et d'une *sauvagerie !*.... La vicomtesse sourit, et madame de Ter-

vures, s'adressant au baron, oui réellement, poursuivit-elle, quand on n'a plus dix-huit ans, chaque jour diminue le goût de la dissipation. — Mais, madame, vous êtes si peu éloignée de cet âge, que vous devez avoir encore tous les goûts qu'il inspire. — L'enthousiasme de la jeunesse produit une foule d'illusions que l'on garde longtemps avec un cœur froid, mais que la sensibilité détruit bientôt. On acquiert en sentiment tout ce qu'on perd en frivolité, on en est peut-être moins heureux, mais *la pensée* s'agrandit, elle empêche de regretter les vains plaisirs qu'elle apprécie; on se sait gré de se trouver insensible à mille choses dont on étoit charmé; le sentiment d'une nouvelle supériorité nous fait jouir de nos pertes; et l'on se console des erreurs du passé, par la certitude d'anoblir et de maîtriser l'avenir. Ici, madame de Tervures fit une pause pour laisser à chacun le temps de méditer ces *grandes pensées*. Cette

facilité de galimathias que possédoit madame de Tervures, lui donnoit beaucoup de ridicules, mais lui assuroit en même temps une grande réputation d'esprit aux yeux des gens médiocres ou bornés; madame de Belleville, placée dans cette dernière classe, écoutoit madame de Tervures avec une admiration mêlée d'une secrète envie; le baron, accoutumé à flatter toutes les femmes, étoit peu frappé d'une affectation si remarquable, et parvenoit même, en dépit de son discernement et de son bon goût, à se persuader que madame de Tervures avoit de l'éloquence et des idées métaphysiques, très-extraordinaires dans une jeune personne de vingt-trois ans. Sainville, excédé d'une telle pédanterie, profita du silence qui succédoit au long discours de madame de Tervures, et se tournant du côté de madame de Belleville, il lui demanda si elle avoit toujours sa loge à l'Opéra: cette question frivole, qui interrompoit une conver-

sation si spirituelle, soulagea beaucoup madame de Belleville, qui se remit à causer; madame de Tervures tomba dans la rêverie. Cependant Sainville se crut obligé de lui adresser plusieurs fois la parole, et bientôt elle reprit toute sa confiance et son desir de briller. Le baron, lui parlant de la terre de son beau-père, je viens, dit-elle, d'y passer six mois, et je m'y suis trouvée *heureuse* au-delà de l'expression. Il semble qu'à la campagne *la pensée* ait plus d'essor et soit plus libre que lorsque nous sommes tristement renfermés dans une enceinte de murailles, où l'opinion des autres forme toujours une sorte de contagion qui altère l'originalité des meilleurs esprits. Le château de mon beau-père est dans une situation ravissante. Des eaux, des bois, les points de vue les plus *pittoresques!*.... des jardins délicieux, un grand *mouvement de terrain*, point de ces allées droites qui glacent l'imagination, qui n'est à son aise qu'en

s'égarant; enfin une solitude où tout invite au repos, tout *commande* la méditation. — En effet, la solitude a autant de charmes que vous en employez à la dépeindre; mais, madame, vous paroissez si peu faite pour la retraite, qu'on a de la peine à croire qu'elle puisse vous convenir. — Eh bien, je l'aime avec *passion*, ce n'est que là qu'il est possible, sinon d'atteindre le bonheur, du moins de l'espérer. Là, point de contrainte, point de parure, point de méchancetés, voilà comme *il seroit desirable* de pouvoir passer sa vie. Mais, mon cœur, dit à son tour la vicomtesse, vous étiez au milieu de cent personnes, et vous jouiez la comédie trois fois par semaine, je ne crois pas que ce soit là le genre de solitude que vante le baron. Cette brusque apostrophe déconcerta madame de Tervures, elle rougit et répondit avec embarras. Sainville se leva et fut se chauffer. Dans cet instant on apporta un billet à madame de

Belleville, qui, voulant y répondre sur-le-champ, sortit et passa dans un cabinet voisin. Alors le baron, par malice, dit qu'il alloit voir si le souper seroit bientôt fini; de manière que Sainville se trouva tête à tête avec madame de Tervures. Elle s'approcha du feu, et posant un très-joli pied sur un des chenets, elle se plaignit du froid: comme on ne répondoit rien, elle imagina de laisser tomber son éventail, Sainville le ramassa, elle s'avança pour le recevoir, et le regardant fixement: Je ne m'attendois pas, dit-elle, à cette attention, vous paroissiez rêver si profondément, que je ne croyois même pas que vous m'eussiez aperçue. Mais, continua-t-elle, je n'en éprouve aucun dépit; je suis apparemment plus sensible que vaine, car je ne puis m'empêcher de vous dire, avec ma franchise ordinaire, que je vous revois avec un plaisir extrême. — L'absence, madame, m'est donc bien avantageuse? Je ne devois pas me flatter, il y a dix

mois, de l'espoir que vous me donnez. — Ah ! j'ai fait bien des réflexions ! pourquoi, n'ont-elle pas précédé des étourderies..... qui m'ont causé tant de regrets !..... vous n'avez jamais bien connu mon caractère....... — Je n'ai pas une grande pénétration, mais, comme vous le disiez tout-à-l'heure, madame, vous avez une telle *franchise !*.... — On va revenir, on va nous interrompre, permettez-moi de vous faire une seule question, êtes-vous satisfait de votre sort, êtes-vous heureux ? — Oui, madame, quoique sans espérance, je le suis mille fois plus que je ne l'ai jamais été. A ces mots, madame de Tervures rougit excessivement. On peut bien chercher à humilier une coquette, mais il faudroit avoir une sorte de férocité pour la braver encore, lorsqu'elle est jeune et jolie, et que la confusion se peint sur ses traits. Sainville, en remarquant la vive rougeur de madame de Tervures, sentit quelques re-

mords; et quittant le ton ironique et dédaigneux, il lui dit, avec un peu d'embarras, qu'il n'oublieroit point les marques d'intérêt qu'elle venoit de lui donner. Non, reprit madame de Tervures en soupirant, non, vous me haïssez !.... — Moi, madame! — J'ai eu des torts, mais, si vous saviez... Elle n'eut pas le temps d'en dire davantage; les portes du salon s'ouvrirent, et tout le monde rentra. On se remit au jeu, et à minuit les deux amis se retirèrent. Dès qu'ils furent seuls, le baron dit en riant à Sainville : Eh bien, me trompois-je dans mes conjectures? comment vous trouvez-vous du tête-à-tête que je vous ai procuré? Mais, reprit Sainville, qu'êtes-vous devenu pendant tout ce temps? J'étois avec madame de Belleville, répondit le baron, j'ai passé par son cabinet, et elle m'a retenu uniquement pour me parler de vous. — De moi? — Oui. Vous ne sauriez croire à quel point, dans cet instant, vous occupiez toutes les

femmes.... Enfin la vicomtesse m'a témoigné pour vous l'intérêt le plus tendre, elle m'a fait mille questions, en m'assurant qu'elle étoit la personne du monde la moins curieuse, et elle a fini par me dire qu'elle avoit en vue pour vous le mariage le plus brillant. Mais, interrompit Sainville, concevez-vous ce redoublement de tendresse, après dix mois d'absence et d'oubli? — Oh! tout cela peut s'expliquer facilement: on sait qu'une étrangère est l'objet de cette passion si vive; il y a dans votre aventure beaucoup de circonstances romanesques, on en ajoute encore une infinité d'autres, on ne s'entretient que de vous, les têtes s'échauffent, et votre histoire, qui sera sans doute oubliée dans six semaines, vous donne, pour le moment, plus de célébrité que vous n'en avez jamais eue. Il faut pourtant convenir que cet enthousiasme est singulier dans un pays où les passions sont si rares. Aussi, reprit Sainville, cet enthousiasme

n'existe-t-il pas. On ne paroît admirer un *héros* de roman, que pour avoir l'occasion d'étaler une foule de sentimens qu'on n'a jamais éprouvés, mais dont on voudroit persuader qu'on est susceptible. Ce genre d'entretien fournit, sur-tout aux femmes, de certaines phrases qu'elles aiment à répéter : *solitude*, *sentiment*, *passion*, *bienfaisance*, *délicatesse*, tous ces mots entrent assez naturellement dans mon histoire, et doivent en assurer le succès. On ne s'engage dans ces sortes de récits, que pour faire valoir sa manière de penser; et ce qui le prouve, c'est que ceux qui écoutent ont toujours l'air de la distraction et de l'ennui; ils attendent avec impatience la fin de l'histoire pour jouer aussi leur rôle, en faisant part de leurs réflexions; alors ils en paroissent charmés, ils en relèvent tous les traits touchans avec admiration, et les auditeurs les plus froids, dès qu'ils recouvrent la parole, deviennent les dissertateurs

les plus enthousiastes, et ils s'empressent d'aller conter à leur tour, dans une autre maison, cette même histoire qui leur a paru si longue et si insipide. Ce qui peut achever de prouver, dit le baron, la justesse de cette remarque, c'est que le talent *de bien conter* n'a jamais fait une réputation qu'à ceux qui content plaisamment. Voilà, malgré toutes les prétentions à la sensibilité, le seul genre qui puisse réussir et plaire dans la société. Et je n'en suis point surpris, reprit Sainville; nous ne prenons d'intérêt à un récit que lorsque nous pouvons croire que celui qui le fait en est véritablement pénétré. Quelle impression recevrions-nous en écoutant un avare louer avec chaleur une action de générosité? plus il se passionneroit, plus il nous causeroit d'indignation; et de même, une coquette qui disserte sur l'amour et sur les charmes de la vertu, ennuie tout le monde et ne trompe personne.

Cette conversation, commencée en

voiture, et continuée au coin du feu du baron, dura jusqu'à trois heures. On parla sur-tout de lady Clarendon; Sainville se flattoit de pouvoir lui consacrer le reste de sa vie. Si je ne suis pas aimé comme j'aime, disoit-il, du moins elle compte à jamais sur moi, elle sait bien que rien dans l'univers ne peut me détacher d'elle, et que sa confiance et son amitié me tiendront toujours lieu de tout. Ces idées consoloient Sainville; cette opinion, qu'il supposoit à lady Clarendon, lui présentoit encore dans l'avenir quelques foibles rayons d'espérance.

Le lendemain, Sainville reçut de lady Clarendon une lettre conçue dans ces termes :

« Quoique vous soyez souvent in-
« juste, j'espère que vous ne vous
« plaindrez pas de ma paresse. J'ai en-
« core sur le cœur tout ce que vous
« m'avez dit à ce sujet la veille de votre
« départ. Je vous excuse, je vous par-
« donne, mais je n'oublie pas, car

« les racines de l'amitié sont plus « durables que toutes les autres ; elles « survivent à la colère : aussi je ne « vous fais plus de reproches, mais je « suis encore affligée. Je reçois dans « l'instant une lettre de M. de Verceil, « qui contient un long détail de vos oc« cupations ; je l'avois prié de m'en « instruire, et il s'acquitte de cette « commission avec la gaîté et la grâce « que vous lui connoissez. Il me dit « qu'on l'a chargé de vous proposer un « mariage avantageux ; cet article de « sa lettre n'est qu'une plaisanterie ; « cependant il m'a fait faire quelques « réflexions que je ne puis me défen« dre de vous communiquer.

« Je ne suis point surprise que vous « ayez dans ce moment une répugnance « invincible pour l'engagement qu'on « vous propose ; mais si vous pensez « que cette aversion doive durer tou« jours, vous vous trompez, et je ne « veux pas vous laisser une illusion qui ne « seroit pas sans inconvéniens pour vous.

« La raison et le temps changeront « votre cœur, n'en doutez pas; vous « n'avez plus d'espérance... je vous se- « rai toujours chère; mais croyez que « dans un an, dans six mois peut-être, « je ne serai plus l'objet de cette pas- « sion qui m'afflige et vous tourmente. « Oui, vous me verrez un jour sans « transports, je vous occuperai sans « vous agiter, et votre destinée ne dé- « pendra plus entièrement de moi. « Alors vous serez paisible; mais votre « ame est trop sensible et trop ardente « pour que cet état puisse vous procu- « rer le bonheur; je le prévois, un « choix plus heureux vous fera perdre « jusqu'au souvenir de vos premiers « sentimens!... Ne me dites pas qu'on « ne peut aimer qu'une fois dans sa « vie, vous ne me persuaderiez point. « Eh! n'avez-vous pas espéré de tou- « cher mon cœur, malgré l'obstacle in- « surmontable qui nous sépare? Vous « concevez donc cette possibilité? elle « existe en effet. Quand vous serez

« absolument libre, j'emploîrai tout le
« crédit que me laissera l'amitié, pour
« vous engager à former ce lien si
« doux qu'on vous offre vainement au-
« jourd'hui. Le plus grand des malheurs
« est celui de ne tenir à rien et d'être
« isolé, je ne l'ai que trop éprouvé!
« Vous me répondrez peut-être que
« *lady Clarendon* fut mille fois plus
« à plaindre que n'a jamais pu l'être
« *Constance*. Mais je ne dois attribuer
« les peines de ma vie qu'à mon carac-
« tère; et, malgré tout ce que j'ai souf-
« fert, si le ciel m'eût accordé le bon-
« heur d'être mère, je bénirois mon
« sort, et la source de mes larmes se-
« roit tarie depuis long-temps. Oui, je
« conçois que la tendresse qu'on a pour
« ses enfans puisse dédommager et
« consoler de tout. Ce sentiment sacré,
« plus doux que l'amitié, plus vif que
« l'amour même, est aussi plus désin-
« téressé et le seul véritablement du-
« rable. Il est si naturellement gravé
« au fond de tous les cœurs, que ce ne

« fut sans doute que l'intérêt qu'il ins-
« pire qui put en faire une vertu. L'i-
« dée de *vertu* entraîne avec elle celle
« d'effort (*); nulle vertu sans com-
« bat; aussi les anciens l'ont-ils ingé-
« nieusement représentée sous les traits
« de la force personnifiée. Ainsi l'a-
« mour paternel n'est point une vertu,
« car c'est un penchant irrésistible,
« trop nécessaire à l'humanité, pour
« que le ciel le fît dépendre de nos
« foibles raisonnemens. Il ne dit point
« à l'homme : *Occupe-toi de ta con-*
« *servation et chéris ton enfant.* Il fit
« mieux, il nous donna un sentiment
« profond que le cœur ne peut repous-
« ser qu'en se déchirant. Quel est
« l'homme sur la terre qui a pu jeter
« un regard indifférent sur son enfant
« à l'instant de sa naissance ?... étouffer
« cet instinct sublime, c'est se révol-

(*) C'est pourquoi, comme le remarque Montaigne, on dit de Dieu qu'il est *bon*, et non qu'il est *vertueux*.

« ter contre le ciel, c'est renoncer
« au plus précieux de ses bienfaits.
« Voilà tout ce que vous penserez un
« jour, j'en suis sûre! et voilà les ré-
« flexions salutaires qui vous condui-
« ront au bonheur. Je cherche à pré-
« voir, à deviner les événemens qui
« peuvent m'intéresser, j'aime à me
« transporter dans l'avenir, non pour
« moi, mon sort est rempli!... mais
« pour les objets qui me sont chers.
« C'est ainsi que je me console de vos
« peines, par la douce certitude que
« le temps les dissipera. Je jouis d'a-
« vance du destin qui vous est réservé;
« je vous vois toujours sensible, mais
« plus sage et plus heureux, chérissant
« les titres sacrés de père et d'époux,
« et leur devant une félicité inaltéra-
« ble et pure. N'écartez donc pas de
« votre esprit ces douces idées, du
« moins accoutumez-vous à penser
« qu'elles ne sont pas chimériques;
« votre coeur vous empêche mainte-
« nant d'en comprendre tous les char-

« mes, mais votre raison doit les en-
« trevoir ; et l'espérance de les goûter
« un jour pourra vous offrir quelques
« consolations.

« Je vous connois, oui, cent fois
« mieux que je ne me connois moi-
« même !... Je suis bien sûre que cette
« lettre vous affligera ; cependant je
« me décide à l'écrire ; vous devez donc
« imaginer que j'ai cru qu'elle vous
« étoit absolument nécessaire. Les ré-
« flexions qu'elle renferme vous révol-
« teront dans cet instant, mais elles
« viennent de moi ; elles se graveront
« dans votre esprit ; et quand elles
« pourront vous devenir utiles, certain
« que je les approuve, vous y céderez
« plus facilement. Ne répondez point
« à cette lettre, je vous en conjure ;
« épargnez-moi des plaintes, des re-
« proches qui ne me dissuaderoient
« pas, et qui me causeroient une peine
« extrême. Croyez que les emporte-
« mens d'une passion aveugle ne m'ô-
« teront point une opinion fondée sur

« la connoissance intime de votre ca-
« ractère, et sur la raison. A présent
« que j'ai rempli le devoir d'une amie
« fidelle et vraie, je vous promets de
« ménager votre foiblesse, et d'éviter
« désormais ce fâcheux entretien.
« Adieu, je suis triste. Ordinaire-
« ment je relis toujours mes lettres
« avant de les cacheter, j'aime à jouir
« du plaisir qu'elles vous causeront....
« pour celle-ci, je ne la relirai point;
« non... car, je veux l'envoyer. Ah !
« quand je vous afflige, pensez du moins
« que vous n'êtes pas le plus à plain-
« dre. » . . .

Cette lettre produisit dans le cœur de Sainville l'effet le plus cruel; sa réponse seule peut en donner une idée; la voici :

« Enfin je puis à présent défier le
« sort, tous ses traits sont épuisés ! je
« me croyois ce matin le plus infor-
« tuné des hommes; juste ciel ! que
« suis-je donc maintenant? Jamais,
« jamais je n'ai joui d'un seul instant

« de bonheur, et depuis trois mois,
« chaque instant a produit dans ma
« destinée une révolution funeste !......
« mais suis-je bien au comble du mal-
« heur ? ne m'en reste-t-il plus à crain-
« dre de nouveaux ? qui pourra m'en
« répondre ? le chagrin affreux qui
« m'accable ! eh ! pour de moindres
« sujets n'ai-je pas senti mille fois mon
« cœur se déchirer ? non, non, des
« tourmens plus cruels encore me sont
« sans doute réservés ! Vous parvien-
« drez à me haïr, vous me fuirez, je
« vous perdrai ! eh, déja, craignez-vous
« de me livrer au désespoir ? Vous me
« connoissez, dites-vous, et vous avez
« la barbarie de m'arracher la seule
« ombre de consolation, la seule idée
« qui pût adoucir mes peines ! Je ne
« me dirai donc plus : *Elle compte sur*
« *moi, elle me plaint, et sur-tout*
« *parce qu'elle est certaine qu'on n'a*
« *jamais aimé comme je l'aime. S'il*
« *est vrai qu'une passion si vive et si*
« *profonde doive s'éteindre un jour,*

« *Constance du moins me connoît as-*
« *sez pour être convaincue qu'elle*
« *sera toujours l'unique objet qui*
« *puisse remplir mon cœur.* Voilà les
« pensées qui m'occupoient cette nuit,
« elles suspendoient mon sommeil :
« insensé ! je m'y livrois, je les préfé-
« rois au repos, elles m'arrachoient
« de douces larmes : ô ciel ! que ce sou-
« venir est amer et douloureux ! com-
« ment avez-vous pu l'écrire, cette let-
« tre cruelle qui m'a ravi sans retour
« des illusions si chères ? Ainsi donc
« la passion que vous m'inspirez ne
« vous paroît qu'une passion ordinaire ?
« *Je cesserai de vous aimer, ma des-*
« *tinée ne dépendra plus de vous, et*
« *alors un nouveau choix*... Je ne puis
« achever, je ne puis tracer ces odieu-
« ses expressions, ma main tremble et
« s'y refuse. Et vous ! et vous !... mais
« ne craignez point des reproches su-
« perflus... Si vous aviez pu prévoir
« l'effet du coup mortel que vous m'a-
« vez porté, la pitié, j'en suis sûr,

« m'en eût épargné l'atteinte ; à pré-
« sent il n'est plus temps ; en vain
« vous chercheriez à détruire votre
« cruel ouvrage, j'attribuerois tous vos
« discours à la seule compassion, et
« pour la première fois vous ne pour-
« riez me persuader. Cependant il ne
« m'est pas possible de supporter l'é-
« tat où vous m'avez réduit. Oui, si
« vous ne croyez pas que cette passion
« insurmontable qui me subjugue doive
« à jamais décider de mon sort ; si vous
« pensez qu'un sentiment si profond,
« et le premier, ou plutôt le seul de
« mon cœur, ne puisse pas, dans tous
« les temps, me tenir lieu de ces liens
« abhorrés dont vous n'avez pas craint
« de m'offrir l'odieuse image ; enfin, si
« vous me voyez dans l'avenir, tel que
« vous m'osez dépeindre, vous ne pou-
« vez m'estimer, votre pitié pour moi
« n'est plus qu'une foiblesse, et ce
« mouvement frivole et passager sera
« bientôt anéanti par la réflexion. Mais
« enfin si je perds votre estime et votre
« pitié,

« pitié, que me restera-t-il? que vou-
« lez-vous donc que je devienne? vous
« me plongez dans un abattement mille
« fois plus insupportable que toutes
« les peines dont vous m'avez vu si sou-
« vent accablé! hélas! étoit-il néces-
« saire de m'arracher l'erreur conso-
« lante, qui, du moins, me tenoit lieu
« de bonheur? Je n'avois plus d'es-
« pérance, je sentois trop que l'amour
« même n'auroit pu triompher de vos
« sermens et de vos remords; je res-
« pectois la délicatesse dont j'étois la
« victime, et je n'eus jamais l'art de
« vous dissimuler qu'elle ne vous ren-
« doit à mes yeux que plus touchante
« et plus chère. La douceur de vous
« admirer, de vous placer au-dessus
« de toutes les femmes, de ne rien
« trouver qui vous fût comparable;
« l'idée séduisante que nos cœurs du
« moins étoient faits l'un pour l'autre,
« que vous le pensiez comme je le sen-
« tois, voilà le bonheur que l'amour,
« en dépit du sort, avoit su me former.

« Maintenant je vois que vous ne me
« jugez plus d'après vous-même ; vous
« me confondez avec le reste des
« hommes ; je suis rejeté dans la foule,
« et vous vous séparez de moi ! Je sais
« bien qu'un jour vous connoîtrez
« votre injustice ; mais d'ici là, que de
« craintes affreuses corrompront la
« douceur d'une espérance si éloignée !
« Ne pouvez-vous pas tout-à-coup me
« quitter, m'abandonner ? Hélas ! en
« vous éloignant, en m'arrachant la
« vie, vous vous diriez : *il m'oubliera,*
« *le temps pourra le consoler.* Voilà,
« voilà le fond de votre ame, et l'opi-
« nion que vous avez de moi. Ah !
« que mon cœur est profondément
« blessé ! Oui, vous m'avez perdu !....
« vous frémiriez peut-être si vous pou-
« viez imaginer les mouvemens que
« j'éprouve, et les desseins bizarres
« qui viennent s'offrir à mon esprit....
« enfin, quels que soient mes sentimens
« et mes projets, si je vous intéresse
« encore, rassurez-vous ; je ne pren-

« drai point de résolution fixe et dé-
« terminée avant de vous revoir, soyez-
« en sûre, je vous en donne ma parole.
« Mais y compterez-vous ? hélas ! je
« je ne sais plus à présent quel effet
« mes discours peuvent produire. Ah !
« qu'avez-vous fait ?... Adieu, ne vous
« affligez point, ne me questionnez
« point, je ne pourrois vous répondre.
« Eh ! sais-je moi-même à quel parti
« je m'arrêterai ? Il me seroit affreux
« cependant de vous causer de l'inquié-
« tude ; ah ! si vous lisiez dans mon
« cœur, vous n'en prendriez point,
« vous seriez sûre qu'il n'y a rien dans
« le monde que je ne puisse vous sa-
« crifier, et qu'un seul mot de vous
« aura toujours le pouvoir de changer
« ou d'anéantir à votre gré toutes mes
« résolutions. Adieu !.... que je vous
« aime !... oui, autant que je suis mal-
« heureux ».

Sainville, après avoir écrit cette lettre, ne sentit point son cœur soulagé ; il ne montroit à lady Clarendon qu'une lé-

gère partie des peines qu'il éprouvoit, et la réflexion ne fit que les redoubler encore. Il ne voulut pas en instruire le baron ; un projet trop bizarre agitoit son esprit ; il ne doutoit pas que l'amitié ne mît tout en usage pour l'en détourner, et il se décida à le dissimuler, et à le renfermer soigneusement au fond de son ame. Cette résolution étoit pour lui un chagrin de plus, car sa passion pour lady Clarendon avoit fort augmenté son amitié pour le baron ; le seul confident d'un sentiment si exalté lui étoit devenu absolument nécessaire ; d'ailleurs son genre d'esprit lui convenoit mieux, un caractère romanesque ne pouvoit plus lui paroître ridicule ou exagéré.

Sainville passa le reste du jour seul et dans la plus violente agitation. Le baron vint chez lui vers le soir, mais il ne fut pas reçu. Sainville, dans ces premiers momens, craignant de se trahir, n'osa risquer de voir un ami pour lequel jusqu'alors sa confiance

n'avoit point eu de bornes. Cette réserve lui coûta beaucoup ; et lorsqu'il entendit une voiture s'arrêter à sa porte, et qu'à travers ses vitres il reconnut celle du baron, il éprouva un serrement de coeur extraordinaire, et qui redoubla encore quand il vit cette voiture s'éloigner rapidement. Appuyé tristement dans l'embrasure de la fenêtre, il resta quelques momens immobile, les mains jointes, la tête penchée, et les yeux fixement attachés à terre ; enfin, ne pouvant retenir ses pleurs, je suis donc bien malheureux, s'écria-t-il, puisqu'il me faut éviter le seul ami que j'aye au monde ? Redoutant désormais les conseils de l'amitié, insensible à ses consolations, ingrat autant qu'insensé, je ne serai donc plus guidé que par une passion funeste!... pauvre Verceil! quel seroit ton chagrin, si tu savois ce qui se passe dans mon coeur !... Mais à quoi me serviroit de lui détailler ces idées noires et confuses qui troublent mon imagination ?

pourroit-il ramener le calme dans cette ame égarée ? non, sans doute, je l'affligerois inutilement ; ah ! je n'ai que trop abusé de sa fidelle amitié ! épargnons-lui des peines superflues.

Cependant Sainville voulant absolument quitter Paris, passa tous les jours suivans enfermé avec ses gens d'affaires, et ensuite se rendit à Versailles où le ministre l'instruisit enfin de la raison pour laquelle on l'avoit rappelé ! La surprise de Sainville fut extrême en apprenant qu'on le chargeoit d'une commission secrète pour l'Angleterre ; son premier mouvement fut de refuser... pensez-y, lui dit le ministre, cette commission est une preuve de confiance d'autant plus honorable, qu'elle a pour objet de prévenir la guerre. D'ailleurs elle ne vous prendra que six semaines tout au plus... Il suffit, interrompit Sainville, je l'accepte. En effet, il reçut sur-le-champ ses instructions, et promit de partir le lendemain. Sainville savoit que le

baron, retenu à Paris par une affaire personnelle d'une extrême importance, ne pourroit le suivre. Il courut, le soir même chez lui, afin de lui annoncer cette nouvelle et pour lui faire ses adieux. Eh bien, mon cher Verceil, dit-il, on m'envoie en Angleterre!.... est-il possible, s'écria le baron! Jugez, reprit Sainville, de ce que j'éprouverai en me trouvant à *Londres*, en passant à *Cavendish Square*, en voyant la maison qu'*elle* habitoit!... en me sachant si près du tombeau de lord Clarendon!... moi qui ne puis sans émotion entendre parler de *Londres*, ou rencontrer un Anglois!

Les deux amis soupèrent ensemble tête à tête, et ne se séparèrent qu'à minuit. Sainville se mit au lit; il n'y trouva ni le sommeil, ni le repos; il se leva avec le jour et partit aussitôt. Le baron, désespéré de n'avoir pu le suivre, faisoit l'impossible pour terminer son affaire dans l'espérance de

pouvoir le rejoindre ; mais ses soins furent inutiles, et forcé de rester à Paris, il attendoit avec une vive impatience des nouvelles de son ami : il n'en reçut qu'au bout de cinq semaines. Sainville en même temps lui envoyoit une lettre pour lady Clarendon ; cette lettre, datée du Derbyshire, contenoit ce qui suit :

« Ayant pu disposer de quelques « jours, j'ai quitté Londres, et je « suis venu dans ce château où lady « Clarendon fut heureuse et sensible ! « Les propriétaires sont absens ; le « concierge est obligeant pour les « étrangers ; il me permet d'errer tout « le jour dans cette vaste demeure. Je « loge dans le village, c'est-à-dire j'y « passe la nuit, et le reste du temps « je suis dans l'appartement que vous « occupiez.... Juste ciel ! quel objet y « fixe mes regards !... votre portrait « de grandeur naturelle placé dans le « salon !... les panneaux peints du ca- « binet n'y sont plus, mais en regar-

« dant les lambris ; je crois les voir...
« je frissonne, je pleure. Qu'il est brû-
« lant l'air qu'on respire ici !... C'est ici
« que vous avez aimé, c'est ici, que,
« livrée toute entière à l'amour, vous
« oubliâtes l'univers... par-tout ici je
« vous vois, et je vous y vois toujours
« passionnée..... vous !..... Constance.....
« que suis-je venu chercher dans un
« lieu si funeste !... que sais-je ? hélas !
« je ne dispose plus de mes actions...
« Une impulsion irrésistible m'en-
« traîne ; je ne réfléchis plus, je n'a-
« gis plus ; je n'ai plus de motifs, plus
« de desseins ; je cède, j'obéis aveu-
« glément au pouvoir surnaturel qui
« me maîtrise... Les images les plus dé-
« sespérantes ont un invincible attrait
« pour moi dès qu'elles vous retracent
« à mon imagination... ma raison s'é-
« gare dans ce château, mon cœur s'y
« brise, et je ne puis m'en arracher !...
« Je vous écris sur la table où vous
« écrivîtes tant de lettres inspirées par
« l'amour !... ah ! malheureux, je n'en

« recevrai jamais de semblables !... Ce « bouquet qui vous causa tant d'émo- « tion, c'est sans doute sur cette table « qu'il fut posé.... par l'effet que pro- « duisit en vous ce souvenir, jugez de « ce que j'éprouve !... voilà donc où « j'en suis réduit : pour vous donner « une idée de mes sentimens, il faut « que je vous rappelle ceux qui me fer- « ment votre cœur ! Sans la passion « que vous eûtes pour un autre, vous « ne pourriez concevoir celle que j'ai « pour vous...... Oui, je ne m'abuse « point : quand on sut aimer ainsi, on « ne peut aimer une seconde fois !... Je « me retrace tous les détails de votre « histoire ; vous étiez ce que je suis « pour vous... cependant vous avez pu « vous consoler ; vous vivez, vous êtes « paisible.... et pensez-vous qu'il me « fût possible de supporter la vie, si « vous m'abandonniez ? Que dis-je ! « vous croyez que *dans six mois* je « cesserai de vous aimer, et qu'un « autre objet... n'avez-vous pas eu la

« cruauté de me le dire ?... Grand Dieu !
« vous serez désabusée, mais à quel
« prix! demain je retourne à Londres.
« Je ne m'y promets qu'un plaisir,
« celui de revoir deux hommes qui
« parlent de vous avec enthousiasme,
« lord Selden, et le médecin qui vous
« a sauvé la vie ; ce dernier m'inspire
» un sentiment filial, je l'écoute avec
« ravissement, je le contemple avec
« vénération...... Le concierge de ce
« château est celui que vous y avez
« laissé ; combien je trouve d'intérêt
« dans sa conversation ; j'ai su l'engager
« à me donner l'esquisse d'un petit
« dessin fait par vous, et qu'il trouva,
« après votre départ, dans le tiroir de
« votre table ; il représente un amour
« en pleurs, attaché au tronc d'un
« arbre desséché, sur l'écorce duquel
« ces mots sont écrits : *Sans espoir,*
« *mais fidèle.* Que ce petit tableau
« m'est précieux ! que j'aime à penser
« qu'en le composant il y a cinq ans,
« c'étoit pour moi que vous travailliez !

« il me semble que cette idée recule « la seule époque intéressante de ma « vie, celle où je vous ai connue..... « *Sans espoir, mais fidèle!* Par quelle « inspiration imaginâtes-vous ce sujet « qui peint si bien mes sentimens et « mon sort?... Hélas! dans ce temps je « vous cherchois sans espérance; dé- « goûté de tout, parce que rien ne « m'offroit votre image, je végétois... « et vous, embrasée d'une passion « violente, vous aimiez, et vous igno- « riez jusqu'à mon nom : vous aimiez, « vous étiez dans les bras de mon ri- « val, et j'existois!... oh! pourquoi faut- « il que le ciel nous ait fait naître si loin « l'un de l'autre! dès l'instant où nous « vîmes le jour, des mers orageuses, « des gouffres profonds nous sépa- « rèrent!... Quoi! la patrie de Cons- « tance n'est point la mienne! quoi! il « fut un temps où, libres tous les « deux, j'aurois pu prétendre à sa « main, j'aurois pu du moins la dispu- « ter!..... Adieu, je vous récrirai de

« Londres, et je vous reverrai dans « cinq semaines au plus tard : ah ! « Constance !.... que vous devez me « plaindre ! »

L'infortuné Sainville méritoit en effet d'exciter une vive compassion ; son séjour en Angleterre avoit encore exalté ses sentimens pour lady Clarendon. Là, tout la retraçoit à son imagination sous les traits les plus séduisans; il la voyoit par-tout, sensible, fidèle et généreuse. Il avoit appris de lord Selden, du médecin et du concierge une infinité de détails nouveaux et touchans qui mettoient le comble à son admiration pour elle. Ses ennemis même, adoucis par quatre ans d'absence et d'obscurité, rendoient justice à la grandeur de son ame, et tout le monde se réunissoit pour louer la supériorité de son esprit, ses talens et sa beauté. Son portrait, gravé de plusieurs manières, se trouvoit partout. Sainville, un jour dans une bou-

tique, demanda toutes ces estampes; on lui en apporta une qu'il n'avoit pas encore vue, et qui représentoit lady Clarendon en longs habits de deuil, à genoux sur la tombe de son époux, et gravant le serment fatal !... Le malheureux Sainville pâlit et fut prêt à se trouver mal, il repoussa cette estampe avec horreur, et sortit brusquement. Il rentra chez lui, et, par une étrange contradiction, il forma, le jour même, le projet d'aller voir ce tombeau dont il n'avoit pas eu la force de regarder la simple représentation. Il y a, dans toutes les grandes passions, des bizarreries qui paroissent incompréhensibles aux froids observateurs, mais qui ne sont pas inexplicables pour ceux qui ont étudié le cœur humain. Les émotions qui viennent de l'ame ont quelque chose de si attachant, qu'alors même qu'elles sont douloureuses, on y trouve encore de l'attrait. Si les gens indifférens aiment la tragédie et les fictions qui font cou-

ler leurs pleurs, doit-on s'étonner lorsqu'on voit un amant malheureux rechercher avec ardeur tout ce qui peut l'émouvoir et l'attendrir? Quand on aime passionnément et sans espérance, on se fait une vertu de sa douleur; les regrets et les gémissemens ont une sorte de douceur; c'est un culte que l'on rend à l'objet de son affection.

Après quelques irrésolutions, Sainville, le lendemain à midi, se fit conduire à l'église où reposoient les cendres de lord Clarendon. Tremblant, égaré, tour-à-tour stupide et furieux, il resta seul près d'une heure sur les marches du monument; ses larmes n'y coulèrent point, les plus sinistres idées suspendoient en lui tout attendrissement; enfin, après un morne et long silence, montant la dernière marche, il se trouva vis-à-vis de l'inscription tracée en grandes lettres d'or. C'est ici, dit-il, c'est sur ce marbre que je touche qu'elle fut prosternée;

c'est là qu'elle écrivit l'arrêt de ma mort !..... oui, de ma mort !..... A ces mots il s'arrête en regardant fixement l'inscription..... son sang bouillonne dans ses veines, ses idées fermentent, son imagination s'embrase ; il éclate enfin : Ah ! s'écria-t-il, c'est trop souffrir !... en disant ces paroles il porte la main sur son épée ; dans cet instant il entend les portes du temple s'ébranler et s'ouvrir... plusieurs étrangers, guidés par la curiosité, viennent voir le tombeau ; ils entrent, et Sainville, éperdu, s'échappe précipitamment et disparoît. A peine sorti de l'église, il frémit en pensant à l'attentat qu'il venoit de méditer ; la fraîcheur de l'air, l'aspect et la clarté des cieux donnèrent subitement un autre tour à ses idées, et il ne sentit plus au fond de son ame que de la consternation et des remords.

Cependant, ayant terminé avec succès la mission dont il étoit chargé, il partit pour retourner à Paris. Sur la route de Douvres, sa voiture cassa, et

il fut obligé de coucher à Canterbury. La poste partant ce soir même, il écrivit rapidement au baron, ce qui suit :

« Je reviens, je serai sous peu de « jours à Paris, et vous me reverrez « plus malheureux que je ne le fus ja- « mais ! farouche, désespéré, odieux « à moi-même ; cette passion qui m'é- « toit si chère, maintenant fait mon « supplice ; elle me consume, et n'est « plus qu'une fureur insensée : ah ! si « j'avois pu prévoir les tourmens qu'elle « me cause, que n'eussé-je pas fait « pour m'y soustraire !.. L'être le plus « infortuné a, sinon des espérances, « du moins quelques projets ; pour moi « je n'en ai point, et je suis même ré- « duit à cette anxiété cruelle de ne « plus savoir ce que je dois desirer pour « être moins à plaindre. Il n'est que « trop vrai que lady Clarendon ne « pourroit se remarier sans dégrader « son caractère ; elle a fait un serment

« insensé ; mais, préjugés à part, elle
« ne pourroit le trahir sans se couvrir
« à-la-fois de blâme et de ridicule. Son
« action est consacrée par le *monu-
« ment* même, par la curiosité de tous
« les étrangers, par des tableaux, des
« estampes, et sur-tout par l'admira-
« tion publique, ou du moins, ce qui
« est à peu près la même chose, par
« l'étonnement de tous ceux qui savent
« son histoire. Puis-je desirer que cet
« objet que j'idolâtre, cet objet si su-
« périeur à son sexe, quitte ce rang
« suprême où la nature et le sort l'ont
« placée, pour se ranger dans la classe
« nombreuse des femmes foibles et lé-
« gères ? Non, après ce que j'ai vu !...
« après tout ce que je viens d'entendre,
« j'aimerois mieux à présent qu'elle
« fût ma maîtresse que ma femme.......
« Peut-être au fond du cœur gémit-elle
« de l'engagement qui nous sépare ;
« peut-être ne seroit-il pas impossible
« de la séduire... Ah ! c'est un art qu'elle
« m'a fait oublier !..... timide, subjugué

« près d'elle sur-tout, je n'ose espérer,
« et je ne sais que l'adorer, la craindre
« et lui obéir. D'ailleurs se pardonne-
« roit-elle une foiblesse? non, jamais :
« elle voudroit l'expier en me sacri-
« fiant; elle fuiroit, je la perdrois sans
« retour : oui, sans doute, sa vertu me
« coûte moins de peines que ne m'en
« causeroient ses remords... cependant
« renoncer à elle, à son amour, je ne
« puis!... Mais, dites-moi, mon cher
« Verceil, pensez-vous qu'il existe sur
« la terre un être que l'on puisse com-
« parer à Constance? Jeunesse, beauté
« ravissante, esprit, sensibilité, talens
« enchanteurs, elle possède tout; voilà
« l'objet que j'aime... son époux ne vit
« plus, je suis libre, son cœur est
« touché de mes sentimens, oui... pro-
« fondément touché.... j'en suis cer-
« tain... et jamais nous ne serons l'un
« à l'autre!... jamais!... je ne puis vivre
« dans l'état où je suis, je m'éteins, je
« me meurs... Oh! qu'ils sont heureux
« ceux même qui, privés du bonheur,

« peuvent former des desirs et se li-
« vrer aux rêves séduisans d'une ima-
« gination embrasée par l'amour !......
« Nulle supposition ne peut m'offrir
« l'image de la félicité.... je ne puis
« fixer mes desirs. Tantôt une lan-
« gueur insupportable m'accable et
« m'anéantit ; tantôt mon ame agitée
« en tous sens, éprouve une rapide
« succession de mouvemens violens et
« contraires... Où es-tu, que fais-tu,
« tandis que ton malheureux ami, li-
« vré à lui-même, se consume en vains
« regrets ? tu jouis d'une douce tran-
« quillité !... Constance dans sa retraite
« est heureuse, paisible ; et moi, en
« proie aux plus mortelles peines, je
« gémis et je souffre seul, tout m'aban-
« donne...... Hélas ! qui pourroit me
« plaindre, si je ne puis moi-même
« donner une idée des maux que je res-
« sens ! Adieu, mon cher Verceil, je
« ne sais si vous recevrez cette lettre
« avant de me revoir, mais je n'ai pu
« résister au desir de vous écrire......

« Autrefois je soulageois mon cœur en « vous confiant ses peines ; aujourd'hui « le détail en est si cruel, que je ne le « puis faire sans aggraver encore une « douleur que nulle consolation hu- « maine ne sauroit adoucir désormais. « Adieu, je partirai demain avec le « jour ; ma voiture est cassée, je suis « obligé de passer ici cette nuit....... « quelle nuit !.... Je pense avec effroi « que la mer me sépare de tout ce qui « m'est cher, et cependant, bientôt !.. « ah ! mon ami, que je suis malheu- « reux ! ... Adieu.... le vent s'élève, la « pluie coule en torrens sur mes vitres, « un orage se prépare !... et demain je « repasserai la mer !.... je n'entrevois « qu'un seul terme à mes maux... ah ! « puisse *durer la tempête !* Adieu »

Sainville fit mettre sur-le-champ cette lettre à la poste ; ensuite, accablé de lassitude, il se coucha. Mais uniquement occupé du projet le plus étrange et le plus triste, il ne put goû-

ter un instant de repos. Il se leva avec le jour ; il envoya aussitôt chercher des chevaux de poste, et partit sans délai. Il arrive à Douvres, et s'embarque, quoique les vents fussent contraires. Bientôt le vent redouble avec violence, le ciel s'obscurcit, et la plus terrible tempête se déclare.

Sainville considéra d'abord ce spectacle, nouveau pour lui, avec autant de sang-froid que de curiosité ; mais le danger devenant pressant, le souvenir de Constance vint troubler son imagination. Quoi ! dit-il, faut-il périr obscurément loin d'elle !.... mourir sans la revoir !..... la laisser dans l'ignorance du sacrifice que je méditois !.... elle ne saura donc jamais tout ce que je voulois faire pour elle !.... je ne serai point regretté comme j'aurois pu l'être !.... Cette dernière idée lui parut affreuse, et elle fit envisager la mort avec un effroi douloureux au même homme, qui, peu de jours au-

paravant, avoit conçu le dessein désespéré de s'arracher la vie.

Enfin le vent s'appaise, la mer se calme, et la tempête se dissipe entièrement. Sainville découvre la terre avec transport : O Constance ! s'écria-t-il, je vous reverrai donc encore !.... A ces mots, des pleurs s'échappent malgré lui de ses yeux : c'est ainsi qu'une passion impérieuse, tantôt amollissant son caractère, tantôt redoublant son énergie, le transforme et le gouverne. Il n'est plus lui-même ; ses vertus ou ses égaremens, son courage ou sa foiblesse ne sont plus que l'ouvrage de l'amour.

Cependant il débarque à Calais, et sans s'arrêter, il continue sa route. Il fut d'abord directement à Versailles, pour y rendre compte de sa mission ; ensuite il en partit sans délai. Arrivé à Paris, il envoya chez le baron, qui vint peu de temps après. Ils se revirent avec attendrissement ; mais Sainville évita toute explication. Le baron,

ayant terminé son affaire, lui demanda s'il comptoit retourner bientôt en Languedoc. Oui, répondit Sainville en soupirant, et je partirai demain matin. Tant mieux, reprit le baron, je suis libre, et je vous suivrai. Mon ami! dit Sainville, à quel point je vous suis à charge!..... Il s'arrêta; un affreux serrement de cœur lui coupa la parole. Il fit quelques pas, et fut s'appuyer sur une cheminée : le baron, frappé et profondément touché de la mélancolie et de l'altération qu'il remarquoit dans toute sa personne, n'osa répondre, voulant éviter de l'attendrir; il se promena un moment en gardant le silence; ensuite, se rapprochant : A quelle heure partirons-nous? lui dit-il. — A celle qui vous conviendra. — Eh bien, avec le jour. — J'y consens. — Je vais donner quelques ordres à mes gens, et je reviendrai passer la nuit ici. J'ai plusieurs lettres à écrire, je m'établirai dans votre cabinet, et ce sera moi qui vous réveillerai.

lerai. Sainville, pour toute réponse, prit la main de son ami, et la serra affectueusement dans les siennes. Le baron le quitta, afin d'aller donner les ordres nécessaires à leur départ. Quand il fut sorti, Sainville appela M. Renaud, et lui dit : Vous ne viendrez point avec moi, il faut que vous partiez demain à la pointe du jour pour Toulon. Voilà une lettre adressée à M. Herbert, banquier, qui vous logera et vous fournira l'argent dont vous aurez besoin. Tout ceci est un fort grand secret, et même pour le baron ; comme il va revenir, je n'ai pas le temps de vous en dire davantage, mais ce soir je vous écrirai en quoi vous pouvez m'être utile. Allez, vous aurez ce papier avant votre départ. M. Renaud sortit, et Sainville, joignant et levant douloureusement les mains vers le ciel ; tous les ordres sont donnés ! s'écria-t-il, et dans un mois mon sort sera fixé sans retour !..... Ah ! Constance, un mot, un seul

mot de votre bouche pourroit encore! . . . . mais non, ce dessein funeste doit s'accomplir, je n'y puis penser qu'en frémissant, et cependant je persiste . . . . . Oui, une invisible main me pousse et m'entraîne; et malgré cet affreux pressentiment, qui me glace, je cède à ma destinée.

Le baron, qui survint, interrompit ces tristes réflexions. Sainville se mit dans son lit, et quand son ami l'eut quitté, il écrivit à M. Renaud, et lui fit remettre sa lettre sur-le-champ.

A la pointe du jour, Sainville se leva, et passant dans le cabinet du baron, il le trouva tout habillé, couché dans un fauteuil, et profondément endormi. Sainville s'arrête en silence, et après l'avoir considéré quelques momens avec attendrissement, il s'assit près de lui, et passa plus d'une heure dans cette situation, sans pouvoir se résoudre à troubler son sommeil. Enfin le baron étendant les bras, et se frottant les yeux, se réveille, et voit, avec une

surprise extrême, Sainville à côté de lui. Eh! quelle heure est-il donc? s'écria-t-il. — Quoi! mon cher Verceil, vous ne vous êtes point couché? — Non, je vous l'ai dit, j'avois des lettres à écrire. — Des lettres? où sont-elles ces lettres? — Vous êtes bien pressant.... — Et vous avez passé la nuit dans ce fauteuil? — Oui, pour être tout prêt avant le jour, et je m'endors quand il faut partir. Mais partons, ne différons plus. En disant ces paroles, il se lève et sort du cabinet, Sainville le suit; on appelle les domestiques, tout est prêt, on monte en voiture et l'on part. Le baron qui, depuis vingt-quatre heures, n'avoit pas encore osé prononcer le nom de Constance, hasarde enfin de parler d'elle. Vous allez donc la revoir, dit-il, et pour ne vous en plus séparer. A ces mots, Sainville frissonna, mais se remettant aussitôt de ce trouble subit: oui, reprit-il, dans deux jours je reverrai Constance, et je pense avec plaisir que ma présence

et mes discours dissiperont l'inquiétude que mes dernières lettres ont pu lui causer. — Mon ami, si vous êtes raisonnable, que nous serons heureux! tous les trois réunis, toujours ensemble.... cette idée vous attendrit, je le vois.... Ah! du moins, interrompit Sainville, ne me parlez plus de bonheur!..... ni d'avenir!.... les malheureux portent sur l'avenir un œil indifférent : eh! quelles peines pourrois-je y prévoir qui fussent comparables!... mais laissons cet entretien. A ces mots, baissant une des glaces, il avança la tête hors de la portière, dérobant ainsi son visage à l'examen de son ami, et il resta près d'un quart-d'heure dans cette attitude. Le baron soupira et garda le silence. Cependant Sainville, faisant un effort sur lui-même, releva la conversation, mais il ne parla que des choses les plus indifférentes, et ce fut avec une distraction et une tristesse qui ne firent qu'augmenter l'inquiétude du baron. Le jour

suivant se passa à peu près de la sorte, et Sainville parut même encore plus accablé : à mesure qu'il se rapprochoit de Constance, il sentoit accroître l'affreux chagrin dont il étoit tourmenté, et la contrainte aigrissoit encore son désespoir.

Enfin on arrive. En entrant dans l'avenue qui conduisoit au château, le baron dit à son ami : Ne voulez-vous pas aller sur-le-champ chez Constance? Sainville ne répondit que par un signe de tête, il étoit trop ému pour pouvoir parler. Eh bien, reprit le baron, je vais descendre ici, j'irai au château, et je vous y attendrai pour dîner. A ces mots, il fit arrêter la voiture, et après avoir serré la main de son ami, il le quitta tristement. Lorsque Sainville fut seul, il rassembla le peu de forces qui lui restoient pour se préparer à une entrevue qu'il desiroit et redoutoit également. Mais quand il aperçut la maison de Constance, un sentiment inexprimable, mêlé d'émotion,

de douleur et de saisissement, le fit tout-à-coup fondre en larmes. C'est en vain qu'il veut se vaincre et se raisonner, un tremblement universel agite tout son corps, il lui semble qu'il sent au fond de son cœur se rouvrir une blessure mortelle.... Cependant ce cœur infortuné palpite de joie, et il ne peut ni démêler, ni concevoir les mouvemens contraires qu'il éprouve. Enfin il touche à la terrasse de lady Clarendon; il essuie à la hâte son visage baigné de pleurs; la voiture s'arrête, il en descend avec précipitation; une voix qu'il ne peut méconnoître se fait entendre et retentit jusqu'au fond de son ame; il s'élance vers la maison, la porte s'ouvre, hors de lui-même, il franchit rapidement une petite cour, et il se trouve aux pieds de lady Clarendon. Ils furent l'un et l'autre quelques momens sans pouvoir proférer une seule parole, un égal saisissement les forçoit au silence. Sainville serroit dans ses mains les mains de Constance

en la regardant fixement; pour elle, debout et immobile, frappée du cruel changement de la figure de Sainville, elle le considéroit avec douleur, et des larmes qu'elle ne pouvoit retenir, tomboient doucement, sans qu'elle s'en aperçût, sur les mains de son amant... Cependant, sentant que ses forces étoient prêtes à l'abandonner, elle s'assit, et d'une voix entrecoupée, nous voilà donc réunis, dit-elle, ah! ne ne vous éloigniez plus de moi! ..... Ce peu de mots ranima tous les chagrins secrets de Sainville, il leva les yeux au ciel, et ne répondit rien. Je suis tranquille maintenant, reprit-elle, je vous vois..... mais ces lettres, datées d'Angleterre!..... qu'elles m'ont causé de peines! Ce cruel voyage, dit Sainville, a su fixer enfin toutes mes incertitudes. — Hélas! vous avez pu voir vous-même quel obstacle invincible nous sépare, que du moins l'amitié.... — L'amitié!..... non, non, vous concevez encore une autre espérance. Le

temps, une nouvelle chaîne, pourront changer mon cœur, ne l'avez-vous pas prévu, ne me l'avez-vous pas dit ! Le ton rempli d'amertume avec lequel Sainville prononça ces paroles, fit soupirer lady Clarendon. Ah! reprit-elle, que je me reproche d'avoir pu vous causer une peine aussi vive! je me suis trop pressée, vous n'étiez point encore en état d'écouter paisiblement la vérité. — Ainsi donc, vous persistez dans cette opinion? — Je ne vous tromperai jamais, au risque même de vous affliger. Hélas! je ne doute pas de la sincérité de vos sentimens, mais j'ose attendre du temps l'effet inévitable qu'il produit sur tous les cœurs. Il suffit, s'écria Sainville: ah!... si vous pouviez concevoir tout l'excès de votre barbarie!.... vous ne pouviez m'offrir qu'un seul dédommagement... oui, si je vous eusse vu l'opinion que vous deviez avoir de mes sentimens, je serois sans doute mille fois moins malheureux. Vous connoîtrez votre in-

justice...mais trop tard. A ces mots, Sainville s'arrêta, et lady Clarendon, accablée par ces cruels reproches, fut un moment sans répondre; ensuite, levant sur Sainville des yeux baignés de pleurs, il est vrai, dit-elle, je n'ai rien fait pour vous, et toutes vos peines sont mon ouvrage, tel est mon sort! et pour que rien ne manque à sa rigueur, vous m'accusez d'ingratitude! — D'ingratitude? ah ciel! pourriez-vous le penser! hélas! je me plains de ma destinée, et non de vous. — Oui, avant de vous connoître j'aimai, j'immolai tout à l'amour..... et maintenant je sacrifierois tout à l'amitié. Que dites-vous, interrompit Sainville, grand dieu! se pourroit-il!.... ah! Constance! s'il falloit, pour me rendre à la vie..... je n'ose achever.... votre ami, votre malheureux ami, mourant à vos pieds, obtiendroit-il le sacrifice d'un serment téméraire et vain?.... vous craignez l'éclat d'un nouvel engagement, mais un lien secret pourroit as-

surer la félicité de ma vie.... les momens nous sont chers, oui.... plus que vous ne pensez !.... J'ose encore embrasser vos genoux, pour vous conjurer de prononcer sur mon sort, mais songez-y, c'est pour la dernière fois. Eh quoi ! s'écria Constance, c'est en revenant de Londres que vous reprenez une telle espérance !... c'est en revenant des lieux où tout vous a parlé du devoir qui nous sépare, où vous avez suivi toutes mes traces.... ah ! je n'en doute pas ; vous l'avez lu ce serment malheureux, ces caractères ineffaçables ! ce temple, ce tombeau, tous ces objets terribles doivent être présens à votre souvenir comme ils le sont au mien !... Avec quelle force ne se retraceroient-ils pas à votre imagination, si vous me voyiez trahir un engagement si solemnel ! ils vous poursuivroient au pied de l'autel où vous recevriez cette main parjure, cette même main qui grava sur le marbre !... Je ne puis supporter cette idée !.... In-

sensé que vous êtes! penseriez-vous qu'en me déshonorant, en me livrant aux plus affreux remords, une ombre de bonheur pût exister pour vous?..... C'en est assez, interrompit Sainville, pardonnez-moi cette dernière tentative.... oui, la dernière!.... je ne combattrai plus vos raisons; chaque jour semble vous en fournir de nouvelles. Voilà donc les progrès que j'ai faits sur votre cœur!... mais je ne me plains point, mon parti est pris..... et ce n'est pas de ce moment. En prononçant ces dernières paroles, Sainville, qui étoit resté aux genoux de lady Clarendon, se releva, et d'un air sombre, s'assit à côté d'elle. Il cessa de parler, l'abattement et la consternation se peignoient sur son visage, et ses yeux errans et distraits ne rencontrèrent plus les regards de Constance. Pour elle, combattue par l'amour, la raison et le devoir, elle étoit trop absorbée dans sa douleur, pour qu'il lui fût possible d'observer son malheu-

reux amant ; elle desiroit même qu'il la laissât seule, afin de pouvoir gémir et pleurer sans contrainte. Après quelques instans d'un profond silence, Sainville, encore plus gêné et plus embarrassé qu'elle, se décide à terminer cette première entrevue, et prend enfin le parti de la quitter ; il s'arrache d'auprès d'elle en soupirant, et la laisse presqu'aussi à plaindre que lui.

Il arrive au château, le baron l'attendoit pour se mettre à table : Sainville déclare qu'il ne dînera point, et court s'enfermer dans sa chambre. Le pauvre baron s'afflige et s'alarme ; il avoit espéré que lady Clarendon calmeroit aisément les vives agitations d'un cœur sur lequel elle avoit tant d'empire, mais voyant son ami plus sombre et plus farouche que jamais, il commença à s'inquiéter sérieusement. Il n'ose aller chez lui ; il rôde autour de son appartement ; il tousse, il fait entendre sa voix, il se flatte

qu'on ouvrira la porte, mais tous ses soins sont superflus ; enfin, au lieu de retourner dans sa chambre, il s'établit dans le salon, afin d'être plus près de Sainville. Sur les quatre heures, Roger passa dans le salon ; il tenoit d'une main une écuelle, et de l'autre un paquet de plumes. Le baron l'arrête : Roger, où allez-vous ? — M. le marquis a demandé des plumes, et je lui porte un bouillon. — Comment ? — Il n'a rien pris du jour, et tout en lui donnant ces plumes, je l'engagerai.... — Ah ! oui, tâchez qu'il prenne ce bouillon, et vous repasserez par ici....— Je viens de lui parler; mon dieu ! comme il est *hâve* et changé !.... — Et il va écrire ? — Oui. Cependant rien ne le presse, car la poste ne part que lundi. — Allez, Roger, allez lui faire prendre ce bouillon. Au bout d'un moment Roger revint: Eh bien ! eh bien ! dit le baron ; le bon Roger, pour toute réponse, montra d'un air triomphant l'écuelle vide, ce qui fit

un extrême plaisir au baron, qui depuis deux heures étoit tourmenté par des idées noires et confuses qu'il vouloit vainement écarter de son imagination.

Au déclin du jour, Sainville sortit enfin de sa chambre, et vint trouver son ami. Son visage étoit pâle et défait, ses yeux rouges et éteints, sa voix excessivement foible, cependant il avoit dans sa physionomie et dans ses manières quelque chose de tendre et d'affectueux qui parut au baron d'un bon augure. En effet, les douleurs violentes et dangereuses aigrissent et rendent farouche, et en général, ce n'est que lorsqu'elles s'affoiblissent que le cœur peut se rouvrir à la sensibilité. Sainville s'approchant du baron, lui fit quelques excuses de l'avoir laissé seul si long-temps, et sur la nécessité où il se trouvoit de sortir encore. Mais, reprit le baron, vous reviendrez souper? Non, répondit Sainville, je suis très-fatigué, et je me coucherai de fort

bonne heure. — Nous ne causerons donc pas ce soir ? — Non, mon cher Verceil, et je vous demande en grâce de ne me point attendre; d'ailleurs vous n'entendrez pas ma voiture, je reviendrai à pied, et j'irai sur-le-champ dans ma chambre. — Eh bien, vous savez comme je dors dans un fauteuil, je vous attendrai dans votre cabinet. — Non, je vous en conjure, nous veillerions, et réellement j'ai grand besoin de repos, et vous aussi, mon ami, car depuis quelques jours vous avez si peu dormi !.... — Allons, je me rends, je ne souperai pas non plus, et je me coucherai à neuf heures; mais demain nous déjeûnerons ensemble.... ah ! dans le petit bois, cela seroit charmant, qu'en dites-vous ? — Mon cher baron !.... demain !.... — A quelle heure vous leverez-vous ? — Hélas ! avant vous, sûrement !.... Il faut que je vous quitte, mon ami, la nuit est tout-à-fait tombée..... — Et que vous fait la nuit ?... — Constance m'attend...

allons, l'instant approche. . . . adieu donc, mon cher Verceil... adieu. Sainville parloit avec tant d'émotion, que le baron ne pouvoit recueillir que quelques mots décousus qu'il avoit peine à comprendre. Les deux amis étoient sans lumière, la nuit les avoit surpris, et l'obscurité, répandue dans le salon, favorisoit Sainville, en dérobant au baron une partie du trouble et de l'agitation qu'il éprouvoit. Enfin Sainville se lève, et pressant fortement contre sa poitrine la main de son ami, il répète encore *adieu!* ensuite il s'échappe brusquement.

Le baron surpris, ému, sans savoir pourquoi, reste quelques momens immobile à sa place. L'accent plaintif de ce dernier *adieu* frappe encore son oreille, un pressentiment confus l'intimide et le glace : dans cet instant, Roger survient avec de la lumière : où est Sainville ? s'écrie le baron d'un air égaré. — Il vient de monter en voiture. — Où va-t-il ? — A la chaumière. —

En êtes-vous sûr ? — Très - sûr ; je l'ai vu partir, et j'ai entendu donner l'ordre au cocher. A ces mots, le baron respire ; certain que Sainville est chez Constance, il se rassure, et sa sombre terreur se dissipe. Il monte dans sa chambre, il veut s'occuper, il prend un livre, mais une insurmontable distraction le rend absolument incapable de s'appliquer à rien ; enfin il se décide à se mettre dans son lit, sans avoir l'espérance d'y trouver le sommeil.

S'il est, dans le cours de la vie, tant d'écueils pour la sagesse, il s'y rencontre aussi quelquefois un heureux enchaînement de circonstances qui conduit naturellement à l'oubli de soi-même et aux actions les plus généreuses ; il y a dans les routes de la vertu, ainsi que dans celles qui lui sont contraires, un certain point où l'on se trouve engagé si fortement, qu'il n'est plus possible de rétrograder ; l'amour-propre, devenu un sentiment sublime, y retient autant que

les principes; le caractère s'élève, l'ame s'agrandit, l'esprit s'étend; dans cette course fortunée, plus on avance et moins on éprouve de lassitude; on marchoit d'abord, bientôt on s'élance, on est entraîné par un charme délicieux, celui de sentir à chaque pas ses forces, ses facultés s'accroître. Le baron de Verceil n'avoit pas naturellement un grand caractère; son attachement pour Sainville, quoique solide et tendre, ne fut néanmoins, pendant long-temps, qu'un sentiment ordinaire; il ne considéra d'abord son amour pour Constance que comme une intrigue amusante, mais lorsqu'il fut assuré que cette passion feroit le destin et le malheur de sa vie, l'inquiétude et la compassion qu'il éprouva, rendirent son amitié pour lui plus profonde; il s'engagea peu à peu, et naturellement, à une espèce de dévouement qui bientôt n'eut plus de bornes; il perdit toute sa susceptibilité (car on n'a de l'exigence que lors-

qu'on aime foiblement) ; il ne calculoit plus les sacrifices, il les faisoit sans effort, et ne les comptoit plus ; enfin, trouvant dans ses propres sentimens le gage assuré d'une vive reconnoissance, il n'en desiroit jamais les démonstrations, et il devint un ami sublime.

Cependant Sainville arriva chez Constance ; on lui dit qu'elle étoit sur sa terrasse, et il y fut aussitôt. La beauté de la nuit, le clair de la lune, le parfum des roses naissantes et de l'aubépine, la saison, l'heure, tout rappelle à Sainville un souvenir à la fois enchanteur et douloureux. C'est ici, c'est à la douce clarté qui le guide maintenant, c'est à travers des fleurs dont l'air est embaumé, qu'il a vu Constance pour la première fois (*) ; c'est ici qu'il conçut le vain espoir d'un bonheur détruit sans retour !... à chaque pas, une sensation délicieuse lui

(*) C'est à dire sans chapeau et sans voile.

retrace tout ce qu'il a perdu ; il tremble, il soupire, un charme invincible enivre ses sens, tandis que son ame déchirée se livre aux plus cuisans regrets.... l'espérance est éteinte, l'illusion est dissipée, et ce sentiment de plaisir et de volupté qu'il éprouve encore, n'est pour lui qu'un tourment de plus.

Il avance..... il aperçoit Constance assise sur un banc de gazon ; elle avoit la tête penchée et appuyée sur une de ses mains, ses beaux cheveux tomboient en désordre sur cette main et couvroient une partie de son bras ; elle paroissoit rêver profondément ; ses yeux étoient baissés, et le reflet de la lune, en pâlissant son visage, rendoit sa physionomie plus intéressante. A travers la mélancolie qui sembloit l'absorber, on voyoit encore briller sur son front l'inaltérable sérénité d'une ame pure; ce divin caractère donnoit à sa tristesse profonde une expression céleste, et sa figure, en même

temps noble, tranquille et touchante, n'offrit jamais, aux yeux même de son amant, tant de grâces et tant de charmes réunis. Il s'arrête... il la contemple..... un soupir, échappé du fond de son cœur, fait tressaillir Constance; surprise et saisie, elle tourne la tête, aperçoit Sainville et pousse un cri perçant.... Eh quoi! dit-il, c'est moi qui vous cause une frayeur si vive!... — Je ne vous attendois pas, je rêvois, je me croyois seule..... mais par quel hasard venez-vous me voir si tard, avez-vous quelque chose de nouveau à me dire? — *De nouveau!* non. — J'espérois que vous reviendriez encore dans la journée. — J'avois des lettres à écrire. — Des lettres! aujourd'hui!... je ne sais, mais vous avez un air mystérieux qui m'inquiète. — Je vous proteste que j'ai eu beaucoup d'affaires.... la nuit est venue..... et je voulois vous revoir encore une fois!.... — Il faudra bientôt nous quitter.... Ah ciel! reprit Sainville, en joignant

les mains avec l'expression la plus douloureuse. Mais qu'avez-vous donc, dit Constance? ah! regardez où nous sommes! s'écria Sainville.... vous étiez là..... il y a un an!.... j'étois derrière cette haie.... à cette même heure, je vis pour la première fois ce visage adoré! que j'étois heureux alors! je vous voyois, et j'osois espérer!.... depuis cette époque, ma vie entière s'est écoulée, car exister sans projets et sans espérance, ce n'est plus vivre..... et vous êtes paisible! et tant d'amour n'a pu, dans aucun moment, ébranler vos résolutions!.... vous m'avez rejeté sans effort comme sans pitié..... Non, je n'appellerai point vertu cette inflexible cruauté, je n'y vois que de l'antipathie, je vous suis odieux.... ah! Constance, poursuivit-il en se jetant à ses pieds, si du moins vous m'eussiez dit une seule fois que vous gémissiez au fond de l'ame de la superstition qui s'oppose à mon bonheur!.... Si vous m'aimez, que vous serez coupable!...

Oh! parlez-moi ; laissez-moi, lire dans votre coeur.... un mot, un seul mot peut changer mon sort ou m'adoucir tous les sacrifices.... Sainville parloit avec une véhémence qui troubla tellement Constance, qu'elle se leva comme si elle eût voulu fuir et s'échapper. Ce mouvement irrita Sainville, il se releva en disant : il ne vous manquoit plus que de me craindre !... Qui ? moi ! reprit Constance, non, jamais.... — Enfin vous ne serez plus importunée par de vaines sollicitations.... il faut s'arracher de ce lieu si dangereux pour moi ; oui, il le faut... — Mais demain, nous nous reverrons, venez de bonne heure, et je m'engage à passer la journée toute entière avec vous. A ces mots, Sainville parut rêver un moment, ensuite rassemblant toutes ses forces, il saisit une des mains de lady Clarendon, il l'approcha de sa bouche, mais il la laissa retomber aussitôt, et se retournant impétueusement, il s'éloigna avec rapidité. Quand

il fut au bout de la terrasse, il s'arrêta en s'appuyant contre un arbre : Quoi ! dit-il, c'en est donc fait !.... mais il en est temps encore.... découvrons-lui mon projet, son cœur s'attendrira peut-être, d'un mot elle pourroit.... je ne balance plus. En prononçant ces mots, il retourne précipitamment sur ses pas, il arrive au banc de gazon, mais il n'y retrouve plus Constance. Il fixe un instant d'un œil sombre la place qu'elle avoit occupée, ensuite la fureur succédant à la consternation : Allons, s'écria-t-il, allons, il faut céder au sort, il faut remplir sa destinée. Comme il parloit encore, Tompson s'avança près de lui, il tenoit une lanterne et venoit pour l'éclairer et le reconduire. Sainville, éperdu et tremblant, le suit en silence; un valet de chambre attend Sainville à la porte de la maison : le moment où il fallut passer le seuil de cette porte, ne fut pas un des moins douloureux d'une journée si cruelle; enfin, près de l'entrée

du

du petit bois, Sainville trouve un carrosse attelé de six chevaux de poste, on ouvre la portière, et le malheureux Sainville se jette dans la voiture, qui part aussitôt:

Cependant, vers les six heures du matin, le baron sortit de sa chambre, avec l'intention d'aller chez son ami; il rencontra Roger, dont la physionomie triste et chagrine le frappa: Sainville est-il éveillé? dit le baron: Eveillé! reprit Roger, il est parti hier au soir. — O ciel! parti!.... — Oui, parti; je ne l'ai su qu'après vous avoir quitté; mais le secret m'étoit recommandé si formellement... — Sainville est parti! et qui l'a suivi? où est-il allé? — Je l'ignore. — Cette lettre peut-être vous en instruira.... Eh! donnez donc, s'écria le baron; à ces mots, il prit la lettre, et rentrant précipitamment dans sa chambre, il ouvrit une enveloppe qui renfermoit deux lettres, l'une pour lady Clarendon et l'autre pour lui, la sienne étoit conçue dans ces termes:

« Je pars, mon cher Verceil, je « prends le seul parti qui puisse ren- « dre à mon cœur quelque ombre de « tranquillité. En quittant Paris, je « n'avois point encore de projet ar- « rêté, *un dernier entretien* a fixé « toutes mes irrésolutions. Je vais cher- « cher, dans une dissipation nouvelle, « des distractions qui calmeront peut- « être une agitation dont il ne m'est « plus possible de supporter la vio- « lence..... Mon absence ne sera pas « très-longue, vous me reverrez avant « six mois..... Ce projet m'occupe de- « puis long-temps, et lui seul étoit la « cause secrète de l'état où vous m'a- « vez vu...... Ainsi je me flatte que « cette explication pourra dissiper vos « inquiétudes. Je vous ai fait un mys- « tère de mon voyage, ne doutant pas « que vous n'eussiez voulu me suivre, « et je fuis tout ce qui m'est cher...... « Vous me parleriez d'un objet dont « je ne pourrois entendre prononcer « le nom sans retomber peut-être dans

« un égarement dangereux et funeste...
« Ah ! je n'entreprendrai jamais de la
« bannir de mon souvenir; mais dans
« cet instant je veux éviter un sujet
« d'entretien qui ne feroit que renou-
« veler et qu'aigrir encore mes cha-
« grins. Communiquez-lui cette lettre,
« mon ami, et portez-lui vous même
« celle que je lui adresse. Permettez-
« moi, l'un et l'autre, de vous cacher
« encore dans quels lieux ma destinée
« me conduit. Je vous le répète,
« je crains la fidelle amitié, qui sans
« doute viendroit m'y chercher. Que
« les temps sont changés, mon cher
« Verceil ! c'est moi qui évite des
« lieux si chers ! je m'éloigne, je re-
« nonce à tout... oui à tout. Adieu, par-
« lez de moi quelquefois... dites-lui, du
« moins, que l'excès d'un amour si ten-
« dre, méritoit peut-être un autre sort.

« Adressez vos lettres à M. Renaud,
« chez M. Herbert, banquier à Tou-
« lon. Adieu, mon cher Verceil... hélas!
« adieu. »

Cette lettre dont le ton étoit si modéré, calma presqu'entièrement les craintes du baron, il lui sembla qu'elle expliquoit parfaitement toutes les singularités qu'il avoit remarquées dans la conduite de Sainville, et quoique son départ le touchât vivement, les raisons qu'il en donnoit lui parurent si vraisemblables, que plus il réfléchissoit, et plus il trouvoit des motifs de consolation. Il se pressa de sortir, afin de s'acquitter promptement de la commission de son ami, et il fut sur-le-champ chez lady Clarendon. Malgré toutes les préparations qu'il employa, elle n'apprit la nouvelle du départ de Sainville qu'avec un extrême saisissement. Cependant la lecture des deux lettres, et les discours du baron parvinrent à calmer un peu ses vives inquiétudes, mais elle fut le reste du jour absorbée dans une profonde mélancolie, et poursuivie par les plus triste pressentimens. Le baron ne la quitta que vers le soir.

Les infortunés sont comme les malades, dont les maux s'aigrissent encore au déclin du jour. Ce silence, ce calme profond de la nuit semblent contracter d'une manière frappante avec l'agitation tumultueuse d'un cœur déchiré par les passions. Constance, aussitôt que le baron l'eut quittée, sentit tous ses chagrins s'accroître, elle passa sur sa terrasse; elle tenoit la lettre de Sainville, dont chaque mot s'étoit déja gravé dans son souvenir, elle l'arrosoit de larmes; . . . l'infortuné! dit-elle, où est-il maintenant? il poursuit sans doute son voyage, et chaque minute l'éloigne de moi. . . . il gémit et je le sais, du moins, mais hélas! me regrets et mes pleurs sont perdus pour lui! . . . dans cet instant où toute la nature paroît ensevelie dans le repos, nous veillons seuls, et c'est pour souffrir. . . nous éprouvons les mêmes sentimens, et c'est envain que nos ames s'élancent l'une vers l'autre, et sont unies par une si douce

sympathie !... La séparation produite par la mort, ne seroit ni plus cruelle, ni plus absolue ! si je cessois d'exister, mon ame ne pourroit s'épancher dans la si nne ; eh ! ne me suis-je pas privée volontairement de ce bonheur !... Rompre ce lien chéri d'une intime communication, c'est dénouer le nœud qui retient à la vie... aimer et se taire toujours, c'est le silence affreux de la tombe !... O Sainville ! devois-je te laisser partir ? . . . tu m'en avois dit assez sur tes projets pour m'éclairer, j'aurois dû te retenir . . . . Mais ne puis-je pas le rappeler ? . . . Si son bonheur, si sa vie peut-être en dépend... ah ! s'il étoit vrai, il n'existeroit plus pour moi qu'un devoir, celui de lui tout sacrifier... cependant, si jamais j'osois me démentir, la reconnoissance peut-être me conserveroit son estime, mais il faudroit renoncer à son admiration, et l'amour peut-il s'en passer, ou peut-il perdre un tel sentiment sans s'altérer et s'affoiblir ?..

A ces mots, lady Clarendon poussant un profond soupir, leva vers le ciel des yeux inondés de pleurs.... La nuit étoit calme, et les cieux parsemés d'étoiles brillantes, fixèrent les regards de Constance; cette contemplation si douce, en réveillant en elle des idées religieuses, rendit insensiblement ses pensées moins distinctes; car l'ame en s'élevant à de sublimes méditations, semble dédaigner le langage habituel, ses conceptions ne sont plus que des images, elle aime à se perdre dans un vague indéfini, à sentir confusément que nulle expression ne pourroit peindre ce qu'elle éprouve.

Après une longue rêverie, Constance joignant les mains avec un mouvement passionné, Être suprême! s'écria-t-elle, ô toi, qui, malgré ma foiblesse, as daigné jusqu'ici me conserver l'innocence, ne permets pas que je perde un bien si précieux;... en formant un voeu téméraire, j'osai compter sur mes forces, je m'abusai, mais

cette erreur vint moins de la présomption que du sentiment; .... j'ai souffert tous les maux que la sensibilité peut produire, cependant je ne me plains point de ma destinée; ma vie fut pure, mon ame peut sans terreur s'élever jusqu'à toi!... les passions ne sont que des orages passagers; vaincre ses penchans, ce n'est qu'anticiper sur les droits du temps qui doit les détruire; il affoiblit les plus profondes douleurs, et ne laisse subsister au fond du cœur humain que la trace ineffaçable des remords. Oh! préserve-moi de ce supplice affreux! si la reconnoissance, la pitié, l'amour, doivent l'emporter sur mes résolutions, si je suis trop foible pour résister à tant de sentimens réunis, que la tombe soit mon refuge, et que j'y descende avant de me souiller!

Cette prière, faite avec la ferveur la plus touchante, répandit un calme délicieux dans l'ame de Constance; elle se crut exaucée; elle jeta les yeux sur l'avenir avec moins de trouble, et sa

piété lui rendit toute la sérénité de la vertu.

Elle reçut le lendemain, à son réveil, une nouvelle lettre de Sainville, elle l'ouvrit avec une joie mêlée d'inquiétude, mais cette lettre étoit aussi raisonnable que passionnée, et Constance y trouva tout ce qui pouvoit en même tems l'attendrir et la rassurer. Elle envoya chercher le baron, pour lui montrer la lettre de Sainville; ils passèrent ensemble toute la journée entière à s'entretenir du même objet, et à former pour l'avenir les projets les plus doux. Les jours suivans s'écoulèrent de la sorte; Constance ne pouvoit plus se passer du baron, elle savoit à quel excès il aimoit Sainville, et le plaisir d'en parler avec lui suspendoit, ou calmoit du moins, les peines que l'absence lui faisoit éprouver. Le baron, de son côté, s'attachoit chaque jour davantage à lady Clarendon; cette intimité nouvelle, et des entretiens si répétés lui firent bientôt

connoître le secret qu'elle avoit su lui cacher jusqu'alors ; il vit, à n'en pouvoir douter, tous ses sentimens pour Sainville : elle chercha vainement à le dissuader, elle ne put y réussir, du moins entièrement ; mais le baron n'en fut pas moins persuadé que rien au monde ne pourroit vaincre ses scrupules, et qu'elle étoit irrévocablement décidée à sacrifier l'amour à son devoir. Constance lui fit donner sa parole de ne point instruire Sainville de ses soupçons ; le baron promit formellement de ne pas lui en écrire un mot, il fut fidèle à cet engagement, qu'il n'auroit pu tenir s'il eût vu son ami et causé avec lui une demi-heure. Au bout de trois mois, le baron partit pour Paris où ses affaires l'appeloient, il y passa tout l'automne, et revint en Languedoc au mois de novembre. Six mois s'étoient déja écoulés depuis le départ de Sainville ; les lettres qu'on recevoit de lui, étoient courtes et contraintes, mais il y parloit de son re-

tour, et ce point important occupa seul, et ferma les yeux sur le reste. Un matin où Constance attendoit des lettres, elle envoya au château, demander au baron s'il en avoit reçu, un quart d'heure après, le baron lui-même entra tout-à-coup dans sa chambre; Constance lève les yeux, et s'écrie aussitôt, ô ciel? qu'avez-vous? que venez vous m'annoncer? Le baron tombe dans un fauteuil et dit: Sainville arrive demain, et vous me voyez au désespoir. — Comment? — Oui Sainville arrive, mais la mort dans le cœur, tenez, madame, lisez sa lettre. A ces mots, Constance, hors d'elle-même prend le papier, et lit rapidement une lettre mystérieuse qui peignoit avec énergie l'excès de l'égarement et du désespoir. Ce n'est pas tout, poursuivit le baron, voici encore une lettre de M. Renaud, écoutez ce qu'il me mande. Alors le baron lut tout haut ce qui suit:

« Monsieur le baron,

« Quoique je vous écrive à l'insçu de
« M. le Marquis, je ne puis répondre
« à toutes vos questions; j'ai promis
« un secret inviolable sur la plupart
« des choses que vous desirez savoir,
« mais vous apprendrez tout par M. de
« Sainville lui-même. De quoi je veux
« vous instruire, c'est de l'état de sa
« santé, d'autant plus inquiétant qu'il
« se refuse absolument à toute espèce de
« remèdes. Croyez, monsieur le baron,
« qu'une consultation des meilleurs
« médecins seroit bien nécessaire.
« Quant à moi, je conseillerois d'a-
« bord les bains froids, et même
« à la glace, et la saignée du pied. Je
« vois une pléthore bien alarmante!..
« je n'ai pas la pénétration d'un Boer-
« have, mais ici les symptômes sont
« tels, qu'un écolier ne s'y méprendroit
« pas; et je vous déclare que ce mal
« aura les plus funestes suites, si l'on
« n'emploie pas au plutôt les réfrigé-

« rans et les antiphlogistiques. En par-
« tant de Paris, j'avois déja remarqué
« que M. le marquis avoit dans le sang
« une effervescence dangereuse ; je
« lui proposai une petite saignée, il
« ne le voulut pas; nous avons été dans
« un climat brûlant, chose très-con-
« traire à son état, aussi j'ai vu chaque
« jour son mal empirer. . . . Enfin sa
« tête est frappée d'une manière ef-
« frayante ; il croit qu'il n'en revien-
« dra pas, et ne parle que de sa mort. Je
« ne dois pas vous cacher, monsieur
« le baron, que ces tristes idées ont
« étrangement altéré sa raison.... Ce-
« pendant je puis vous assurer qu'avec
« un traitement convenable on le gué-
« rira facilement ; mais il n'y a plus de
« temps à perdre.... »

Le reste de cette lettre, dit le baron, ne contient que des raisonnemens de médecine ; mais, malgré l'ignorance de M. Renaud sur la cause de l'état de notre malheureux ami, il ré-

sulte de ce détail, que sept mois d'absence n'ont fait qu'aggraver ses maux, et que tant de souffrances et de combats ont en effet détruit sa santé et altéré sa raison...... Relisez la lettre qu'il m'écrit, que d'expressions obscures, quel désordre, quel égarement!..... O Constance! abandonnerez-vous cet infortuné, quand vous pourriez d'un mot...., O ciel, s'écria ladv Clarendon en se levant impétueusement, sera-t-il temps encore de le sauver?..... — Que dites-vous? quoi donc? enfin la pitié.... — Ah! je ne cède qu'à l'amour. En prononçant ces paroles, Constance retomba sur sa chaise, et se cachant le visage avec son mouchoir, elle donna un libre cours à ses pleurs. Le baron se précipita à ses pieds : Chère Constance! s'écria-t-il, souffrez ce transport, il n'en est point de plus pur!... vous allez donc retrouver un amant, me rendre un ami, arracher enfin le malheureux Sainville à l'horreur qui l'accable!...vous aimiez!..

et victime d'un penchant si doux, sans la compassion, jamais l'amour n'eût parlé !.... Mais pourquoi ces sanglots redoublés ?.... ah ! songez que Sainville se meurt, et que vous l'allez rendre à la vie ! Non, reprit Constance, je ne me repens point de l'aveu que je viens de faire, ou du moins si je ne puis étouffer de trop justes remords, l'amour parle encore plus fortement à ce cœur éperdu.... oui, j'attends Sainville, pour lui dire que je l'aime autant que j'en suis aimée, que je veux lui consacrer ma vie, lui sacrifier ma liberté, mes sermens, l'honneur, tout enfin, trop heureuse, à ce prix, si j'ose espérer encore de pouvoir assurer son bonheur !.... Est-ce vous qui parlez de remords ! interrompit le baron, que l'amour achève donc de détruire ces tristes chimères d'une imagination exaltée; confondrez-vous toujours avec l'honneur de vains préjugés ?... Hélas ! reprit Constance, quand l'opinion fait une vertu d'un préjugé,

sainte qui doit combler tous les vœux de l'amour et de l'amitié. A ces dernières paroles, une subite rougeur colora les joues de lady Clarendon, elle baissa tristement les yeux, et joignant fortement ses mains contre sa poitrine, juste ciel ! s'écria-t-elle, c'est dans cette même saison, dans ce même mois, il y a cinq ans, que je pris l'engagement solemnel que je vais trahir!... Elle s'arrêta, et se levant d'un air égaré, elle fit quelques pas dans le salon. Le baron lui parloit avec véhémence, mais elle ne l'écoutoit pas; en marchant, elle se trouva vis-à-vis une petite porte fermée, c'étoit celle du cabinet où étoit le tableau qui représentoit le tombeau de lord Clarendon, elle tressaillit, et se retournant brusquement en fondant en larmes, elle fut se jeter dans un canapé; le baron surpris, l'interrogeoit en vain; cependant elle se calma par degrés, et tendant une de ses mains au baron, soyez sans inquiétude, lui dit-elle, j'ai parlé, j'ai

promis, c'en est fait... mais, continua-t-elle d'une voix basse, ce triste cœur est déchiré, pardonnez-lui des agitations que l'amour calmera peut-être avec le temps, mais que, dans ce moment, je ne puis déguiser. A ces mots, reprenant la lettre de Sainville, elle la relut plusieurs fois en versant un torrent de pleurs. Cette lecture ranima son courage, et suspendit l'effet cruel des remords. Le baron passa la journée entière avec elle, et ne la quitta qu'à minuit, après être convenu qu'il viendroit la chercher le lendemain à neuf heures du matin, pour la conduire au château. Quand lady Clarendon se vit seule et livrée à elle-même, les sombres idées que l'entretien du baron avoit dissipées, revinrent bientôt en foule troubler son imagination: elle étoit debout, et prête à passer dans sa chambre pour aller se mettre au lit, lorsque le baron sortit de chez elle; mais en le perdant de vue, elle resta immobile à sa place, avec un

sentiment de tristesse et d'effroi qui absorboit toutes les facultés de son ame, et qui lui permettoit à peine d'oser lever les yeux. Enfin, tombant dans un fauteuil, quelle nuit, s'écria-t-elle, que celle que je vais passer!..... que je me crains moi-même! comment écarterai-je les cruelles réflexions qui vont m'assiéger et me poursuivre!.... mais si je m'abusois, s'il étoit vrai qu'une délicatesse outrée m'eût jusqu'ici fait prendre pour une vertu ce qui n'est qu'une bizarrerie.... voilà cependant l'opinion d'un ami sage et éclairé!.... Je suis inconséquente et foible, ces défauts, si communs, doivent-ils inspirer cette horreur, ces remords pressans dont je suis tourmentée?... Dieu! si je pouvois parvenir à les détruire... eh bien, la mort m'enleva ce que j'aimois, le temps sut me consoler; une passion nouvelle remplit mon coeur, j'y cède.... Voilà l'histoire de ma vie : elle ne peint, après tout, qu'une femme ordinaire.... je me

flattai long-temps de ne point l'être, la vanité m'abusoit; eh! que m'importe, si je ne suis point criminelle !... *une femme ordinaire !...* elle eût senti sa foiblesse, je me suis aveuglée sur la mienne; j'ai pris orgueilleusement avec le ciel, avec les hommes, l'engagement solemnel d'être plus constante, plus vertueuse qu'une autre, et je le trahis lâchement !... vaine, insensée, foible et coupable, je me suis dévouée à d'éternels regrets, et j'ai mérité mon déplorable sort !... Ces réflexions viendront un jour éclairer Sainville.... sous quels traits alors paroîtrai-je à ses yeux ?... que deviendrai-je s'il me voit jamais telle que je me juge moi-même ?... Des soupirs, entrecoupés d'un déluge de pleurs, interrompirent ces tristes discours. Ne pouvant se résoudre à se coucher, lady Clarendon se décida à consacrer la nuit au soin de mettre en ordre ses papiers, car elle ne pouvoit supporter l'idée de revenir sous un autre nom, dans cette maison,

où se trouvoient des dessins et des tableaux qui consacroient le vœu solemnel qu'elle alloit enfreindre. Je ne reviendrai plus dans cette paisible chaumière, dit-elle, désormais ma présence la profaneroit. Tompson en sera le gardien, il y vivra indépendant et libre, il y trouvera le repos et la paix, biens inestimables, perdus pour moi sans retour !

L'examen de ses papiers fit éprouver à lady Clarendon de nouvelles douleurs; elle relut plusieurs lettres de lord Selden et du médecin de Londres, dont on a déja parlé; ces lettres exprimoient le plus vif enthousiasme de sa conduite; on y vantoit avec emphase le sacrifice éclatant dont elle avoit honoré la mémoire de son époux; on lui disoit que plusieurs poëtes avoient célébré cette action dans leurs vers, que le tombeau étoit gravé, et que ce monument touchant d'une *fidélité sublime* seroit à jamais l'objet de la curiosité et de l'admiration de

tous les étrangers. Elle trouva parmi ces papiers, plusieurs estampes qu'on lui avoit envoyées de Londres, et qui, faites par différens graveurs, la représentoient posée de diverses manières sur la tombe de lord Clarendon. Grand dieu! s'écria-t-elle, à quel méprisable objet sont prodigués tous ces hommages!... quoi! dans ce moment, toutes ces estampes sont exposées dans les boutiques de Londres!... mes amis font mon éloge et vantent ma fidélité!... Quoi! dans deux jours, des étrangers seront peut-être dans ce temple... ils liront avec attendrissement ce serment fatal!... tandis qu'à la même heure, au pied d'un autel, j'abjurerai cet engagement sacré!... oh! cet autel s'écroulera sous moi... Dieu rejettera des promesses parjures... puis-je espérer qu'il bénira cette union criminelle!... il la défend, il la réprouve!... Que penseront mes amis? que diront mes ennemis, quand ils sauront!... et cette inscription, devenue à la fois

ignominieuse et ridicule, la laisserai-je subsister ?.... de quel front oserai-je donner l'ordre de l'effacer ? . . . . mais qu'importe, quand ma honte est ineffaçable !... Ainsi donc la présomption et la foiblesse m'ont réduite à l'abaissement de la plus abjecte créature !... La malheureuse Constance passa la plus grande partie de la nuit dans cet état violent d'anxiétés et de remords; enfin, sentant ses forces épuisées, elle se détermina, vers les six heures du matin, à se jeter sur son lit; en se déshabillant, le portrait de lord Clarendon, qu'elle portoit toujours caché dans son sein, frappa tout-à-coup sa vue; elle frémit, et tombant à genoux, elle détacha la chaîne d'or, et la posa sur une table avec le portrait. Image redoutable et toujours chère, dit-elle, je ne suis plus digne de te porter ! je ne pouvois me séparer de toi qu'en me dépouillant de l'innocence, et je te quitte comme on renonce à la vertu, avec terreur et désespoir !

sespoir ! Après avoir proféré ces paroles, elle se releva ; et d'un pas chancelant, elle se traîna avec effort vers son lit, et elle se coucha. Mais elle cherche en vain quelque repos, le sommeil ne sera plus pour elle un baume salutaire, elle n'y trouvera ni l'oubli de ses fautes, ni celui de ses peines : des songes affreux vont lui retracer des souvenirs qui l'épouvantent, et les prestiges d'une effrayante illusion lui rendront plus insupportable encore le poids de ses remords. O funeste effet d'une conscience agitée !.... est-ce lady Clarendon qui dort sur ce lit de douleur ? une pâleur mortelle défigure ses traits ; ce front, où régnoit la douce sérénité, n'offre plus que la sombre image du désespoir et de l'effroi... L'infortunée se croit sur la tombe de lord Clarendon !.... elle entend la voix gémissante du comte d'Elby lui reprocher sa mort.... elle voit l'ombre irritée de son époux l'appeler, la saisir et l'entraîner avec lui...

elle voit Sainville éperdu, prêt à la suivre au fond de l'abyme entr'ouvert sous leurs pas..... elle veut le repousser, tout son corps tressaille, elle se débat, s'agite, enfin s'éveille!..... tremblante, respirant à peine, elle se soulève en frémissant, et jetant autour d'elle des regards égarés : Où fuir, s'écria-t-elle ! qui me délivrera de ces lugubres fantômes et de l'horreur qui me poursuit ! hélas ! ils sont dans mon cœur, comment m'y soustraire ?.... En disant ces paroles, elle sortit de son lit, mais si foible et si fatiguée, qu'elle avoit à peine la force de s'habiller. Au bout d'une demi-heure, Tompson entra pour lui annoncer l'arrivée du baron. Constance essuya ses larmes, et chargeant Tompson d'une cassette, avec ordre de la faire mettre dans la voiture : Mon fidèle Tompson, ajouta-t-elle, voici toutes mes clefs, voici celle de ce cabinet..... où je m'enfermois si souvent... il ne m'est plus permis d'y rentrer désor-

mais !.... vous y reviendrez ce soir.... vous poserez avec respect le voile sur le tableau.... et chaque jour, dans ce lieu que j'avois consacré à la piété, vous ferez une prière... vous implorerez le ciel pour votre malheureuse maîtresse.... Quoi donc, milady! interrompit Tompson avec effroi, qu'est-il arrivé? partez-vous? et sans Tompson?..... — Non, mon ami; je reste dans cette terre, et... pour toujours.... mais cette maison est à vous, vivez-y libre et paisible.... — Non, milady, je veux vous servir jusqu'à ma mort.... — Eh bien, Tompson, vous viendrez me voir tous les jours... mais, je vous le répète, cette ferme, et tout ce qu'elle contient, vous appartient. A ces mots, sans attendre la réponse de Tompson, que la surprise et le saisissement rendoient immobile, Constance sortit de la chambre, et fut retrouver le baron. Il recula d'étonnement en la voyant : O ciel! s'écria-t-il, dans quel état vous êtes !.... quel affreux change-

ment !... — J'ai peu dormi, mais je suis bien ce matin. — Eh ! vous pouvez à peine vous soutenir !.... — Ne parlons plus de moi ; et sur-tout que Sainville ignore le triste entretien que nous eûmes hier !... le soin de son bonheur est le seul qui puisse m'occuper désormais ; cachons lui tout ce qui pourroit l'altérer... D'ailleurs je pense comme vous ; je me condamne moi-même ; le temps fera le reste. Venez, chère Constance, reprit le baron ; quittez pour jamais cet asyle obscur, si peu fait pour vous. J'ai déja envoyé Georgette au château ; venez, que l'amitié vous conduise dans le lieu fortuné où vous devez ce soir recevoir votre époux. A ces mots, le baron saisissant le bras tremblant de Constance, l'entraîne d'un air triomphant jusqu'à la voiture, et y monte avec elle. Constance jette un regard douloureux sur la chaumière qu'elle abandonne, et ne pouvant dans cet instant dissimuler le trouble de son ame, elle

cache son visage avec son mouchoir, et répand un ruisseau de larmes. Le baron soupire et se tait; enfin Constance, faisant un nouvel effort sur elle-même, semble se calmer, et dissipe, par une fausse apparence de tranquillité, les inquiétudes du baron. Ils arrivent au château, on conduit Constance dans l'appartement de Sainville; en y entrant, le premier objet qui frappe ses regards, est le portrait de son amant; elle tressaille, et s'asseyant vis-à-vis le tableau, elle fixe ses yeux sur cette image chérie, et se livre toute entière au charme qu'elle éprouve à la contempler. Ce ne sont plus, dans cet instant, le repentir et la douleur qui dominent dans son ame; l'amour y reprend son empire, il y suspend les remords, il en efface les traits cruels du désespoir! l'impression qu'elle reçoit se peint sur son visage, et lui rend sa beauté naturelle; ses sombres regards s'adoucissent, sa pâleur se dissipe, et une expression

touchante redonne la vie à ces traits charmans qu'une morne tristesse défiguroit. Le baron, assis à côté d'elle, l'étudioit en silence, et la regardoit avec ravissement, mais Roger vint les tirer l'un et l'autre de la rêverie dans laquelle ils étoient plongés. Le baron, que la joie sur-tout rendoit plus communicatif encore, n'avoit pu s'empêcher, dans la matinée, de causer un peu avec lui, et le bon Roger, charmé de l'événement qu'on lui laissoit entrevoir, ne pouvoit rester en place un moment. Suivi de Tompson, qui n'entendoit pas un mot de françois, mais à qui, de temps en temps, il sourioit d'un air fin, il parcouroit tout le château, nétoyoit, ornoit les appartemens, donnoit trente ordres différens dans un quart-d'heure, grondoit les domestiques, crioit et s'emportoit sans relâche depuis huit heures du matin. Son zèle enfin le conduisit dans la chambre où étoit Constance; Tompson portoit cinq ou six vases de fleurs,

Roger lui fit signe de les ranger sur des tables; pour lui, il tenoit un gros bouquet de fleur d'orange, et s'avançant auprès de lady Clarendon, il le lui offrit de l'air le plus respectueux et le plus riant, ensuite la regardant malicieusement: Madame remarquera, dit-il, que ce bouquet *est tout blanc*... c'est l'usage... un jour comme celui-ci!... Roger ne se seroit pas arrêté en si beau chemin, si le baron, un peu embarrassé de son indiscrétion, ne lui eût fait signe de se taire. Après un moment de silence, Roger, voulant relever la conversation: Monsieur, dit-il au baron, j'ai suivi vos ordres, les ménétriers, à la tête de tous les jeunes garçons et de toutes les jeunes filles du village, sont déja postés à l'entrée de l'avenue par où doit arriver M. le marquis; ma foi, il aura là un joli coup d'œil, ils sont vêtus uniformément, et je leur ai distribué à tous des rubans comme pour une noce...... je sais ce que je fais, dieu

merci...... Oh! n'ayez pas peur, ils ne savent rien.... je ne suis pas fier, mais je n'irai pas causer avec des villageois sur ces matières-là; je leur ai seulement dit: dansez, chantez, mes enfans, escortez M. le marquis jusque dans la cour du château, vous ne vous trouverez jamais à pareille fête, je vous en réponds; réjouissez-vous; sur ma parole, vous verrez demain si le bonhomme Roger est une bête.... Ces pauvres gens! je leur ai mis la joie dans le cœur! pardi, ne faut-il pas que tout le monde soit content aujourd'hui! A ces mots, Roger enfin s'arrêta; le baron avoit eu beau lui faire des mines et lui lancer les regards les plus sévères, rien n'avoit pu arrêter l'impétuosité de son récit. Quand il eut cessé de parler, le baron regardant à sa montre, et voyant qu'il étoit près de deux heures, proposa à Constance de se mettre à table; elle se leva d'un air sombre et distrait, et passa dans la salle à manger. Le dîner

fut triste, lady Clarendon, dans un abattement inexprimable, n'étoit en état ni de répondre, ni d'entendre, et les soins et les questions du baron ne pouvoient l'arracher de sa profonde rêverie. En sortant de table, il la ramena dans l'appartement de Sainville, et après un moment de silence, en vérité, dit-il, vous me désolez, vous m'aviez promis de la raison, et vous me trompiez! Non, reprit-elle, mais j'ai passé une mauvaise nuit, je suis fatiguée, et je souffre. — Vous avez peut-être un peu de fièvre? — Cela seroit possible, j'ai la tête pesante, et je me sens du frisson!... — Grand dieu! si vous alliez tomber malade! — Ce ne sera rien...... je soignerai tellement ma santé... — Oui, vous le devez, si la vie de Sainville vous est chère..... — Si elle m'est chère! répéta Constance en levant les yeux au ciel, ah! je le prouve!.... je n'ai plus qu'une vertu, c'est d'aimer comme on n'aima jamais... Vous ne me quitterez point, mon

cher baron, poursuivit-elle, vos conseils me seront souvent nécessaires.... vous répéterez chaque jour à Sainville, que je ne pourrois survivre à la perte de sa tendresse; enfin vous m'aiderez à conserver un cœur sans lequel nulle consolation ne sauroit exister pour moi.» Je ne vous serai jamais utile, interrompit le baron, mais je jouirai de votre bonheur, il fera le mien, et désormais je ne puis avoir de peines que les vôtres. A ces mots, ému jusqu'au fond de l'ame, il s'arrêta; lady Clarendon, pénétrée, et les yeux remplis de pleurs, serroit sa main avec l'expression de la reconnoissance la plus vraie, lorsqu'ils entendirent tout-à-coup le bruit d'une musique champêtre qui les fit tressaillir; au même instant, Roger entrant tout essoufflé: Voilà, s'écria-t-il, la bande joyeuse de nos villageois qui précède M. le marquis. — O ciel! il arrive? — Oui, madame, il est dans l'avenue. Il suffit, Roger, dit le baron; mais, dieu! con-

tinua-t-il en regardant Constance, vous allez vous trouver mal? Non, reprit elle, l'effet de la joie ne peut jamais être funeste... courez, mon ami, au-devant de lui. — Adieu, je vais vous l'amener; mais avant de vous montrer, laissez-moi le préparer à vous voir ici, du reste, je ne le préviendrai de rien. En achevant de prononcer ces paroles, le baron, hors de lui-même, sortit avec précipitation. Il descendit rapidement l'escalier, et en arrivant dans la cour, le premier objet qui frappa ses regards, fut Sainville lui-même, enveloppé dans un grand manteau, et descendant de voiture; le baron se précipita dans les bras de son ami; et Sainville, l'embrassant d'un air sombre: Il faut, lui dit-il, que je vous parle sur-le-champ. Mais, interrompit le baron, j'ai aussi beaucoup de choses à vous dire, venez. En parlant ainsi, il l'entraîne dans un cabinet à côté de la chambre où étoit lady Clarendon; alors, l'embrassant encore, dans

quel état vous revenez ! lui dit-il, quelle maigreur ! quel abattement ! cruel que vous êtes ! vous avez souffert, et sans moi ! ... Mais préparez-vous à une révolution, une heureuse révolution ! ... Que voulez-vous dire ? —Constance est ici. — O ciel ! ... je ne puis la voir dans cet instant, auparavant écoutez-moi, sachez... — Non, c'est Constance qu'il faut écouter... encore une fois, mon ami, vous touchez au terme de vos peines... !—Dieu ! que me laissez-vous entrevoir ? ! parlez, u el espoir insensé concevez-vous pour moi ? — Il est très-fondé. Paroissez, Constance, venez rendre la vie à votre heureux amant. En disant ces mots, le baron s'échappe, une porte s'ouvre tout-à-coup, et lady Clarendon d'un pas timide et chancelant, et le visage inondé de larmes, s'avance vers Sainville qui, glacé d'étonnement, reste immobile à sa place. Elle s'approche, et lui tendant la main, oui, dit-elle, vos maux et les miens sont

finis, si votre bonheur dépend toujours de moi... — Qu'entends-je, juste ciel!... vous m'aimiez! vous auriez pu me sacrifier vos scrupules!... — C'en est fait... l'amour... oui l'amour enfin l'emporte sur mes remords. ou plutôt les anéantit. Disposez de ma destinée, que pour jamais unie à la vôtre.... vous pâlissez.... la douleur se peint dans vos regards! ô ciel; qu'avez-vous?... — Où suis-je! s'écria Sainville, fuyez, abandonnez un malheureux qui ne se connoît plus. — Grand dieu! quel égarement, quel horrible transport! ah! Sainville rappelez vos sens éperdus, rappelez votre raison! — Oh! que ne m'est-elle entièrement ravie!... — Reconnoissez Constance.... Constance qui se donne à vous. Barbare! reprit Sainville d'une voix concentrée, dans quel abyme affreux m'avez-vous conduit pas à pas. Mais non,... vous m'abusez;... c'est la compassion et non l'amour qui vous détermine?... Vous me faites mourir,

répondit Constance, ah ! Sainville, quand je vous immole mon devoir et ma réputation, pouvez-vous méconnoître le sentiment impérieux qui m'entraîne..... Enfin, dit Sainville, la mesure est comblée !... connoissez donc l'horreur de mon sort !... non contente de m'ôter tout espoir, vous osâtes douter de mon cœur et me calomnier dans l'avenir !... eh bien ! un voeu terrible, irrévocable, enchaîne à jamais ma liberté..... je partis...... je fus à Malte, cette croix continua-t-il, en détachant son manteau, vous instruira du reste!...

Il est des sentimens qu'on ne peut décrire, parce qu'ils sont rapides comme la pensée, et composés d'une infinité de mouvemens contraires.... Constance sentit à la fois et le bonheur de recevoir d'un objet adoré la preuve de la passion la plus touchante, et la douleur que devoit lui causer un sacrifice qui privoit à jamais son amant de toute espérance de bonheur. Mais

malgré les regrets déchirans excités par l'amour et la reconnoissance, elle éprouvoit en même temps une sorte de joie de se trouver affranchie de la nécessité de trahir son premier serment; il lui sembloit qu'un abyme profond venoit de se fermer sous ses pas, et son ame violemment agitée par tant d'émotions différentes, en gémissant de sa destinée, bénissoit la Providence. Elle tomba dans un fauteuil sans pouvoir articuler une parole; Sainville la considéra un moment en silence. Ensuite levant les yeux au ciel, enfin dit-il d'un ton ferme, nulle raison désormais ne doit plus me retenir à la vie! grand dieu! s'écria lady Clarendon, quel funeste langage!.... Quoi! reprit impétueusement Sainville, j'aurois la lâcheté de vivre après avoir entendu ces paroles : *Constance se donne à vous!*..... cruelle! vous le saviez, vous l'aviez deviné ce sacrifice insensé qui met à jamais entre nous, non l'obstacle imaginaire d'un vain

scrupule, mais une barrière insurmontable!... et c'est après m'avoir forcé à cette résolution désespérée que vous m'offrez votre main!.... et vous pensez que je pourrois supporter la vie?... A ces mots, Constance épouvantée, voulut répondre, mais la parole expira sur ses lèvres, elle se mit à genoux en étendant ses deux mains jointes vers Sainville;... il la regarda d'un air farouche, et lui dit d'un ton froid et sinistre : non, vous l'avez voulu, vous m'avez conduit pas à pas au dernier terme de l'égarement et du malheur, je ne vous reproche rien, mais la vie m'est odieuse, et vous venez de me donner le droit d'y renoncer. A ces mots, il fit quelques pas pour s'éloigner. Arrêtez, s'écria Constance éperdue, arrêtez; en disant ces paroles, l'effroi lui rendant ses forces, elle se leva, s'élança vers Sainville, et tomba dans ses bras!.... Sainville ému malgré sa fureur concentrée, la pressa contre son sein.

O jour d'illusions enivrantes et doulou-reuses ! s'écria-t-il, Constance m'a dit, *je me donne à vous !*.... Constance est dans mes bras !..... O Constance ! que ferois-je d'un tel souvenir ?.... En parlant ainsi, un déluge de pleurs inondoit son visage. Cet attendrissement rassura lady Clarendon, elle se rapprocha d'un fauteuil; elle s'assit, et Sainville se mit à ses pieds, oui, dit-elle, oui, je suis l'unique auteur de vos maux et des miens... Mais je vous consacre ma vie...—Qu'entends-je, ô ciel ! ne m'abusez vous point ! — Non, après mes funestes imprudences, après les témoignages de tendresse que vous m'avez donnés, mon premier devoir désormais est de vous soustraire, par mon affection et par mes soins, à l'horreur d'un désespoir dont je suis la fatale cause. Je ne vous quitterai plus, je vous suivrai par-tout, je me confie aveuglément à l'honneur de celui que j'aime;... ô Sainville, si un nœud solemnel nous eût unis, vous

auriez vu votre malheureuse amie succomber sous le poids de ses remords ;... ce cri terrible de la conscience, je ne pourrois l'étouffer, même pour vous ! mais je saurai braver l'opinion publique et placer toute ma gloire dans votre seule estime. Ce discours si tendre, fit succéder au sombre désespoir dans le cœur de Sainville, l'enthousiasme de la reconnoissance, il répondit tout ce qu'un tel sentiment excité par l'amour peut inspirer de plus passionné ; dans ce moment le baron entra brusquement en fondant en larmes, il avoit tout appris de M. Renaud ; il courut à son ami, en s'écriant : ah ! maheureux, qu'avez-vous fait !... Ce peu de mots ranima toute la douleur de Sainville, mais il la dissimula, et Constance, reprenant la parole, sous prétexte d'instruire le baron, vanta avec chaleur le courage et la raison de l'infortuné Sainville ; la conversation s'établit entre Constance et le baron ; Sainville ne s'en mêla que

pour articuler quelques monosyllabes, entrecoupés de profonds soupirs ! Le baron tâcha d'offrir à ces deux malheureux amans toutes les consolations dont ils étoient susceptibles, mais bientôt il parla tout seul ; lady Clarendon languissante et absorbée, n'étoit plus en état de répondre, et Sainville, plongé dans une douloureuse rêverie, n'entendoit plus. Le baron prit aussi le parti du silence, et ils restèrent ainsi tous les trois près d'une heure sans parler. La nuit étoit tout-à-fait tombée, et Roger vint enfin apporter de la lumière ; alors Sainville regardant lady Clarendon, fut effrayé de l'air d'abbattement et de souffrance empreint sur tous ses traits, il prit sa main, et la trouvant brûlante, ô ciel s'écria-t-il, vous avez de la fièvre. J'ai besoin répondit-elle, d'un peu de repos.—Ah! Constance!...
—Ne vous inquiétez point, aimez moi, souvenez-vous de vos dernières promesses, et ma santé se rétablira bien-

tôt. Sainville, pour toute réponse, pressa contre son cœur la main qu'il tenoit..... ensuite se levant : vous êtes ici chez vous, dit-il! ô Constance vous me l'avez promis, vous ne me quitterez plus, cet appartement est le vôtre; et moi à l'avenir, je logerai à l'étage qu'occupe le baron. Nous allons vous laisser, mettez-vous au lit, et songez, chère Constance, que ma vie est attachée à la vôtre. A ces mots, il sortit avec le baron, et courut à l'instant même donner des ordres pour qu'on fût à Limoux chercher un médecin. Après avoir vu partir un courrier, il s'enferma avec le baron, et s'asseyant contre une table, il appuya sa tête sur une de ses mains, et fut un instant sans parler, ensuite, regardant fixement le baron, que pensez-vous lui dit-il, de son état? — Elle est violemment affectée, elle a éprouvé depuis hier tant de révolutions. — Elle y succombera. Voilà le dernier coup que le sort me réserve. — Ecartez cette

affreuse idée, qui, grâce au ciel, n'a nulle vraisemblance. — Non, non, ma destinée ne se démentira point...., depuis deux ans je n'ai pu former un projet, ni exécuter une résolution qui ne m'ait été funeste. Conduit pas à pas de malheurs en malheurs, puis-je espérer d'échapper au plus grand de tous, et le seul qui me reste à craindre?.... Elle périra, vous dis-je, oui, je la verrai expirante dans mes bras.... je verrai ses yeux se fermer pour jamais.... et moi, seule cause de sa mort, moi son assassin, je ne pourrai disposer d'une vie abhorrée qu'après avoir reçu son dernier soupir!... l'infortunée! elle s'accuse de mes peines, et sans moi, paisible, heureuse, elle goûteroit les charmes faits pour elle, d'une vie pure et tranquille!.... Dites-moi, mon cher Verceil, à quoi sert la vertu? détruit-elle les passions? et peut-elle dédommager des sacrifices qu'elle exige?... Je ne sais, mais jamais je ne fus moins

disposé à recevoir les consolations qu'elle peut offrir. Tous mes principes sont bouleversés! ces mots respectés de *providence*, de *vertu*, ne présentent plus à mon esprit que des idées vagues, et ne font nulle impression sur mon cœur; une rage concentrée, un affreux désespoir est tout ce que j'éprouve; je ne puis réfléchir, je souffre, je me meurs, et je ne sais que me plaindre et qu'accuser la destinée. *Vous ne pouvez réfléchir!* reprit le baron, ah mon ami, croyez que nous possédons toujours cette précieuse faculté qui ne nous est donnée que pour nous préserver de l'égarement des passions. Vous craignez de vous trouver trop foible, trop coupable, vous repoussez des réflexions qui vous éclaireroient sur vos fautes; afin de vous livrer à un désespoir criminel, vous voudriez pouvoir nier l'existence de la vertu, parce qu'elle vous condamne, mais pensez-vous l'anéantir en y renonçant?..... *La*

vertu ! répéta Sainville, ah ! j'étois né pour y croire et pour l'aimer ! n'ai-je pas adoré sa plus parfaite image ! ..... mais quand je jette les yeux sur la terre, je suis tenté de ne la regarder que comme une chimère brillante, créée par l'imagination. La véritable preuve de son existence, seroit son utilité, et je la vois toujours malheureuse et persécutée.... Hélas! mon ami, reprit le baron, vous ne voyez que Constance, elle a une ame sublime, et elle est sans doute à plaindre, mais ce n'est pas *sa vertu* qui causa ses malheurs, ce furent au contraire des imprudences et une foiblesse que *sa vertu* condamne : croyez-moi, les ames passionnées ont, moins que les autres, le droit de se plaindre de la Providence, car elles font seules leur destinée, le ciel leur a donné le droit glorieux d'en être les seuls arbitres, leur sort ne dépend que de leurs sentimens..—Et cette énergie n'est-elle pas un présent funeste, quand la rai-

son prescrit de la modérer ? — Non, car l'énergie qui produit les grandes passions, donne aussi les forces nécessaires pour les combattre et pour les vaincre. — Les vaincre!... eh que devenir après une si triste victoire, après avoir goûté le charme d'aimer passionnément.... — Constance pourra vous le dire, rappelez-vous son histoire, et vous sentirez que la vertu et la religion savent fermer et guérir les plus profondes blessures du cœur humain, et procurer un bonheur mille fois préférable à celui que les passions peuvent donner. Une passion détruite laisse un grand vide dans une ame commune, et non dans une ame ardente et véritablement sensible; une telle ame a besoin d'un culte, d'un objet d'idolâtrie, elle n'envisage point la vertu comme une ressource, ce n'est point un calcul qui l'y ramène, sans considérer son utilité, il lui suffit d'être frappé de son élévation, de son éclat; alors elle l'embrasse avec transport, et ne

suit

suit, en s'y attachant, que l'impulsion d'un noble enthousiasme, le seul qui soit durable, parce que la réflexion et le temps, loin de le refroidir, ne peuvent que l'augmenter. A ce discours, Sainville soupira et ne répondit rien ; il se leva d'un air agité, fit à grands pas quelques tours dans la chambre, puis s'arrêtant tout-à-coup, elle m'aimoit ! s'écria-t-il, et par une fatalité qui n'est faite que pour moi, la certitude d'être aimé met le comble à mes maux ! . . . . elle m'aimoit ! Constance partage mon amour ! . . . Quand je songe au bonheur que ma funeste imprudence m'a fait perdre sans retour, je sens mon cœur se déchirer, ma raison s'égare, je m'abhorre ! et ma fureur rejaillit jusque sur Constance elle-même ! . . . . Je me croyois si parfaitement sûr que jamais rien ne vaincroit ses scrupules !.. cependant, en prononçant ce voeu détesté qui me lie, un pressentiment affreux me glaça !... elle m'aimoit, grand dieu !...

je crois encore la voir m'offrant sa main !... oui, tout ce que j'ai souffert en Angleterre, à Malte..... à Malte, juste ciel ! où, poussé par les furies, je consommai le sacrifice de ma liberté ; tout ce que j'ai éprouvé de peines n'est rien en comparaison de ce moment horrible, à jamais présent à ma pensée, où j'ai vu Constance s'avancer vers moi, et me déclarer ses sentimens.... Comment ai-je pu, sans mourir, l'entendre prononcer ces paroles ? *je me donne à vous !*.... L'effet de la foudre n'est pas plus prompt et plus terrible ! un mouvement inexprimable, mêlé de colère, de ressentiment et de désespoir, anéantit au même instant dans mon cœur la reconnoissance, la compassion et jusqu'à l'humanité.... il me rendoit capable d'immoler à mon aveugle fureur l'objet le plus cher et le plus innocent, et de terminer tant d'horreurs par sa mort et la mienne ! mais, mon ami, reprit le baron, quand

vous revîntes d'Angleterre, vous m'écrivîtes que vous sentiez vous-même que Constance ne pouvoit former de nouveaux nœuds, et que vous cessiez de le desirer. — Je le pensois alors, et sur-tout par l'idée que rien n'auroit le pouvoir de l'y déterminer... mais enfin elle y consentoit. . . . demain j'aurois reçu sa foi, si. . . . — L'amour même n'auroit pu triompher de ses remords... — Il avoit cependant anéanti ses résolutions. . . . . — Il est vrai, mais son désespoir étoit inexprimable. . . . et, soyez-en sûr, vous auriez été l'un et l'autre également malheureux. Comme le baron disoit ces mots, Roger entra et d'un air consterné il dit à Sainville que la fièvre de Constance paroissoit redoubler, et que la femme mise auprès d'elle pour la veiller, venoit de l'avertir que sa tête commençoit à s'embarrasser. A cette nouvelle, Sainville, les yeux fixement attachés sur Roger, resta un moment immobile, ensuite, sans proférer une parole, il

sortit brusquement, et le baron, presque aussi troublé que lui, le suivit. Ils furent chez Constance, qu'ils trouvèrent au lit; en entendant la voix de Sainville, elle entr'ouvrit son rideau et voulut parler, mais elle avoit une telle oppression qu'elle ne put prononcer que quelques mots sans suite; Sainville se mit à genoux auprès de son lit, et lui demanda en tremblant comment elle se trouvoit : à cette question elle ne répondit qu'en lui tendant la main, et après l'avoir regardé un moment, elle ferma les yeux, et se retourna de l'autre côté. Sainville se releva, et se laissant aller dans un fauteuil, il fut une demi-heure sans ouvrir la bouche, et dans un abattement qui tenoit de la stupidité. Enfin il jeta les yeux sur le baron, et il s'aperçut qu'il pleuroit; à cette vue Sainville tressaillit, il fut à lui, et l'entraînant dans un cabinet voisin, mais, grand dieu ! lui dit-il, vous la croyez donc sans espérance?

Parlez, dites-moi ce que vous pensez, achevez de me percer le cœur ! elle m'inquiète, je l'avoue, répondit le baron, et j'attends avec impatience l'arrivée du médecin. Mais, reprit Sainville, elle nous a reconnus, elle a sa tête, son visage est bon, sa main n'étoit pas très-brûlante, sur quoi jugez vous donc qu'elle soit si mal ? Le baron qui vit bien que son malheureux ami n'avoit plus le courage d'envisager l'événement affreux qu'il avoit prédit lui-même une heure auparavant, prit le parti de dissimuler ses mortelles alarmes, et d'affecter une tranquillité qu'il étoit bien loin d'éprouver ; Sainville qui cherchoit à s'abuser, parut le croire ; mais ses larmes couloient sans qu'il s'en aperçût, et le baron avoit besoin de toute sa force pour s'empêcher d'y mêler les siennes. Cependant, Sainville retourna dans la chambre de lady Clarendon, et le baron fut trouver Roger, pour lui ordonner de venir l'avertir secréte-

ment de l'arrivée du médecin. Une heure après Roger entra, et lui donna le signal dont ils étoient convenus, le baron sortit, fut au-devant du médecin, c'étoit le même homme qui avoit déja soigné lady Clarendon dans une maladie qu'elle eut en arrivant à Limoux. Le baron l'instruisit de l'état de Constance, et finit par lui recommander, au cas qu'il trouvât sa maladie dangereuse, de ne le dire qu'à lui seul. Après avoir pris ces précautions, il fut rejoindre son ami. Au bout d'un demi-quart-d'heure, Roger revint annoncer le médecin ; Sainville pâlit en le voyant paroître ; il frémissoit d'avance du jugement qu'il alloit porter, et son pressentiment n'étoit que trop fondé. Le médecin s'approcha du lit, et tandis qu'il examinoit Constance, Sainville pouvant à peine se soutenir sur ses jambes, la tête avancée, la bouche entr'ouverte, fixoit attentivement le médecin, et en même temps se pressoit de lui dire sur l'état

de Constance tout ce qui pouvoit éloigner l'idée d'un grand danger. Quand le médecin eut suffisamment questionné la malade, Sainville et son ami l'emmenèrent dans un cabinet, et l'interrogèrent à leur tour. Il répondit conformément aux instructions qu'il avoit reçues ; il dit que la maladie n'étoit point encore assez avancée pour prononcer un jugement définitif ; qu'elle lui paroissoit grave, mais qu'il ne voyoit point encore de danger réel. Après cette explication qui, toute ménagée qu'elle étoit, porta dans le cœur de Sainville les plus cruelles alarmes, on rentra dans la chambre. Le baron n'osa pas sur-le-champ parler en secret au médecin, dans la crainte de donner quelques soupçons à son ami, d'ailleurs il redoutoit trop cet entretien, pour le rechercher avec empressement.

Cependant lady Clarendon, plongée dans une espèce d'anéantissement léthargique, ne voyoit rien de ce qui

se passoit autour d'elle. Sainville et le baron restèrent toute la nuit dans sa chambre. Sur les cinq heures du matin, elle parut s'agiter et reprendre un peu de connoissance. Sainville étoit placé de manière qu'elle ne pouvoit le voir; elle se souleva, écarta son rideau, et regarda dans la chambre, ensuite, apercevant le portrait de Sainville, qui étoit vis-à-vis de son lit, elle le considéra d'un air attentif et étonné, et se tournant de ce côté, elle y fixa ses regards. Sainville ne perdoit aucun de ses mouvemens, il fit signe au médecin de s'approcher d'elle; le médecin lui tâta le pouls, et lui fit quelques questions. Je me sens la tête un peu embarrassée, répondit-elle, j'ai dormi bien long-temps.... où est M. Sainville? — Il est couché! — Il se sera couché tard, j'en suis sûre. — Non, madame, car votre état n'a rien d'inquiétant. — Vous le croyez? — Assurément. — C'est à M. de Sainville que vous devez dire cela. — Il le

sait, il est tranquille. — Ah! je le suis donc aussi. — Cette conversation pénétra tellement Sainville, que craignant d'éclater, il se leva doucement et sortit. Alors le baron, croyant que lady Clarendon étoit mieux, saisit cet instant pour parler au médecin qui, dans le même dessein, s'avançoit vers lui. Ils furent à l'autre bout de la chambre, et se placèrent dans l'embrasure d'une fenêtre. Eh bien, dit le baron, elle est moins mal? — Ah! monsieur, reprit le médecin en secouant la tête, ne nous flattons point. — O ciel! vous la trouvez en danger? — Dans le danger le plus pressant. — Mais êtes-vous absolument sans espérance? — Absolument, non; mais je n'en ai que de bien foibles. A ce funeste arrêt, le baron, laissant tomber sa tête sur sa poitrine, reste immobile de consternation et de douleur. Dans ce moment, on vint lui dire tout bas que Sainville le demandoit; il leva les yeux au ciel, et faisant le plus pénible

effort pour composer son visage, il fût retrouver son ami. Aussitôt que Sainville l'aperçut, il courut à lui les bras ouverts : Venez donc, mon ami, s'écria-t-il, venez partager ma joie ! elle est sauvée, elle a repris toute sa connoissance, elle a repris son ame, sa sensibilité, ah ! c'est pour elle reprendre la vie !.... Je vous déguisois l'excès affreux de mes inquiétudes, oui, j'étois dévoré des craintes les plus sinistres, je la croyois en danger !.. mais elle est visiblement mieux... plus d'assoupissement.... toute sa tête, un son de voix naturel.... le médecin m'a paru satisfait, que vous a-t-il dit ?... — Rien. Il ne s'est pas approché de moi. — Ce qui prouve qu'il n'a nulle inquiétude, car il ne nous le cacheroit pas. Avez-vous entendu, mon ami, tout ce qu'elle lui a dit ? — Oui, j'en suis encore pénétré. — Jugez donc de ce que je dois éprouver ! quoi ! je suis aimé de Constance à cet excès ! et je pourrois encore me plaindre de ma

destinée ! rien ne nous séparera plus, je la verrai toujours, je serai sûr de son cœur !.... eh bien ! mon cher Verceil, cette maladie nous aura été utile. Avant d'avoir craint pour les jours de Constance, j'étois assez insensé, assez ingrat pour haïr la vie, maintenant, je connois tout le prix du bien qui m'y doit attacher, ah ! que le ciel me le conserve, j'en suis digne, je sens enfin que, je puis être encore heureux.

Pendant que Sainville parloit, le baron, appuyé contre une cheminée, cachoit une partie de son visage avec sa main, il sentoit ses forces l'abandonner, un violent battement de cœur et un affreux saisissement lui faisoient craindre, à toute minute, de se trahir ou de se trouver mal. Il falloit que Sainville fût aussi préoccupé, aussi transporté qu'il l'étoit, pour ne pas remarquer un désordre et un embarras aussi frappans, mais sans attendre de réponse, il retourna dans la chambre de

lady Clarendon, et du moins, pour quelques instans, il délivra le baron de l'horrible contrainte que lui imposoit sa présence.

Lady Clarendon, qui avoit en effet repris toute sa connoissance, ne fut occupée, durant tout le reste du jour, que du soin d'affermir Sainville dans sa sécurité, et elle y réussit complétement. Elle prenoit de temps en temps quelques gouttes d'un élixir qui ranimoit ses forces, et elle parut si tranquille et si bien, que le baron même ne put s'empêcher de concevoir quelque espérance. A minuit, elle conjura Sainville et son ami de s'aller coucher, et exigea leur parole qu'ils resteroient au moins six heures dans leurs lits. Sainville, parfaitement tranquillisé, obéit ; pour le baron, ayant interrogé de nouveau le médecin, il en reçut une réponse si funeste et si positive, qu'il courut se renfermer dans sa chambre, uniquement pour s'y livrer sans contrainte à la plus vive et la plus

profonde douleur. Il n'en sortit qu'à trois heures du matin, et n'osant entrer encore dans la chambre de Constance, il passa dans un salon voisin, où il trouva le médecin couché sur un canapé; il ne dormoit pas, et il dit au baron: Vous me voyez ici parce qu'elle m'a renvoyé au moment même où vous l'avez quittée. — Et pourquoi? — Elle avoit envoyé chercher un ecclésiastique qui est avec elle depuis ce temps. Après avoir rempli tous les devoirs de la religion, elle a prié ce prêtre d'écrire sous sa dictée ses dernières volontés..... — Grand dieu! l'infortunée connoît donc son état? — Parfaitement; mais, monsieur, ne la plaignez point, elle est animée d'une force surnaturelle, ou, pour mieux dire, cette ame pure et céleste se dégage sans effort de ses liens terrestres, et s'élance avec joie vers sa véritable patrie. Oh! dit le baron, laissez-moi du moins pleurer sur ceux qu'elle abandonne!.... Ses sanglots lui cou-

pèrent la parole, il tomba dans un fauteuil en versant un torrent de larmes.

Tandis que cet ami fidèle s'abandonnoit à la plus violente affliction, Constance dictoit avec tranquillité les derniers vœux de son cœur. Dans cet écrit touchant, rien n'étoit oublié; elle y donnoit des preuves d'un tendre souvenir à ses amis de Londres et au baron; elle y assuroit le sort de Tompson et de la petite Georgette, elle recommandoit d'ailleurs cet enfant à Sainville, bien certaine que Georgette trouveroit un père en lui; enfin elle terminoit ce testament par deux pages qui s'adressoient directement à Sainville, dans lesquelles, au nom d'un amour malheureux, elle le conjuroit de vivre, et lui traçoit le plan qu'il devoit suivre. Elle lui prescrivoit de voyager pendant trois ans, elle exigeoit positivement qu'il quittât le Languedoc sans aucun délai, et qu'il n'y revînt que deux ans après ses voyages. Quand ce testament fut écrit, elle le

signa, mais elle n'écrivit au bas que le seul nom de *Constance*. Elle joignit à ce papier un portrait d'elle en miniature; on fit un paquet du tout, qu'elle cacheta et qu'elle mit ensuite sous le chevet de son lit. Elle apprit dans ce moment, que le baron étoit dans la chambre voisine, elle devina que le médecin l'avoit instruit, et elle demanda à le voir. Le curé, qui avoit passé la nuit près d'elle, fut chercher le baron, et en même temps l'exhorta à modérer l'excès de sa douleur: Venez, monsieur, lui dit-il, venez admirer un courage héroïque, et ne l'ébranlez pas; respectez cette angélique sérénité d'une ame exaltée par la religion, et n'y portez point un attendrissement dangereux qui pourroit l'affoiblir. Le baron, hors d'état de répondre, suivit en silence le curé. Aussitôt que Constance l'aperçut, elle lui tendit la main: Je vous ai trompé hier, dit-elle, mais je desirois que vous prissiez un peu de repos. Votre ami est-il en-

core couché ?..... — Oui, il étoit dans une parfaite sécurité. — Il aura dormi.. cette nuit écoulée, il sera privé du sommeil si long-temps!... — Vous me percez le cœur, cependant l'espérance n'y est point éteinte, et le médecin lui-même..... — Cessons de nous abuser, interrompit lady Clarendon, et profitons du temps précieux que la bonté du ciel daigne encore m'accorder. Alors Constance instruisit le baron en peu de mots, de ses dernières volontés, et elle y ajouta plusieurs détails particuliers relatifs à Sainville, ensuite, regardant le baron avec attendrissement : Pour vous, mon ami, dit-elle, je ne vous parle point de mes sentimens, mais vous êtes désormais le seul ami de Sainville, son unique ressource, jugez si vous m'êtes cher!... O Constance! reprit le baron, je saurai justifier la confiance dont vous m'avez honoré..... je suis à Sainville plus que jamais, je me consacre entièrement à lui; le suivre, lui par-

ler de vous, lui rappeler vos conseils; voilà maintenant les seuls devoirs que je me connoisse, je les remplirai dans toute leur étendue, soyez en sûre. Je suis tranquille, dit-elle. Ah! mon ami, pleurez mon absence, mais bénissez ma mort, il n'en fut jamais de plus douce... Le ciel a pris pitié des cruelles agitations de ce triste cœur, trop sensible et trop imprudent pour ne pas s'égarer, mais assez vertueux pour ne pouvoir se pardonner ses foiblesses.... se livrer aux passions et trop compter sur sa vertu, voilà les écueils les plus funestes de la sagesse et du bonheur; si je dois gémir sur mes fautes passées, de quel œil oserois-je envisager l'avenir, en supposant que j'ignorasse que le terme de ma vie dût être aussi prochain, qu'y verrois-je, grand dieu! la perte entière d'une vertu dont l'amour, la reconnoissance et la pitié triompheroient bientôt, enfin tout ce que les égaremens les plus coupables et les remords peuvent produire de

tourmens réunis ! la mort seule pouvoit m'affranchir de ce destin affreux, elle me conserve mon innocence et l'estime de ce que j'aime. Oui, poursuivit-elle, en joignant les mains et les élevant vers le ciel, oui, paisible, pénétrée de la reconnoissance la plus juste, je vais m'endormir avec confiance dans le sein d'un Dieu bienfaisant ; il m'a pardonné mes foiblesses, je le sens au calme délicieux qu'il répand dans mon ame ! O grand Dieu ! s'écria le baron, cette prière est digne de toi ! ma voix ose se mêler à celle de Constance, à celle d'un ange ! daigne conserver jusqu'au dernier moment, à cette ame sublime, cette force, cette sensibilité qui t'honore toi-même, que sa résignation serve d'exemple et de modèle, qu'elle instruise ses malheureux amis, et qu'elle leur apprenne à connoître tout le pouvoir de la vertu que tu diriges. Comme il achevoit ces paroles, on vint l'avertir que Sainville

se levoit. Il étoit cinq heures : Constance se troubla, elle demanda à boire, on lui fit prendre quelques gouttes d'éther. Elle se recueillit un moment ; ensuite elle chargea le médecin d'aller prévenir Sainville, et il sortit aussitôt pour s'acquitter de cette triste commission. Au bout d'un demi-quart-d'heure, la porte se r'ouvrit, et l'on vit paroître Sainville, pâle, tremblant, les cheveux en désordre, marchant d'un pas chancelant... il s'avance vers le lit, tombe à genoux, et sans verser une larme, fixe des yeux égarés sur le visage de Constance. . . . Elle tire le paquet qui renferme son testament, et le lui présentant, recevez, lui dit-elle, d'une voix foible, ce dernier témoignage de la plus tendre affection, et jurez-moi, par nos sentimens et nos malheurs, d'exécuter fidèlement tout ce que ma tendresse vous prescrit. Sainville, sans prendre le paquet, sans paroître écouter,

sans proférer un mot, la fixoit toujours avec un regard effrayant. Constance pâlit et laissa tomber sa tête sur son oreiller. Après un moment de silence, elle se souleva et dit : Sainville, voulez-vous que je meure désespérée ? Oh ! que faut-il dire ? s'écria-t-il. — Faites le serment que j'exige..... les momens nous sont chers..... Dieu m'appelle..... il va m'interroger, il me rendra responsable de vos jours, promettez-moi d'en prendre soin.... A ces mots, un gémissement sourd et lamentable fut d'abord la seule réponse de l'infortuné Sainville, mais il dit ensuite, d'une voix étouffée :...... Oui.... je vous promets tout. Prenez donc cet écrit, reprit lady Clarendon..... vous y trouverez les derniers vœux de l'amie la plus tendre ; quand vous le lirez, elle n'existera plus, mais vous pourrez encore vous laisser guider par elle, et prouver, en lui obéissant,

combien elle vous fut chère. Vivez pour honorer sa mémoire...... O mon Dieu ! poursuivit-elle avec force, jette un regard de compassion sur cet infortuné ! daigne éclairer cette ame déchirée, digne de te connoître et de s'élever jusqu'à toi.... que cette sympathie dangereuse qui nous égara l'un et l'autre, serve à le consoler dans ce moment suprême !...... fais passer dans son cœur les sentimens du mien, fais-y succéder à la folle ivresse des passions, le saint enthousiasme de la vertu !...... Lady Clarendon prononça ces paroles avec une ferveur qui sembla la ranimer entièrement ; jamais elle ne parut si touchante et si belle ; la dignité de son action, l'expression céleste de sa physionomie, et les sons pénétrans de sa voix harmonieuse, donnoient à sa figure, ainsi qu'à son discours, quelque chose de divin et de surnaturel.... Elle fit une pause..... en-

suite, prenant son rideau, elle l'abattit doucement entre elle et Sainville, et se dérobant ainsi à ses regards, adieu, dit-elle, adieu! .... que ce voile, qui nous sépare pour jamais, ne soit plus levé! ...... A ces mots, se retournant de l'autre côté, elle reçut des mains du vénérable curé, la croix qu'il lui tendoit, elle la prit dans ses bras, ferma les yeux, et cessa de parler. Sainville, dans un état de saisissement et de stupeur qui ne lui laissoit que la faculté de sentir et de souffrir, étoit toujours à genoux, toujours immobile et muet; le baron, placé derrière lui, le soutenoit sans qu'il s'en aperçût...... au bout d'un demi-quart-d'heure, lady Clarendon fit un léger mouvement; le curé appelle le médecin, ce dernier s'avance, passe sous le rideau, et presqu'aussitôt, se retournant vers le baron, invoquons-la, dit-il, son ame

angélique s'est élancée dans le sein de son Créateur..... O ciel ! s'écria le baron hors de lui, c'en est donc fait ! elle n'est plus ! ...... A ces paroles, Sainville tressaille, une horrible convulsion agite tout son corps, on veut l'entraîner hors de la chambre, il se débat, et tombe enfin sans connoissance dans les bras de son ami.

FIN.